

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

(1938) [1969]

PROPOS SUR LA RELIGION

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
Professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
[Page web](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca). Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

REMARQUE



Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, sociologue, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi, à partir de :

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

PROPOS SUR LA RELIGION.

Paris : Les Presses Universitaires de France, 1969, 4e édition, 288 pp. 1re édition, 1938.

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

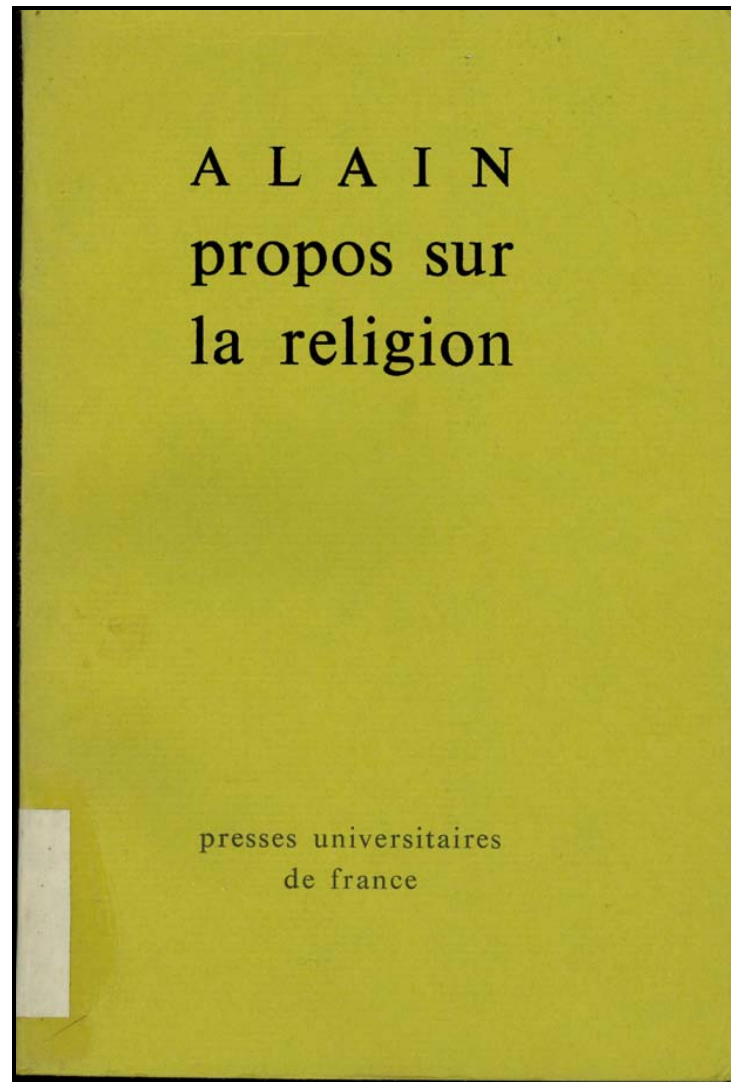
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 30 octobre 2014 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

PROPOS SUR LA RELIGION



Paris : Les Presses Universitaires de France, 1969, 4e édition, 288 pp. 1re édition, 1938.

[286]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

Table des matières

[Avant-Propos](#) [5]

I.	Le Modernisme [9]
II.	Deux faces de la religion [12]
III.	La religion comme lien [15]
IV.	L'Évangile nouveau [18]
V.	La vraie foi [21]
VI.	Le Pharisien [24]
VII.	L'idée matérialiste [27]
VIII.	Du fatalisme [30]
IX.	Le signe de la Croix [33]
X.	L'Église contre les fous [36]
XI.	Croyance et foi [39]
XII.	Des métaphores [42]
XIII.	Le catéchisme [45]
XIV.	Première communion [48]
XV.	Enchanteurs, prodiges, dieux [51]
XVI.	Hegel et Comte [54]
XVII.	La difficulté de penser [57]
XVIII.	La peur du diable [60]
XIX.	L'esprit universel [63]
XX.	Le pouvoir spirituel [67]
XXI.	Catholicisme [70]
XXII.	L'ordre extérieur et l'ordre humain [73]
XXIII.	Le ciel des dieux [76]
XXIV.	Le secret des dieux [79]

- XXV. [Le religieux de l'esprit](#) [82]
XXVI. [De la foi](#) [85]
XXVII. [Les vertus théologiques](#) [88]
XXVIII. [Oracles et miracles](#) [91]
XXIX. [Christianisme et socialisme](#) [94]
- XXX. [De la culture](#) [97]
XXXI. [La fête de l'enfant](#) [100]
XXXII. [Le culte des morts](#) [103]
XXXIII. [Cardinaux](#) [106]
XXXIV. [Puissance des signes](#) [109]
XXXV. [Science et religion](#) [112]
XXXVI. [Idées théologiques](#) [115]
XXXVII. [Résurrection](#) [118]
XXXVIII. [Origine des légendes](#) [121]
XXXIX. [Contre les fureurs sibyllines](#) [124]
- XL. [La Fête-Dieu](#) [127]
XLI. [L'Odyssée de l'esprit](#) [130]
XLII. [La fatalité moderne](#) [133]
XLIII. [Idolâtrie](#) [137]
XLIV. [Prophéties](#) [141]
XLV. [Théologie de l'honneur](#) [144]
XLVI. [Le théâtre de l'humanité](#) [147]
XLVII. [La nuit de Noël](#) [150]
XLVIII. [Des apparences](#) [153]
XLIX. [Janséniste et Jésuite](#) [156]
- L. [La lune pascalle](#) [159]
LI. [L'imitation des morts](#) [162]
LII. [Le temple](#) [165]
LIII. [La piété romaine](#) [168]
LIV. [La Vierge Mère](#) [171]
LV. [Le manteau d'Agamemnon](#) [174]
LVI. [Le dieu égyptien](#) [177]
LVII. [De la théologie](#) [180]
LVIII. [Les grandes images](#) [183]
LIX. [Mythologie universelle](#) [186]

- LX. [L'esprit chrétien](#) [189]
LXI. [Le figuier](#) [192]
LXII. [L'homme de Dieu](#) [195]
LXIII. [La Trinité](#) [198]
LXIV. [L'homme devant l'apparence](#) [201]
LXV. [Du peuple juif](#) [204]
LXVI. [Le grand programme](#) [207]
LXVII. [Contemplation](#) [210]
LXVIII. [Religion et politique](#) [213]
LXIX. [Religions naturelles](#) [216]
- LXX. [L'esprit laïque](#) [219]
LXXI. [L'idée catholique](#) [222]
LXXII. [La religion de l'ordre](#) [225]
LXXIII. [L'esclave](#) [228]
LXXIV. [Le nouveau dieu](#) [232]
LXXV. [Les castes](#) [235]
LXXVI. [Éloge de Lucrèce](#) [238]
LXXVII. [L'esprit libre](#) [242]
LXXVIII. [Théologie positive](#) [246]
LXXIX. [Dieu incertain](#) [250]
- LXXX. [Les saints](#) [254]
LXXXI. [Un confesseur](#) [258]
LXXXII. [Le cortège du Pape](#) [262]
LXXXIII. [La vérité du prêtre](#) [266]
LXXXIV. [Sauver l'âme](#) [270]
LXXXV. [Sermon de Pâques](#) [274]
LXXXVI. [Commémoration](#) [278]
LXXXVII. [Noël de la paix](#) [282]

[5]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

On a rassemblé dans ce recueil, et suivant l'ordre chronologique, la plupart des Propos, écrits de 1908 à 1935, qui touchent à la religion par quelque côté, et que l'auteur n'a pas déjà retenus, ni pour les [Saisons de l'Esprit](#), ni pour les [Propos sur l'Éducation](#), ni pour les [Propos de Littérature](#), ni pour les [Propos d'Esthétique](#). Par contre, la plupart des Propos qui furent réunis en 1924 sous le titre Propos sur le Christianisme se retrouvent dans ce recueil-ci, qui vise à remplacer ou à compléter ce premier recueil. Puisqu'on a suivi l'ordre du temps, le lecteur aurait tort de chercher ici l'apparence d'un livre composé. Il ne faut pas perdre de vue que les Propos choisis n'ont nullement pour emploi de remplacer quelque chapitre d'un tel livre ; la seule condition à exiger est que le Propos choisi touche au sujet d'ensemble et l'éclairé par quelque côté. Qu'il s'échappe ou même s'égare, c'est sa nature de Propos quotidien qui naturellement touche à son sujet concentriquement, sans limite d'ampleur ni d'ambition. C'est la forme même du Propos qui rompt l'unité de développement ; chaque Propos se retourne sur soi et se termine à soi. Il est bon que le lecteur [6] sache que ces effets sont voulus, et que l'auteur, en ce grand sujet, a voulu garder l'avantage propre aux Propos, qui est de jeter le lecteur dans d'autres pensées, c'est-à-dire d'exciter la liberté d'invention. Cet avantage l'emporte assez sur tous les autres pour que l'on permette à l'auteur ce retour à une coupe et à un genre littéraire qu'il a inventé presque sans le vouloir. Il en résulte une envie continuelle de relier et

d'expliquer à laquelle j'espère que j'ai assez résisté. Courez donc, mes lecteurs et amis inconnus, selon l'improvisation la plus libre !

Certains de ces Propos sont souvent expliqués par un événement ou un écrit aujourd'hui oubliés. C'est alors que l'on voudrait mettre des notes ; mais, encore une fois, ce secours au lecteur a paru moins utile que l'impulsion renouvelée à penser, de toutes les manières, à l'immense sujet de la Religion. La vraie pensée de religion est en réalité de toutes nos minutes ; on ne pense guère qu'à cela. Et j'ai pris pour moi cette puissante vue de Hegel, que la philosophie n'est que la réflexion sur la religion, définition qui m'a paru excellente. Cherchez des exemples, il n'en manque pas. Même la politique, sujet dévorant, la politique ne prend l'ampleur que l'on nomme philosophique que par le conflit permanent de politique et religion. L'esthétique s'appuie sur les temples et sur les formes divines. La morale se confond presque avec la religion. La logique n'est réellement qu'un examen des raisonnements de métaphysique, surtout des preuves de Dieu. Bref la religion nous porte à la philosophie ; seule elle offre à la réflexion des objets non arbitraires, ce [7] qui réduit la philosophie à une Critique ; c'est ce que j'admets sans restriction.

Que ceux qui chercheraient ici quelques derniers mots sur la religion et l'irréligion se détournent vers d'autres ouvrages où nous pensons que la religion ne sera pas considérée aussi amicalement, aussi fraternellement que dans ces Propos-ci. Quel est le but ? Il s'agit de vivre en bon voisin avec la religion, qui, dans le fait, vient toucher nos moindres pensées ; il s'agit encore de se délivrer pour toujours de ce qu'on a appelé d'un vilain mot, anticléricalisme, et qui en effet n'est à craindre que s'il serre le nœud de l'esclave. Il faut penser à la religion librement et sans humeur. C'est ce qu'on trouvera ici proposé et c'est ce qui étonnera les critiques, qui veulent que l'on prenne parti pour ou contre les bûchers. Sur ce sujet-là, justement, on aura beaucoup gagné si, par divers chemins, on s'approche un peu du fanatisme tel qu'il est, et tel qu'il est par la vertu de l'homme.

Pareillement retrouver le sentiment religieux dans les populations les plus naïves, en faire en quelque sorte, l'histoire naturelle ou la physiologie, ce sera s'y reconnaître, ou mieux, reconnaître en soi le fétichiste, le métaphysicien, le superstitieux ; tel est le principe de la véritable tolérance, qui exclut entièrement le mépris.

On trouvera d'assez amples développements quant à la religion considérée sociologiquement. Ces idées sont faciles et chacun a remarqué sur ce sujet des confusions d'idées qui peuvent être aisément surmontées.

Par ces exercices le lecteur fera l'expérience si importante [8] de ceci, que les grandes œuvres de l'esprit ne peuvent être dites ni vraies ni fausses, ce qui est surtout sensible de la religion qui est une chose humaine aussi naturelle que le Parthénon ou la Vénus de Milo. La réconciliation est en vue par ces remarques, ainsi qu'un nouvel âge où l'on ne réfutera personne, ce qui ouvrira à tous le chemin de penser. Ce recueil ne manque donc pas d'ambition, et tant mieux !

Alain.

Juin 1938.

[9]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

I

Le modernisme

18 août 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Qu'il existe des croyants, et qu'ils soient heureux, c'est évidemment une espèce de preuve en faveur de l'Église. Mais y a-t-il des croyants ? Tout le monde me dit qu'il y en a : je n'en ai jamais connu. Des pratiquants, oui ; mais ce n'est pas la même chose.

Pour savoir ce que c'est que la croyance, et s'il y a croyance, il faut causer à cœur ouvert avec le croyant. Mais presque tous sont comme des tombes. Est-ce par pudeur, ou par hypocrisie ? Ils se dérobent. Peut-être éprouveraient-ils, à parler réellement d'eux-mêmes, le même trouble qu'à s'en aller tout nus dans les rues. Il n'est pas sûr non plus que le plus hardi descende jamais au fond de lui-même. Toujours est-il que j'ai en vain frappé aux portes ; elles sonnent comme de fausses portes derrière lesquelles il y aurait un mur.

Pourtant je me suis rencontré un jour avec un catholique à grande barbe, qui savait très bien expliquer ce qu'il pensait. Voici la substance de ses discours :

« Dès que je pense seul, disait-il, la morale m'échappe ; [10] je sens que je ne suis plus tout à fait un homme ; je ne suis homme qu'en société ; je ne pense en homme que si je pense en société. Je vais donc vers les autres ; et il n'en manque pas, qui me cherchent comme je les cherche ; seulement, avec toute la sincérité possible, nous tombons bientôt dans la sophistique ; car on trouve des raisons de douter de tout ; même lorsqu'on a mis l'adversaire en déroute, les traits qu'il a lancés ont laissé un venin dans la plaie ; je m'en vais mécontent d'eux et de moi. Je me sens plus seul que si j'étais seul quand je suis dans cette assemblée des disputeurs, que j'appelle Église du diable. » « Il faut des principes admis en commun, et qui soient comme des cadres pour penser et discuter ; cela est vrai pour les sciences aussi ; l'entendement ne peut construire que dans des croyances communes aux hommes instruits. Le fameux David Hume, qui avait percé dans les principes mille trous de vrille, jusqu'à les faire crouler, avouait qu'il se sentait misérable, et comme exilé de la cité humaine. Eh bien il en est de même pour la morale ; il n'y a de vivante et vivifiante discussion sur nos devoirs que si quelques principes sont mis hors de discussion. Je cherche des hommes qui reçoivent de tels principes ; je les trouve dans l'Église. Les dogmes de l'Église ne peuvent pas plus être prouvés que les principes des sciences ne peuvent l'être. Je sais seulement qu'ils me sont nécessaires pour penser ; ce sont des cadres dans lesquels je tisse ma propre pensée et des règles pour l'action ; sans squelette, je n'agis pas ; tel est l'usage que [11] je fais des dogmes, en société avec mes semblables. Demander s'ils sont vrais ou faux, c'est faire une question qui n'a pas de sens ; je dirais qu'ils sont utiles, en ce qu'ils m'aident à être pleinement homme et à développer le meilleur de ma nature. »

Ainsi parlait ce catholique. Je me disais en l'écoutant : il n'est pas catholique. L'Église ne veut pas que ses dogmes soient dits utiles ; elle les donne comme vrais, vrais comme l'existence de cette table. Hors de la foi du charbonnier, tout est hérésie. Aussi bien mon moderniste, car c'en est un, vient d'être condamné à Rome.

On voit qu'il y a plus de subtilité dans le catholicisme qu'on ne croirait, et que, si l'on part en guerre contre le dogmatisme, on risque de passer au-dessus d'une assurance d'esprit très bien composée. Le pape n'exige pas des modernistes qu'ils démontrent Dieu par la raison ; ils doivent seulement déclarer que l'existence de Dieu est dé-

montrable par la raison. Pour faire une telle déclaration, il faut s'être engagé dans certains chemins de la raison théorique, et avoir prévu des difficultés éloignées. Ces nuances de pensée ont leur prix.

18 août 1908.

[12]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

II

Deux faces de la religion

27 janvier 1911.

[Retour à la table des matières](#)

Acceptation, ce n'est toujours que la moitié de la religion ; l'autre est révolte, revendication, appel contre ce qui est, vers ce qui devrait être. Mais cet autre aspect n'est pas assez familier aux fidèles. Il y a de la passivité dans la religion. On y craint le bruit et le nouveau. On y dort sur les deux oreilles. Cela ne conduit pas à une forte pensée ; tout au plus à une poésie un peu molle, trop humaine.

Il y a des devoirs d'acceptation, ou, si vous voulez, d'obéissance. S'accepter tel qu'on est, c'est l'hommage aux morts ; accepter le village natal, la terre natale, les compatriotes comme ils sont, leurs passions comme elles sont, leurs lois comme elles sont, c'est l'hommage à l'histoire. Si imparfaits que soient ces magistrats, ces électeurs, ces bureaucrates, ces terrassiers, et leurs passions filles de la terre, c'est pourtant avec eux tous qu'il faut agir ; c'est à partir de leurs idées confuses qu'il faut les instruire ; qui rompt le lien brise ses outils ; or, c'est toujours avec un outil moins parfait que l'on fabrique [13] l'outil plus parfait ; le premier marteau a permis d'en forger un autre ; ainsi la

première justice a permis d'en forger une autre ; et la première paix d'en forger une autre. La société comme elle est, comme elle est enracinée, comme elle a poussé, comme un chêne au vent et à la neige, noueuse, tortueuse, par les guerres et les colères, est pourtant le moyen de vivre mieux, le seul moyen ; et l'école imparfaite fera l'école parfaite ; comme nous savons que le fétichisme et le polythéisme ensuite, étaient déjà une théorie du monde et un commencement de science. Donc, se soumettre, accepter, imiter, aimer. Et aussi à l'égard de soi-même, accepter ses propres faiblesses, et en tirer des vertus comme on pourra. En somme se rattacher au passé, accepter courageusement l'héritage, et relever la maison, tel est le devoir de résignation. Contre quoi pèchent les révoltés qui veulent tout jeter par terre. En ce sens, il faut s'enraciner, et Barrés dit bien.

Mais tout ce réel accepté n'est pourtant que moyen et outil. Et l'idolâtrie consiste proprement à adorer le moyen et l'outil. Il y a des devoirs positifs : il y a la justice qu'il faut réaliser. Et voilà qui justifie ma résignation. Je conserve afin de réformer ; j'accepte les moyens, afin d'agir. C'est cela qui embellit la servitude. J'aime ma patrie comme moyen pour une œuvre juste. Sans quoi je ressemble au chien qui gémit en remuant la queue devant la maison où il est né, et qui gratte à la porte, et renifle sur ses propres traces. Et en peu de mots l'habitude [14] est animale, la tradition est animale ; il n'y a aucune vertu à reconnaître, ni à recommencer. Remâcher des souvenirs n'est pas le tout ; poésie accroupie n'est pas poésie ; religion accroupie n'est pas religion. Ce qui ennoblit la vie intérieure, ce qui peut justifier ces soumissions et ces pèlerinages, c'est l'idée que l'avenir sera plus juste, et qu'il faut le vouloir plus juste, malgré les faits, contre les faits. Voilà le positif de la religion ; voilà ce qui sauve tout le reste. J'aime dans le passé et dans le présent les premières traces de la justice, et les premiers travaux de la revendication ; sans cette vue, rien ne vaut rien ; et je dirai, en prenant le langage des croyants, c'est la vie future qui rend cette vie acceptable ; et si l'obéissance n'est pas pour la justice, elle ne vaut rien. Parce qu'il veut nier cette religion révolutionnaire, âme de toutes les religions, Barrés ne chantera jamais que des chants du soir, et des adieux à la vie, sur le mode mineur. Peut-être y a-t-il deux lyrismes et deux sortes de poètes. Je vois bien de l'élan dans le catholicisme, et une puissance de vol que l'on sent dans les psaumes et dans l'Évangile. Bref il faut se faire un pressentiment du

paradis, ou bien n'en pas parler. Cette existence idéale est bien plus près de nous que nous ne pensons ; à chaque instant nous allons la toucher ; et voilà ce qui fait la beauté du monde et la grandeur de Dieu.

27 janvier 1911.

[15]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

III

La religion comme lien

13 décembre 1912.

[Retour à la table des matières](#)

Le R.P. Philéas me dit : « Quand vous parlez de religion vous ressemblez à un sourd au concert. Vous vous donnez bien de la peine pour accorder vos opinions aux mouvements que vous apercevez. Mais vous n'avez pas le sentiment de la chose. Et en vérité je me demande si l'on peut être moins religieux que vous. Enfin, descendez-vous de la Lune ? Assez souvent on le croirait. »

« Je vis assez seul, lui dis-je, comme les sourds ; et je cherche d'abord à m'approuver moi-même, ce que je n'obtiens pas souvent. »

« Homme lunaire, dit-il, vous ignorez donc que l'animal politique ne peut rester seul dans une chambre ! Mais voyez donc comme ils sont honteux si leur cravate n'est pas comme il faut ! Les hommes sont imitateurs, mon cher. Être comme les autres, parler comme les autres, voilà le pain et le sel pour eux. De leurs plaisirs mêmes ils jugent d'après l'opinion ; ce qu'on aime, ils l'aiment ; existe-t-il un homme capable d'aimer un seul moment une femme que d'autres ne désiraient point ? [16] Même leur auto, ils veulent qu'on l'admire. Vous croyez, vous, homme de la Lune, qu'ils cherchent péniblement à s'ac-

corder avec les autres selon leurs idées propres ; et c'est bien ainsi qu'on apprend une langue étrangère ; mais la langue natale est tout à fait autre chose ; elle est comme une parenté ; celui qui entend le voisin croit s'entendre lui-même ; et, comme les oiseaux s'égosillent à chanter ensemble, ainsi les hommes parlent et sont heureux de parler. Voilà leur pensée ; ne cherchez pas plus loin. Ce n'est pas le vrai qui les remue, c'est ce qui les remue qui est vrai. La vraie preuve, c'est l'accent humain, c'est la chanson humaine. L'hérésie est tout entière dans les paroles, seulement dans les paroles. »

Il faut dire ici que notre Philéas, quoique fort maigre, semble tout rajeuni. Une vive espérance éclate dans ses gestes, dans la sonorité de sa voix. C'est un été de la Saint-Martin.

« Je prends, dit-il, la religion comme un fait humain, ainsi qu'il vous plaît. Que vont-ils chercher au théâtre ? Non point le beau selon des règles, et qui leur plairait à lire, mais bien un sentiment commun qui les porte. S'il y a des sifflets, ils sifflent l'auteur sifflé ; ils adorent l'auteur adoré. Le désaccord leur déplaît, l'accord leur plaît. Voilà comment l'animal politique est bâti. J'appelle religion ce lien de famille, si fort et si délicieux. J'appelle impiété ce qui trouble le concert. Regardez donc autour de vous. Un homme est dit patriote lorsqu'il veut la guerre avec les autres ; mais quand, par la fatigue, tout [17] est à la paix, celui qui voudrait encore la guerre est ennemi public. Le grand Napoléon a éprouvé durement ces lois humaines. Communément, on n'attend pas les sanctions ; une tristesse intime avertit l'homme qui se sépare, l'homme qui ne chante plus juste. La honte le discipline. Il s'agenouille, il se soumet, et le voilà délivré de toute pensée propre, de responsabilité, de remords ; consolé de tout. Ce qui m'étonne, ajouta-t-il, c'est que vous n'êtes point malheureux. » Là-dessus je me mis à rire. C'est qu'en effet je ne me suis pas pourvu d'angoisse ; mais, au contraire, je m'en suis délivré ; étant d'ailleurs assuré que l'angoisse, même en un Pascal, ne dépend point tant des raisons et des preuves que d'un régime nerveux plus ou moins équilibré. Affaire de physiologie, non de théologie.

13 décembre 1912.

[18]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

IV

*L'Évangile nouveau***6 mars 1913.**[Retour à la table des matières](#)

Les dieux d'Homère me gâtent *L'Iliade*. Car ces hommes naïfs et si bien dessinés seraient entièrement beaux à voir, s'ils n'étaient conduits par les dieux invisibles. Leurs passions mêmes sont réglées au conseil des dieux ; leurs actions sont perpétuellement déviées. S'il faut éveiller ou endormir le courage, la colère, la défiance, un songe est bientôt envoyé. Un bon archer lance sa flèche comme il faut ; mais une déesse protectrice détourne la pointe ; ou bien l'ennemi est emporté dans un nuage. Deux idées dominent ces hommes et ce poème. Une destinée invincible, qui conduit aussi les dieux et qui règle aussi les courages ; et, avec cela, une intervention continuelle des dieux, qui contrarient et retardent le destin, sans pourtant arrêter l'événement principal, qui vient comme un nuage orageux. Ainsi est déjà dessinée cette théologie accablante pour l'esprit, d'après laquelle l'homme s'agite et Dieu le mène. Idée que je retrouve encore dans les ingénus disciples de Karl Marx, [19] d'après lesquels le devenir des choses humaines se déroule selon un parfait mécanisme qui nous fait agir, vouloir, craindre et espérer, le tout bien vainement, selon l'époque et le moment. Théologie sans dieu.

Nos légendes sont meilleures que notre philosophie. Jeanne d'Arc change les choses par bonne volonté, par liberté, sous l'idée d'un de-

voir impérieux. Ses dieux l'inspirent, mais ne l'aident point ; ce sont des idées seulement. Aucun Dieu invisible ne marche à côté de la cavalière ; aucune flèche n'est détournée. Tout va par ressorts humains, persuasion, contagion, confiance. Péguy, dans son épopée, fait naître d'abord l'Espérance, ouvrière de tout ; mais ce bon poète veut encore un Dieu dans les nuages ; c'est pourquoi il ne pouvait faire qu'une espèce *d'Iliade* à l'ancienne mode, bonne pour les bibliothèques. Dans le fait Jeanne est seule ; l'idée est seule ; partout seule. Ses hommes la suivent sans la comprendre. On ne devrait point lire autrement cette épopée ; on ne peut s'y tromper. Il y a le bûcher de la fin, qui éclaire assez le commencement. On finit par considérer comme magie noire et diabolique ce miracle de volonté, ce dangereux miracle. Il n'y aurait donc qu'à vouloir pour changer tant de choses ? Prodigeux exemple pour tout l'avenir humain ; et tous les hommes de toute espèce de puissance devaient en être scandalisés. Car un vrai miracle, selon l'ordre traditionnel, descend du ciel sur les hommes ; au lieu que ce nouveau miracle était seulement dans le cœur. On peut bien dire que ni les rois, [20] ni les évêques, ni les vrais héros ne s'y trompèrent. Hélas, aucun Dieu ne lui donna seulement du courage contre les flammes, à cette pauvre fille. « J'aimerais mieux être décapitée cent fois... » Où sont les dieux d'Homère ?

Les héros d'Homère ont de belles formes, mais ils n'ont pas assez de générosité. Ils ne mêlent point leur courage à leurs opinions ; ils ne voient rien au delà de leur belle vie ; rien au delà de l'Immortel. Sur-tout ils ne reconnaissent pas le semblable dans l'adversaire ; ils ne savent pas l'aimer dans le coup d'épée. Peut-être faudrait-il dire qu'ils n'ont point d'âme.

La belle histoire de Jeanne d'Arc, quand on l'aura tout à fait purifiée, sera la nouvelle *Iliade*. Et voici l'Évangile nouveau. « La paix sera si les hommes la font ; la justice sera si les hommes la font. Nul destin, ni favorable, ni contraire. Les choses ne veulent rien du tout. Nul Dieu dans les nuages. Le héros seul sur sa petite planète, seul avec les dieux de son cœur, foi, espérance et charité. »

6 mars 1913.

[21]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

V

*La vraie foi***11 mars 1913.**[Retour à la table des matières](#)

Il est bien facile de rendre justice à l'Église. L'idée d'une doctrine morale universelle, devant laquelle les riches et les puissants ne pèsent pas plus qu'une pauvre bonne femme, est certainement la plus haute idée qui se soit montrée sur cette planète. Le mythe qui nous fait voir un roi arrivant devant le juge incorruptible démuné de ses gardes et de tout son clinquant, enfin tout nu, comme Platon disait déjà, est par lui-même assez clair. Aucun révolutionnaire n'a exprimé plus fortement l'égalité des droits et le fond de la véritable dignité. Il est donc bien aisé de louer comme il faut l'institution hardiment esquissée au Moyen Age, d'un peuple de tous les peuples, où les chefs n'ont d'autre pouvoir que celui de juger les forces, et de distribuer l'approbation et le blâme, sans égards pour les flèches, les lances et les cuirasses. Mais dans le fait, qui donc enseigne aujourd'hui une telle doctrine ? L'instituteur lui-même. Et les catholiques, qui tiennent pour les forces, pour les puissances, [22] pour les riches, lui en font souvent un crime. Renversement des notions ; le catholicisme se nie lui-même. L'ennemi du catholicisme est catholique essentiellement, citoyen du monde, frère et ami de tous les opprimés, contre tous les oppresseurs.

Quelle est la cause d'un si grand changement ? C'est le mythe réalisé. Il est bien clair que Dieu, de quelque façon qu'on l'entende, est toujours un juge et un modèle pour chacun de nous ; c'est la perfection humaine, que nous devons adorer et servir ; c'est la sobriété, le courage, la justice ; c'est la sagesse contre les passions. Cette perfection étant déjà esquissée, et la civilisation étant ainsi définie, l'essentiel de la vraie religion c'est qu'il faut se mettre à la réaliser autant qu'on peut, par la pensée, par la parole et par l'action. Sans attendre, car on n'a pas le droit d'attendre ; sans désespérer, car on n'a pas le droit de désespérer. Tel est l'esprit révolutionnaire, qui ne diffère en rien de l'esprit religieux.

Mais le mythe a charmé et endormi les fidèles. Si la perfection existe et si elle peut tout ce qu'elle veut, il n'y a plus qu'à l'adorer, sans remuer seulement le bout du doigt. Pauvres petits que nous sommes, avec le poids de notre corps animal et nos idées trop courtes, allons-nous nous mêler de gouverner ce vaste univers. « Dieu sait bien ce qu'il fait. » Les malheurs de l'honnête homme ? Le triomphe du méchant ? L'inégalité ? L'injustice ? La guerre ? Ce sont des désordres d'un instant, qui ne comptent guère en regard des sanctions éternelles. Et [23] pendant que le citoyen est ainsi engourdi et médusé par cette mythologie, les intrigants et les ambitieux dirigent la formidable association, par les bûchers, par l'épée, par la force. Les indulgences se paient. Le *Te Deum* célèbre tous les triomphes de la force. Et le pouvoir spirituel passe en d'autres mains. La religion condamne la religion. Ce n'est pas l'école qui est sans Dieu, c'est l'Église qui est sans dieu.

Le Dieu-chose, le Dieu inerte en ses perfections, voilà ce qui tue et tuera les religions. Le Baal, le Veau d'Or, le vrai Dieu, il n'importe guère qui, dès qu'on adore la statue. L'esprit humain alors a perdu son idée motrice, l'idée de ce qui doit être ; l'existence a tout dévoré. Kant disait, non sans profondeur, que l'existence n'est pas une perfection. À développer cette idée, le catholicisme vivra et agira. Dieu sera sur le point de naître. L'âme sera une âme, et animera la masse. L'Église militante procède de cette idée.

11 mars 1913.

[24]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

VI

Le Pharisien

5 juin 1913.

[Retour à la table des matières](#)

Le menteur, l'hypocrite, le vaniteux, le glorieux, le matamore, tous personnages de comédie, sont dépassés de loin par le Pharisien. Le Pharisien est esquissé dans l'Évangile, plus d'une fois. Si par réflexion on réunit ces traits dans un contour plus appuyé, on fait naître un effrayant personnage, essentiellement tragique. Tartufe est bien petit à côté. Le Pharisien est un homme qui croit en Dieu, et qui croit que Dieu est content de lui.

Les fameux bandits qui ne sont pas près d'être oubliés, ne croyaient à rien du tout ; encore pourrait-on dire qu'ils croyaient au courage ; aucun d'eux ne se serait pardonné s'il avait hésité devant l'action difficile. Et pourtant, selon les principes qu'ils voulaient affirmer, il n'y a point de courage ; il n'y a que des forces ; la fuite et la peur sont naturelles dès qu'elles se produisent, comme l'audace et la volonté. Ceux auxquels je pense étaient de vrais anarchistes, hommes en qui la grandeur humaine est aisément reconnue. Ici le jugement populaire n'hési-

te [25] pas et voilà au fond pourquoi on sera toujours indulgent aux grands conquérants. Le courage fait tout passer. Que le lecteur essaie donc de faire revivre Bonnot et ses compagnons. Je rappelle ici leurs exploits et leurs écrits pour faire voir qu'il est rare qu'on ne croie à rien. Et tout homme qui se compare à un homme idéal, par exemple savant, tempérant, courageux, juste, se trouve aussitôt bien petit.

Mais le Pharisien fait voir cette union incroyable de la religion ingénue et de l'admiration de soi. Il se veut savant et il se croit assez savant ; il honore réellement le courage, et il se croit courageux. Il découvre réellement, profondément, sa conscience devant un juge qui, d'après lui, sait tout et devine tout, et il prie ainsi : « Seigneur, n'es-tu pas content de moi ? Ne suis-je pas ton ministre et ton interprète ? Ne suis-je pas l'importance ? Fais donc marcher ton tonnerre, et pulvérise ces gens de rien, car mon importance est la tienne. »

Je ne sais si un tel monstre existe. Quelquefois on est amené à penser qu'il existe au moins par moments ; les flatteries, les acclamations ont tant de force ! On a souvent mal compris l'humilité évangélique ; ce n'est sans doute au fond que la volonté de n'être jamais ce monstre-là.

Les forces de persécution ne s'expliquent guère par la méchanceté seule. Jésus en prison n'était pas bien redoutable, ni Jeanne d'Arc à la Tour. Des politiques auraient oublié. Mais supposez le Pharisien et son importance, on comprend la croix et le bûcher. Qui offense le [26] Pharisien offense Dieu. « Seigneur, tu es juste ; tu connais mon esprit et mon cœur. Tu n'aurais pas éclairé ce pauvre charpentier et cette pauvre bergère. La lumière morale, c'est moi qui l'ai ; la lumière politique, c'est moi qui l'ai. Toute perfection agit par moi, par moi et par toute la hiérarchie, et par tous ceux qui la reconnaissent. C'est pourquoi je n'ai pas le droit de pardonner. » Ainsi sera brûlé, jeté au vent, solennellement maudit, effacé de la terre, tout miracle qui n'aura pas suivi la voie hiérarchique. Ainsi l'âme bureaucratique s'est élevée deux fois jusqu'au sublime qui lui est propre ; deux fois les Pharisiens ont cru tout à fait en eux-mêmes. Dans le train ordinaire de l'histoire, ils n'ont que des mouvements d'humeur, quelquefois éloquents ; mais leur voix tremble ; je reconnais mieux l'homme. C'est un beau drame que le drame de l'avare lorsqu'il vient à craindre sa propre générosité. C'est ainsi que le Pharisien a peur du mouvement d'ascension qu'il sent en lui. Bref il est difficile de vivre avec les sentiments religieux.

Je suis persuadé que le chapelet, le bréviaire, et toute la mécanique du culte ont pour fin de régler l'allure du mystique, et de lui rendre une sorte de bonhomie qui est ecclésiastique.

5 juin 1913.

[27]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

VII

L'idée matérialiste

22 juillet 1913.

[Retour à la table des matières](#)

Le congrès des Religions a flétri le matérialisme. Une bonne définition aurait mieux valu ; car il y a un spiritualisme sans discipline qui n'est pas sain non plus. « Tout est plein de dieux », disait un ancien. Quand Pascal écrit : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », c'est tout à fait la même pensée, car cela veut dire : « Les dieux ne répondent point. » Lucrèce louait son maître Épicure, pour avoir apporté aux hommes cette idée libératrice qu'il n'y a point de volontés cachées dans la tempête et le tonnerre, et qu'il n'y a pas plus de mystère dans une éclipse que dans mon ombre par terre. Idée nette, virile, bienfaisante, du mécanisme des phénomènes, car tous les dieux sont souillés de sang humain, et ce n'étaient que les plus redoutables passions, sauvagement adorées. La peur faisait les sorciers, et puis les brûlait. La colère inventait quelque dieu vengeur, et puis faisait la guerre en son nom. Le fou est ainsi ; ses passions font preuve ; il leur donne la forme d'objet, et il agit d'après cela. [28] De même toujours,

dans cette sombre histoire des superstitions, chacun fit des dieux selon ses passions et se fit gloire de leur obéir. Sincèrement, et c'était bien là le pis. Quand nos passions prennent figure de vérités, de réalités dans le monde, d'oracles et de volontés surhumaines dans le monde, tout est dit. Le fanatisme est le plus redoutable des maux humains.

C'était donc une grande idée, la plus grande et la plus féconde peut-être, que celle des atomes dansants, petits corps sans pensée aucune, n'ayant que dureté et forme, les uns ronds, les autres crochus, formant par leur mécanique tous ces spectacles autour de nous, et nos corps mêmes, et jusqu'à nos passions. Car le grand Descartes, et Spinoza après lui, et encore mieux, sont allés jusqu'à cette réflexion décisive que, même en nous, même ramenées à nous, nos passions sont comme les orages, c'est-à-dire des flux, des tourbillons, des remous d'atomes gravitant et croulant, ce qui ruinait leurs brillantes preuves. Et telle est la seconde étape de la sagesse matérialiste. Après avoir nié le « Dieu le veut » et le présage ou signe dans les cieux, l'homme en colère arrive à nier le « je le veux », et à se dire : « ce n'est que fièvre et chaleur de sang, ou force sans emploi ; douchons-nous, ou manions des poids ».

Mais qui ne voit, dans ces hardies suppositions et dans ces perceptions nettes, la plus belle victoire de l'esprit ? Pratiquement nul n'en doute. Penser, réduire l'erreur, calmer les passions, c'est justement vouloir, et vaincre [29] l'aveugle nécessité en même temps qu'on la définit. Je sais qu'il y a plus d'un piège ; et il arrive que celui qui a reçu l'idée matérialiste, sans l'avoir assez faite et créée par sa propre volonté, est souvent écrasé à son tour et mécanisé par cette autre théologie, disant qu'on ne peut rien contre rien, et que tout est égal, sans bien ni mal, sans progrès possible ; c'est comme un maçon qui murerait la porte avant de sortir. Mais ce danger est plus théorique que réel. Dans le fait, je vois que le spiritualiste à l'ancienne mode tombe neuf fois sur dix dans l'adoration des passions et dans le fanatisme guerrier, ce qui revient à accepter les forces matérielles ; au lieu que c'est le hardi matérialiste, neuf fois sur dix, qui ose vouloir la justice et annoncer les forces morales.

Le matérialisme fut, en ce siècle, véritablement la religion du peuple. Et certes, les peuples ne l'ont pas mal comprise puisqu'ils se remuent énergiquement contre l'effet mécanique des forces. C'est le matérialisme, alors, qui, en montrant le comment, donne le moyen d'agir

immédiatement. Le contenu du matérialisme est encore bien loin d'être développé. Toutes les idées suivent le sort de l'idée de Dieu ; souvent elles barrent le chemin qu'elles devraient ouvrir.

22 juillet 1913.

[30]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

VIII

*Du fatalisme***28 janvier 1914.**[Retour à la table des matières](#)

Les religions anciennes sont toutes fatalistes ; ce qui le fait bien voir, c'est l'art de la divination, toujours puissant sur les esprits faibles, mais qui fut longtemps une fonction publiquement honorée et qui réglait les actes mêmes du pouvoir. On consultait solennellement l'oracle, ou bien l'on observait le vol des oiseaux ou les derniers mouvements de la vie dans les entrailles de la victime. Prier, ce n'est alors que demander quelques lumières sur l'avenir inévitable. Et je vois deux idées là-dedans. La première c'est que la Providence, comme le nom l'indique, car il signifie prévoyance, sait ce qui arrivera et même n'y peut rien changer. On sait que le Jupiter des anciens avait seulement le privilège de lire dans le *Livre des Destinées*. La seconde idée tient dans ce proverbe : « Celui qui est né pour être noyé ne sera jamais pendu. » Cela veut dire que quoi qu'on fasse, et quoi qu'il arrive, l'événement écrit au livre des destins finira toujours par sortir. Une fable naïve exprime bien [31] cette croyance populaire. Il était prédit que le poète Eschyle périrait par la chute d'une maison ; lui, qui le savait, voulut vivre et dormir dehors, par cette idée raisonnable qu'on peut changer l'avenir dès qu'on le prévoit, dans la plupart des cas. Et l'auditeur naïf se demande comment les destins vont s'y prendre. Ce-

pendant un aigle qui avait enlevé une tortue et cherchait quelque pierre pour briser l'écaillé, vise le crâne chauve du poète ; ainsi s'accomplit la destinée ; car chacun sait que la tortue porte sa maison. Ainsi, à l'inverse de ce que la science suppose toujours et vérifie régulièrement, ce ne sont point les causes qui déterminent l'effet, c'est au contraire l'effet qui produit les causes.

Or, cette idée de la Fatalité se retrouve dans toutes les théologies. En vain, les modernes veulent corriger cette idée des décrets divins par le miracle, suite de la prière ; car, par la force de la pensée théologique, il faut toujours que Dieu, qui sait tout, ait prévu éternellement la prière elle-même et son effet. De là, les puériles subtilités concernant la grâce et la prédestination. Le jésuite, qui est un politique, écarte ce genre de spéculations ; mais le janséniste s'y abîme. Bref, la foi la plus profonde est justement celle qui agit le moins ; elle attend, elle espère, elle adore. Ainsi la théologie peut bien enseigner la pureté du cœur, mais elle ne donne point le courage de changer le cours des choses selon la justice. Et les forces de la foi se dépensent dans le vide, comme le fait voir cette doctrine mystique que l'on appelle Quiétisme, [32] autrement dit doctrine du repos. Ce n'est donc point par politique que le catholicisme conserve tout et adore ce qui est, richesse, injustice, guerre ; c'est, plus profondément, par l'effet du virus théologique. Contre quoi le génie moral finit toujours par se mettre en révolte, comme on voit dans le beau testament de Francis de Pressensé. Ce n'est pas Dieu qui a parlé cette fois ; c'est l'homme. L'homme est un Dieu pour l'homme. Ce vivifiant paradoxe éclate dans la légende chrétienne ; Dieu s'est fait homme. Et cela signifie que la forme humaine est sainte à l'homme, et qu'un Dieu y doit toujours être supposé. Il a manqué à la civilisation antique, qui disait déjà que les dieux étaient déguisés en mendiants, d'adorer la forme humaine par principe. L'attribut de Dieu qui se fait jour maintenant, c'est la liberté. Ce siècle est le triomphe de Descartes. Ce qui est honorable dans l'homme, ce qui fait le bien et le mal de ses actions, voilà ce qui nous a servi à concevoir Dieu. La liberté est métaphysiquement première ; le fatalisme ne se conçoit plus ; il n'est qu'un esclavage de fait.

28 janvier 1914.

[33]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

IX*Le signe de la Croix***31 janvier 1914.**[Retour à la table des matières](#)

Voici ce qui me fut conté, par une amie à cheveux blancs qui s'est retirée à la campagne et fait apprendre le catéchisme à des enfants barbouillés. Il est bon de dire que cette femme n'est pas plus croyante que moi ; le catéchisme n'est donc que l'occasion d'enseigner la morale commune ; enfin de débarbouiller les esprits. Flèche de tout bois, tous les travaux avec un seul outil, c'est la loi de campagne. Je transcris maintenant l'histoire.

Un enfant de vagabonds, fixés pour un temps dans les Creutes, qui sont des grottes de ce pays-là, fait retentir un jour la sonnette. « Que veux-tu, petit homme ? » — « Je veux qu'on m'apprenne ma prière et mon catéchisme. » C'était le jour ; il prend place. On lui apprend le signe de la croix. « À quoi que ça sert ? » Discours. « C'est le signe de Jésus mis en croix pour avoir enseigné l'égalité, la justice, l'amour, le pardon des injures. Le signe est pour rappeler ces choses, dans le moment où l'on va se laisser emporter par la colère, ou la vengeance, [34] ou la haine, ou le mépris. C'est comme si l'esprit du Juste mis en croix venait alors au secours. » Enfin tout ce que peut dire du signe de la croix quelqu'un qui n'en use point.

Une semaine passe. On s'entretient de la colère, toujours à propos du catéchisme. Et l'un des enfants, assez prompt à remarquer les faiblesses d'autrui, de dire : « C'est Michel (ce petit vagabond) qui est coléreux. Hier, il poursuivait André, tenant dans sa main une grosse pierre, et disant : « Je te tiens, tu n'iras pas jusqu'à ta « maison. » Mais voilà (se moquant), voilà qu'il s'arrête tout à coup, et, avec sa pierre, fait le signe de la croix, et jette sa pierre, disant à André qu'il n'aie pas peur, et qu'il peut rentrer chez lui.

J'avais traversé des étendues neigeuses, où l'on ne voyait pas la trace d'une voiture, je chauffais mes pieds au feu, et j'entendais cela. Tolstoï a saisi toutes ces harmonies. Le petit vagabond n'était plus revenu ; ainsi l'histoire n'avait pas de suite. Il se fit donc un silence, et tous les dieux passèrent.

Il faut déjà une science profonde pour comprendre que les passions, et leurs preuves si vives, dépendent des mouvements du corps, et que, pour dénouer la colère, il suffit de dénouer les poings. Mais qui croira, au premier moment, qu'il est plus maître de sa main que de sa pensée ? C'est pourtant ainsi. N'essayez point d'abord d'être juste en pensée à l'égard de votre ennemi, mais desserrez vos dents d'abord, ouvrez vos mains, pliez les [35] genoux, inclinez la tête. Car la vie s'étrangle elle-même, avant d'étrangler l'autre. Il s'agit donc, comme Platon voulait, d'être premièrement juste à l'égard de soi-même, et de respecter en soi la forme humaine. Et c'est ainsi, par gymnastique d'abord, que la pensée réduit les passions ; alors seulement les idées reprennent leur sens humain. Mais, si l'effet est visible, les causes sont naturellement cachées. De là cette croyance, vieille comme le temps, que des gestes rituels évoquent l'esprit de vérité, et qu'il vient du dehors comme l'ange. Il y a vingt siècles que toute la paix du monde, si difficile à mettre en paroles, s'exprime par l'angélique geste du prêtre, qui joint les mains et les écarte, geste sans défense. Et voilà le miracle, essentiellement ; car il est vrai qu'un geste change tout. Il fallait penser ce geste ; telle était la vraie prière pour la paix. Si tu veux concevoir la paix, pose d'abord tes armes.

31 janvier 1914.

[36]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

X

*L'Église contre les fous***21 mars 1914.**[Retour à la table des matières](#)

La force de l'Église, en tout temps, c'est de remédier à l'agitation d'esprit. Et il est hors de doute que dans toutes les crises qu'il peut traverser un homme agirait sagement en demandant à quelque arbitre impartial de lui dire ce qu'il doit croire et ne pas croire. Car tout est stable dans l'homme, hors cet esprit mobile, flottant au vent, comme la longue flamme tricolore sur la mâture. Supposez que le navire amplifie par ses mouvements toutes les vibrations de cette flamme au vent ; voilà l'image des passions.

La folie est propre à l'homme ; et ce n'est qu'une crise de croyance. Lorsque les plus flottantes idées secouent tout l'animal, et le jettent ici et là à corps perdu, selon des jugements précipités, c'est alors que l'on comprend l'utilité d'une discipline intellectuelle quelconque, qui nous forme à ne pas trop croire. Ce fut certainement le rôle de l'Église à un moment. Pour en bien juger, il faut s'habituer à bien penser le degré entre [37] croyance et foi. Car les païens n'étaient que croyance sans foi. Nous jugeons mal l'Église parce que nous la comparons à une autre discipline, bien plus stricte, qui résulte de la diffusion des connaissances positives ; mais l'Église, dans son beau temps, représentait le bon sens et l'esprit positif, contre les fous et demi-fous. La guerre de

l'Église contre la science changea les rôles, et rejeta le curé dans le camp des visionnaires et des magiciens ; mais, dans cette convulsion contre elle-même, l'Église manqua à son propre esprit, qui était raisonnable. Quelle difficulté théologique réelle y avait-il donc à admettre que la terre tourne, quand nous voyons qu'un Descartes fonde si élégamment sa physique sur la théologie, et Malebranche aussi bien ? Dans les universités anglaises, n'importe quelle étude, aussi positive que l'on voudra, s'accommode encore du titre de théologie naturelle ; et pourquoi non ? L'Église enseigne et cherche l'ordre, non le désordre. Et son effort véritable, qui lui donna autrefois tant d'autorité, était contre les faux miracles, les magiciens, les nécromanciens, les jeteurs de sorts, contre tous ceux qui affolent et dérèglent l'esprit, un peu fous eux-mêmes, et plus méchants encore que fous, comme sont les fous dans le fond. L'Église, comme moment du développement humain, oppose la foi à la croyance, et par exemple, veut qu'on s'en rapporte à un directeur, dirigé lui-même, avant de suivre n'importe quel rêve ou n'importe quel délire.

Ce ne fut qu'un moment de l'Histoire. Mais on redescendrait [38] au-dessous de l'Église si l'on croyait maintenant que la pensée libre consiste à se livrer à l'opinion du moment. La structure de l'homme explique que le premier mouvement soit toujours funeste, et la première idée qui vient toujours fausse. Et, puisque chacun veut être son propre directeur, qu'il s'applique à se défier des passions autant que le directeur d'autrefois se défiait du diable. Si nous voulons donc continuer la courbe du progrès, sachons bien que c'est la science qui doit prendre la suite du culte et du dieu. Ce grave esprit de théologie laïque, est assez anglais comme je l'indiquais. Il est aussi protestant, comme on peut l'apercevoir sans peine. Telle est la signification d'une leçon de géométrie. L'esprit s'y exerce, à la possession de soi. L'attention immobile est un beau triomphe sur les passions. Même la contemplation physicienne nous rend dignes de l'esprit. Au fond ce n'est pas une chose profane que se jeter dans l'astronomie ; cela est sérieux ; cela est noble parce que cela exige la paix de l'âme. Le tremblement de Pascal ferait bouger le télescope.

21 mars 1914.

[39]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XI

Croyance et foi

11 avril 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Dès que j'aperçus le R. P. Philéas, alerte et prudent autant qu'un vieux loup gris, je devinai qu'il ne voulait point parler de politique. « Eh bien, me dit-il, Monsieur l'incrédule qui croyez à tout, vous croyez donc à la résurrection pascale ? »

« Comment, lui dis-je, n'y croirais-je pas quand les oiseaux eux-mêmes la célèbrent ? Et j'y croyais déjà cet hiver ; telle est la vraie foi ; car croire au passé seulement, cela est faible. »

« Figures, dit-il, grossières figures ; j'entends mieux la résurrection. »

« Et moi aussi, lui dis-je, je l'entends mieux ; car il y a un magnifique ensemble, en ce réveil ; et la plante répond au soleil. En voulant appeler divine cette force universelle que tout homme adore en ce temps pascal, je ne fais point une mauvaise métaphore. »

« Toutes les métaphores, dit-il, sont mauvaises. Le fils de Dieu, qui s'est fait homme, a été tué par les pouvoirs [40] romains, et il est res-

suscité le troisième jour, comme il l'avait prédit. Cela le croyez-vous ? »

« J'ose dire, lui répondis-je, que je le crois mieux que vous, autant que l'idée dépasse le fait. »

« Mais, dit-il, c'est un fait, et il faut croire le fait. »

« Je crois, lui dis-je, bien plus ; une loi enferme des millions de faits, et plus. Je crois qu'à chaque minute l'esprit naît sous la forme humaine pour le salut de tous. Et je crois que la force romaine en armes à chaque instant guette l'esprit, et tue la forme humaine dès qu'elle parle au nom de l'esprit. Et, avant de la tuer, l'insulte et la flagelle et l'expose entre deux voleurs. C'est le thème de vos journaux, mon cher. »

« Métaphores, dit Philéas ; et je sais que vous êtes un homme d'imagination. »

« Non point, dis-je ; mais c'est plutôt vous qui êtes œil de chair seulement, si vous croyez que ce drame de l'esprit contre la force s'est joué une fois seulement, et qu'il n'y a plus de force romaine, ni de passions ivres, ni de lâche prudence, ni de croix pour ceux qui annoncent la paix de l'esprit. Vous-même vous renouvelez chaque jour ce sacrifice, en cette cérémonie que vous appelez la Messe ; et il faut pourtant que ces images signifient quelque chose. N'avez-vous pas dit cent fois en vos sermons que la seule pensée de la haine et de la vengeance crucifie le Sauveur encore une fois ? Ne voulez-vous pas donner à comprendre ? Ne pensez-vous pas qu'il faut aller au delà de la lettre et même de l'image ? Ou bien [41] seriez-vous semblable à un aveugle qui porterait la lumière ? »

« Mon royaume n'est pas de ce monde, a dit la Sagesse ; et nous sommes livrés aux passions. »

« Parole profonde en effet, lui dis-je. Et le système romain, celui-là même qui vous a donné cette croix de guerre, ne promet rien de bon à ceux qui essaient de penser selon la justice. Mais enfin mon salut et le vôtre et celui de tout homme doit être de ce monde. La récompense dans l'autre vie, soit ; mais la tempérance, la justice, toutes les vertus enfin dans celle-ci. Quelle laide hypocrisie si, disant que je veux mon salut, je pensais en même temps qu'il n'est pas possible par la bonne volonté ! »

« Parole profonde en effet, lui dis-je. Et le système romain, celui-là même qui vous a donné cette croix de guerre, ne promet rien de bon à ceux qui essaient de penser selon la justice. Mais enfin mon salut et le vôtre et celui de tout homme doit être de ce monde. La récompense dans l'autre vie, soit ; mais la tempérance, la justice, toutes les vertus enfin dans celle-ci. Quelle laide hypocrisie si, disant que je veux mon salut, je pensais en même temps qu'il n'est pas possible par la bonne volonté ! »

Le R.P. Philéas me considérait avec étonnement. « Il est incroyable, dit-il, que je vous retrouve, après cette sévère épreuve, toujours le même, toujours dupe de folles espérances, toujours audacieux devant la nécessité, toujours rêveur, toujours gardien d'utopie. Prenez garde, mon cher, que vous êtes en retard de dix ans ; cet esprit est mort. »

« Mais, lui dis-je, il ressuscitera le troisième jour. Je crois entendre déjà des cris d'hirondelle. »

11 avril 1921.

[42]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XII

Des métaphores

13 avril 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Je n'approuve point ceux qui veulent changer la pantoufle de verre, dans *Cendrillon*, disant que ce n'est point du verre, et qu'il n'y eut jamais de pantoufles de verre, chose dure et cassante, mais qu'il s'agit de vair qui est fourrure souple et chaude. Remarquez qu'il y a bien d'autres choses impossibles, dans les autres contes et dans celui-là. Mais l'érudite est assez content d'avoir remis une pantoufle en place ; il attend l'occasion d'expliquer par la même méthode la citrouille qui devient carrosse, ou cette ronde de petites filles, qui, à force de tourner, devient motte de beurre. On peut rire du pédant ; mais il faut quelquefois le prendre au sérieux. C'est la sottise armée.

Je range le pédant dans la puissante classe des détourneurs, dans laquelle on trouve aussi des espèces non dépourvues d'élégance. Et la chasse du détourneur est une chasse aux idées. Dès qu'une idée s'envole ils la tuent, comme on tue les idées, en détournant de les [43] chercher. L'esprit se jette sur quelque pauvre relation bien aisée à saisir et à redresser. Il rit de cette victoire facile, et le détourneur marque un point.

J'ai dit souvent que tous les contes sont vrais ; mais ce n'est pas assez dire. La profonde sagesse populaire est plus rusée que nos philosophes. Au rebours du détourneur, elle nous met en garde contre cette

fausse raison, qui n'est qu'imagination conforme à la coutume ; et par un piquant moyen, aussi ancien que l'espèce humaine, qui est de nous jeter l'absurde aux yeux, de grossir et de redoubler l'impossible, par quoi l'imagination est définie, en même temps qu'elle est éveillée, et rappelée à son rôle de folle. À quoi servent aussi ces comparaisons étranges que le génie poétique jette comme un défi. J'admire la grandeur des enfants, qui ne discutent jamais sur la Lettre. Non qu'ils saisissent d'abord l'esprit ; mais ils savent bien que l'esprit ne vise pas ce maigre gibier. Ainsi en s'amusant de l'absurde ils ne déshonorent pas l'esprit, mais au contraire ils l'honorent. Par la croissance qu'il sent à l'œuvre en lui, et qui lui donne espoir et patience, ce bel âge voit grand. Il attend quelque chose de mieux que des fictions cohérentes. Certes, il y a de la majesté à laisser jouer l'imagination en même temps que le corps, et par les mêmes lois. Mais il y a quelque chose d'impérieux aussi à vouloir que l'absurde soit conservé comme il est ; c'est refuser les petites raisons. Shakespeare se moque de ceux qui voudraient comprendre comment Othello ou Hamlet sont passés d'un lieu à l'autre, invitant ainsi [44] énergiquement le spectateur à comprendre d'autres vérités, plus cachées et plus difficiles. Sur l'absurde même l'esprit rebondit, car il n'y peut rester. Cette apparence ne peut tromper, il faut donc voir au delà. Ces signes nous délivrent des signes. Au contraire, par des signes de raisonnable apparence, nous venons à penser les signes, et la coutume nous tient. Telle est la vieillesse de l'esprit. Telle est aussi la décadence des Religions, qui, à la longue, a formé cet emmêlement dogmatique qui joue la grandeur.

L'erreur est dans ce genre de critique que je viens de décrire et qui vise si régulièrement à côté. Car, à bien regarder, pantoufle de vair n'est pas plus raisonnable que pantoufle de verre. Il ne s'agit ici que de coutume et de commodité. La logique est bien au-dessus, autant que l'entendement est au-dessus de l'imagination. Les contes sont vrais ou faux au regard de la coutume, non au regard de la logique. Ainsi les contes sont vrais, et les religions aussi sont vraies. Cela ne coûte rien à la raison. Telle est la première démarche d'une critique digne de ce nom.

13 avril 1921.

[45]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XIII

Le catéchisme

22 avril 1921.

[Retour à la table des matières](#)

L'Église en son admirable tentative d'universelle réconciliation, se fondait sur cette idée que les hommes, si différents qu'ils soient par l'aspect, la force, les aptitudes, et encore divisés par les passions et les intérêts, ont en commun l'esprit, qui est justement ce qu'il y a de plus éminent en chacun d'eux, et qui soutient et porte tout le reste. Cette idée de l'humanité réelle n'était pas inconnue aux grands Anciens ; elle est impliquée dans Platon, explicite dans Marc-Aurèle. Mais enfin c'est l'Église qui a tenté pour la première fois sur cette planète d'enseigner la fraternité selon la fraternité même, c'est-à-dire à tous, sans considérer la puissance, la richesse ou les aptitudes. Le catéchisme est le premier essai de l'école universelle. Et quoiqu'elle parlât par figures, la doctrine était émouvante et persuasive par l'idée qui y était cachée, qui n'est autre que l'idée de l'esprit humain. Nos mœurs sont encore, et heureusement, pénétrées et vivifiées de ce puissant système auquel nous devons la dignité de la femme, l'esprit chevaleresque, et l'idée d'un pouvoir spirituel au-dessus des rois et des nations.

Mais, comme dit Auguste Comte, ce système, d'inspiration [46] droite, et qui poussa assez loin l'organisation de l'immense famille humaine, a manqué par le haut. Il est bon de sentir en soi la communauté humaine ; mais il faut encore pouvoir l'éprouver par le doute et l'investigation. Faute d'une doctrine démontrable, l'Église était menacée de deux côtés ; d'un côté par tous les genres d'inspirés et d'énergumènes, qui devaient proposer et ont proposé en effet des croyances tout aussi arbitraires et tout aussi peu vraisemblables que les détails du dogme, surtout pris à la lettre. Et, d'un autre côté, l'élite même des penseurs, des organisateurs, des instituteurs, dont l'Église ne pouvait se passer, devait frapper, sonder, éprouver la doctrine, d'après ce sentiment de l'universel qui les portait énergiquement à la recherche des preuves. Ainsi la grande idée de l'Église devait périr faute de contenu.

C'est la science positive qui a institué le contenu et la preuve de l'idée catholique. Car il est vrai que les hommes s'accordent par le dedans, et en quelque sorte en puissance ; mais c'est la démonstration qui les accorde réellement, par le double moyen de la théorie et de l'expérience. Et il n'est point nécessaire qu'un homme sache tout et comprenne tout ; il suffit qu'il sache et comprenne bien une seule chose pour qu'il se sente en cela le frère et le semblable de tous ceux qui savent et comprennent. Par exemple, pour une éclipse, ils peuvent tous suivre, à l'heure fixée, le passage de la lune sur le soleil ; cette prédiction qui s'accomplit, c'est le miracle de l'esprit. [47] Mais, sans pénétrer jusqu'aux détails la théorie de l'éclipsé, ils peuvent encore se faire une idée suffisante des raisonnements et calculs qui permettent de prévoir la durée de l'éclipsé, l'heure et le lieu où elle sera visible. Qu'ils remarquent seulement le tour de la lune d'ouest en est parmi les étoiles ; qu'ils le comparent au tour que fait le soleil dans le même sens, mais en un an ; ils comprendront déjà que la lune rattrape et dépasse le soleil, et qu'ainsi l'éclipsé commence par l'ouest. Comparant aussi les deux vitesses, qui diffèrent l'une de l'autre en gros comme le mois et l'année, ils calculeront la durée d'une éclipse sans erreur grossière, assez pour éprouver en eux-mêmes et éveiller en eux-mêmes cette puissance de penser qui a déjà effacé de ce monde la terreur, la fureur et les querelles que l'éclipsé traînait dans son ombre, et qui effacera bien d'autres terreurs, fureurs et querelles, à mesure que les hommes prendront le goût de penser. Ainsi je suivais l'idée, en marchant sur des ombres en forme de faucilles, pendant que les hommes,

les uns à travers un verre noirci, les autres dans le reflet des eaux, regardaient l'image. L'esprit de Platon était avec nous.

Quand la coïncidence des esprits se fait dans un moment tragique, où l'épouvante tremble en chacun, c'est alors que la marque humaine se fait profondément dans l'homme ; alors l'homme se sent en autrui, il participe à l'humanité. Ces moments-là sont le vrai baptême.

22 avril 1921.

[48]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XIV

Première communion

4 mai 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Je vois partout des enfants en costume de cérémonie, avec un bras-sard blanc. Je sais à peu près ce que signifie cette fête. Je sais qu'ils se sont exercés au silence et à l'obéissance ; qu'ils ont apaisé pour un temps leurs passions puériles ; que le plaisir de crier et de courir a été surmonté ; bien mieux, qu'ils ont promis respect et pureté, et que la plupart tiendront ces promesses au moins pendant huit jours ; dont ils garderont pendant toute leur vie un souvenir bienfaisant. Et cette première victoire sur soi, par laquelle l'enfant entre dans la communauté humaine, est célébrée par les cloches, les chants et les cortèges. Tout est donc juste, humain et vrai en cette fête.

Pourtant je n'y fais pas sérieusement attention ; je ne forme même point quelque acte d'espérance. Nous avons trop oublié, sans aucun doute, notre destinée humaine ; de quoi nous fûmes sévèrement punis par la guere, c'est-à-dire par nous-mêmes. Ne se peut-il que [49] ces

nobles enfants, par la promesse qu'ils font en ce temps-ci, solennelle et inoubliable, gardent mieux que nous le commun trésor de justice et de charité ? Mais que vais-je chercher là ? Personne n'a pensé à ces choses. Tous ces puissants symboles, d'Homme-Dieu, de présence réelle, de communion, sont comme les mots d'une langue oubliée. Il reste une fête familiale, réchauffée par les naturelles affections, comme pour un premier bal, ou des fiançailles, ou un anniversaire. Et ce vieux prêtre que j'entrevis entre les deux files de bambins recueillis, ressemblait assez à un maître de danse. Ce qui pourrait être si grand retombe au convenable, si ce n'est au puéril. L'âme n'est point dans ce tombeau.

D'où vient cela ? Il n'est pas inutile d'y penser. Nos mœurs sont catholiques ; mais nos esprits ne le sont point. Que croient au juste cet enfant, ce père de famille, ce prêtre lui-même ? Je ne sais. Mais je sais qu'il n'est pas difficile de croire n'importe quoi ; il n'y faut qu'une rencontre. Cet homme dont parle Descartes qui tout petit avait été piqué par une épingle, et ne pouvait supporter la vue d'une épingle sans grand malaise, croyait assurément à quelque pouvoir magique des épingles ; et le trouble de son corps en témoignait. Mais aucun homme n'honore beaucoup ses propres croyances. En revanche tous honorent leur esprit, en ce sens qu'ils aiment l'explication et la preuve. Tous honorent la volonté par-dessus tout, et admirent ceux qui se gouvernent, et méprisent ceux qui cèdent à la partie inférieure. [50] Là est l'objet de la vraie foi ; et la croyance, au contraire, est animale ; et il est bien sûr que ces enfants n'ont fait que s'exercer à lutter contre les besoins inférieurs, pendant cette préparation si bien nommée la retraite. D'où l'on voit que ceux qui pensent qu'en cette première communion il s'agit de croire, et non de vouloir, renversent l'ordre, et font marcher l'homme tête en bas. Les idées morales, qui ont puissance et beauté pour tous, sont subordonnées à des doctrines métaphysiques qu'on ne peut prouver. Ce qui intéresse tout le monde est mis dans la dépendance de ce qui, au fond, n'intéresse personne. Et bref, comme Socrate disait bien, ce n'est pas parce qu'il plaît à Dieu, que la décence, la justice, la maîtrise de soi sont des vertus. Mais apercevez-vous le danger de donner, d'une grande et solide idée, une petite preuve, et bien faible devant la réflexion ? Tout l'esprit en serait ébranlé ; il n'apercevrait point de proportion entre les ornements magnifiques et les véritables espérances. Aussi, par réflexion, la virilité se sépare de ces cérémo-

nies comme de son enfance même. Et par une justice intérieure, ce qui veut être le premier acte d'homme est dans le fait le dernier acte de l'enfant.

4 mai 1921.

[51]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XV

*Enchanteurs,
prodiges, dieux*

5 mai 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on me demande quel livre est bon pour les enfants, je dis Homère, la Bible, les Fables ; et l'on voit aussitôt pourquoi. L'enfance de l'individu ressemble à l'enfance de l'espèce. Si vous voulez connaître l'état premier de nos idées, lisez les livres les plus anciens. Si vous voulez suivre notre sagesse jusqu'aux racines, vous trouvez les enchanteurs, les prodiges et les dieux. Et il faut dire avec Comte que ces rapports de l'enfance à la maturité ne sont connaissables, que dans l'espèce. L'individu, en ce siècle des physiciens, oublierait aussitôt son enfance ainsi qu'un rêve sans forme, et se jetterait dans la méthode expérimentale, dont la mathématique, remarquez-le, n'est qu'une partie. Tel serait ce pédant, si l'histoire humaine se trouvait coupée derrière lui. Il penserait avec sa tête seulement ; ce qui correspond à cette erreur, assez commune chez les physiologistes, de croire que c'est le cerveau qui pense. Autant vaudrait dire que penser c'est combiner et développer selon l'algèbre. Au vrai, ce [52] jeu abstrait produit une

espèce de pédant triste, qui adore son foie et son estomac au lieu d'adorer les dieux de *L'Illiade*. Et chacun a pu remarquer, dans les hommes fort instruits et peu cultivés, que la pensée abstraite est infail-
 lible en ses calculs, pendant que les passions déraisonnent. L'humanité est ici en deux morceaux. Séparée de sa propre enfance ; ainsi l'esprit mûrit très vite ; mais en revanche, l'enfance ne mûrit jamais. Aussi le premier miracle les tient ; s'ils entrent chez les spirités, ils n'en sortiront jamais. Par les mêmes causes, la politesse qu'on pourrait appeler moderne, et qui est respect des puissances, les domine tout à fait. Il faut rendre compte de cette mystique qui est propre à ceux qui sont nourris d'idées claires. Je dirais qu'ils ne sont pas familiers avec les prodiges. Comme si un homme qui n'aurait jamais rêvé avait soudainement un terrible rêve ; c'est pourquoi il est bon de rêver beaucoup, et de penser ses rêves, et de servir un peu tous les dieux.

Un peu de catholicisme ne nuit pas ; c'est un moment ; c'est un passage ; Kepler, Galilée, Descartes en ont fait science et pensée. Le protestantisme est bon aussi ; c'est un moment ; c'est un passage ; Calvin en a fait droit et république. Seulement c'est un passage, n'oubliez pas cela. Ce mouvement fut beau ; il faut toujours que l'on surmonte ce que l'on croit ; mais comment surmonter ce qu'on ne croit point ? C'est penser dans les nuages, et conduire le corps à la caporale. Peut-être comprendrez-vous ce que c'est qu'un protestant qui n'a jamais été [53] catholique ; pensée sans racines ; vérité sans poésie. Mais les dieux païens, aussi, croyez-vous qu'on puisse les mépriser ? Le catholicisme en porte l'empreinte, par ses saints, ses chapelles, et ses miracles ; et c'est le culte qui a porté la théologie, laquelle a porté la science. Et c'est tout le corps qui porte encore aujourd'hui la tête, et c'est l'erreur qui conduit à la vérité. Selon la même relation, c'est le paganisme qui porte le christianisme ; les contes et les fables portent le paganisme. Comme on l'a remarqué souvent, la mythologie grecque marque un bel effort de raison, par cet ordre politique établi dans la multitude des génies et des dieux ; mais il est bien impossible de comprendre le paganisme si l'on n'a réveillé d'abord les fées et les enchanteurs. Encore maintenant, en tout homme qui veut vivre selon sa pensée, il faut que la poésie porte la pensée ; les dieux courant, et l'ogépan derrière l'arbre, premier éveil, et seul réveil. Par ce détour, j'aperçois assez bien ce qui manque à un homme qui sait beaucoup, mais qui n'est point cultivé ; il lui manque l'enfance et la jeunesse ; il

les a oubliées, il vieillit tristement sans elles ; il pense pauvrement sans elles. Cherchant la plante médicinale, il faut que je cherche aussi, le temps d'un éclair, l'invisible nymphe qui tourne autour de l'arbre. Ainsi pensait Darwin, en cherchant des plantes. Imagination toujours ramenée ; mais il faut qu'elle bondisse d'abord.

5 mai 1921.

[54]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XVI

*Hegel et Comte***20 mai 1921.**[Retour à la table des matières](#)

Dans l'histoire on trouve décrit tout le progrès de nos pensées, et par conséquent la méthode véritable. J'en conviens. L'esprit humain se forme. J'aime à le suivre en son développement ; il me semble qu'il n'y a point d'autre manière de former des idées. Mais il faut aussi que l'enfance de l'idée reste en l'idée, comme un sang et une vie. Comme l'enfant doit se retrouver dans l'homme, tout entier dans l'homme, aucun des premiers rêves n'étant oublié, ni méprisé ; tous au contraire réalisés, déployés en toute leur richesse. Mais je vois que les petits historiens voudraient prouver justement le contraire, à savoir que l'humanité, de siècle en siècle, reconnaît ses erreurs, et les oublie. Comme si le système de Ptolémée était effacé par celui de Copernic ; mais il n'est point effacé ; réalisé au contraire. Quand les anciens voulaient que les astres décrivissent des cercles, ils étaient dans le bon chemin ; et nous avec l'ellipse dans un chemin meilleur ; mais c'est le même. Comme ellipse [55] est fille de cercle, ainsi l'observation qui fit voir que le trajet de l'astre n'était pas un cercle ne put se faire que par rapport au cercle supposé ; et la perturbation, aujourd'hui, ne peut être observée, que par rapport à l'ellipse supposée. De la même manière, on ne peut, aujourd'hui encore, s'approcher de l'astronomie que si on observe d'abord les apparences, en les rapportant au pôle, à l'équateur, au mé-

ridien, à l'horizon, comme firent les premiers astronomes. Qui apprend d'abord le système de Copernic, il ne sait rien ; il n'a pas suivi la route humaine. Il pense le ciel en se plaçant d'emblée dans le soleil ; et s'il regarde en l'air, de cette terre où son corps est bien attaché, il ne peut débrouiller les apparences, ni éclaircir ses perceptions. Ses idées ne sont que sur le papier. Ce genre de pédant existe.

Deux penseurs, autant que je sais, ont pensé l'histoire affirmativement, et non pas négativement. À la même époque, avec des mots différents, et s'ignorant l'un l'autre. Comte chez nous ; Hegel outre Rhin. Immenses tous deux ; et trop peu connus il me semble. Et toutes les fois que par entraînement je viens à préférer l'un, l'autre me ramène à lui, de façon qu'il faut que j'arrive à penser qu'ils disent la même chose ; et chacun d'eux s'évertue à montrer que Ptolémée et Copernic développent la même pensée. Dans le moment où je voudrais croire qu'Hegel a mieux saisi la profondeur des religions, ou le sens des œuvres d'art, aussitôt l'autre forte tête me fait signe, et, par des chemins plus arides, [56] me conduit à contempler le même paysage d'idées, de peuples et de temples. Car, dit la forte tête polytechnique, l'astrolâtrie n'était point fausse. Il est vrai que la destinée humaine est liée au cours des astres ; il est vrai que notre vie à tous dépend strictement de jours et de nuits, de saisons, de marées, de vents et pluies ; et c'est même plus vrai que ne croyaient les anciens astrologues ; mais, observant les astres sous cette puissante idée que tout est lié à tout comme par d'invisibles fils, ils ne pouvaient manquer de découvrir à la fin quelques-unes des liaisons véritables. Ainsi le mouvement de prier vers le ciel, et de chercher secret, lumière, puissance et paix de ce côté-là d'abord, était un mouvement juste. La prière aujourd'hui est seulement mieux formulée ; mais la première idée est intacte. Que dis-je, intacte ? Elle est enrichie, complétée, assurée ; elle trouve son contenu, au delà de ses ambitieuses espérances. Et l'idée, à mesure qu'elle saisit, devient plus forte pour saisir. Forte nourriture, élaborée par l'espèce, bonne pour l'individu, seule convenable à son vrai développement. Ces bons esprits qui s'égarent à dire que l'ancienne physique est par terre, et que la géométrie d'Euclide a vécu, je les convie à la table des dieux. Hydromel et ambrosie.

20 mai 1921.

[57]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XVII

*La difficulté de penser***1er août 1921.**[Retour à la table des matières](#)

Pensant à Joseph de Maistre, je faisais une revue en moi-même des hommes qui ont fait serment de croire ; et au premier rang j'apercevais Socrate, tel que Platon le représente en son *Gorgias*, ou bien dans sa *République*, faisant de la tête signe que non, à chaque fois que les disputeurs l'accablent de leurs preuves d'expérience ; et, comme dit justement Socrate, il n'est pas difficile de faire voir que la force gouverne partout et que la justice est ce qui plaît aux plus forts ; c'est le spectacle humain ; on n'entend que cela ; on ne voit que cela. Suivez ces longues discussions en leurs détours, vous verrez apparaître la justice, et soudain disparaître. On la saisit à la fin ; il vient un moment heureux où toutes les parties de la nature humaine sont rassemblées et comme pacifiées selon la loi interne de justice, à laquelle les manifestations externes de la force sont de loin subordonnées. Tout s'ordonne alors, et la vraie punition répond à la vraie récompense. Mais, pour parvenir à cette vue, il faut autant de patience au moins qu'en montre Socrate. Un [58] lecteur pressé verra partout l'injustice toujours à la suite de la puissance, et la justice autant démunie de preuves que de

richesses. En quoi il n'y a point de jeu ni d'artifice, mais au contraire la plus parfaite peinture de ces tâtonnements et détours de pensée qui rebutent promptement celui qui n'a pas juré. Il faut jurer d'abord, et dire non aux arguments diaboliques avant de savoir comment on y répondra.

Autre chose encore, et qui irrite toujours un peu. Vous lisez ; vous pesez au passage les preuves socratiques ; vous les rassemblez ; vous saisissez l'idée ; vous la confiez comme un trésor au coffret de la mémoire. Mais le diable guette encore par là. Quand vous ouvrez le coffret de nouveau, vous ne trouvez plus qu'une pincée de cendres ; éléments dissous et dispersés ; chaos. Il faut tout refaire ; il faut s'aider de nouveau de l'art socratique ; de nouveau l'injustice est brillante et forte ; de nouveau la clameur diabolique assourdit le pauvre homme ; il faut passer par ce chemin-là. Si le courage manque, tout est dit. C'est pourquoi on voit trébucher tant de penseurs vieillissants, et s'asseoir au festin de la force, où l'on boit l'hydromel dans le crâne de l'ennemi. J'ai vu un noble penseur se lever et marcher à grands pas, allant et revenant, et disant à moi : « On devrait savoir une bonne fois. Quand on a passé le lieu difficile, on devrait le laisser derrière soi pour toujours. Et quand on a formé l'idée, on devrait la posséder. Tout sera donc toujours à recommencer ? » C'est ce que Socrate demandait en ces termes [59] mêmes. En tout, on veut une charte ou un diplôme, et dormir dessus. Mais ce n'est point permis.

D'après ces rudes expériences, il faut comprendre ces préjugés invincibles et volontaires que l'on rencontre en tout homme un peu composé, et qui rendent si pénible le travail de prouver et de convaincre. Combat difficile, où les meilleurs coups, les plus savants, les mieux dirigés, sont justement ceux qui ébranlent le moins l'adversaire. J'ai observé comment un esprit vigoureux esquive la preuve forte, et qu'il voit venir de loin, refusant attention à ce que vous dites, non parce qu'il le juge faible, mais parce qu'il le juge fort, et récitant en lui-même son serment de fidélité comme une prière. L'homme est beau alors. Car, si difficile que soit notre condition de pensant, songez qu'elle serait tout à fait misérable, si nous devions abandonner une idée précieuse, et bien des fois éprouvée, dès que nous n'avons rien à répondre à quelque disputeur. Dans le fait, personne ne pense ainsi. Tout homme pensant s'appuie sur une foi invincible ; c'est son réduit et donjon. D'où je tire la règle des règles, qui est de ne point penser

contre l'autre, mais avec l'autre, et de prendre sa profonde et chère pensée, autant que je la devine, comme humaine et mienne. Et quand cette pensée est la justice éternelle, qu'on l'appelle Dieu ou comme on voudra, on peut s'y établir, et travailler en partant de là ; prises de ce côté-là, les murailles tomberont.

1er août 1921.

[60]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XVIII

*La peur du diable***20 août 1921.**[Retour à la table des matières](#)

La peur de l'enfer est une maladie qui a disparu de nos pays, comme la lèpre. J'ai eu bien peur du diable quand j'étais petit, parce que je prenais sérieusement les lieux communs de l'éloquence ecclésiastique. Mais quand je sentis que ni mes parents, ni leurs amis, ni les prêtres eux-mêmes n'avaient réellement peur de l'enfer, je fus bientôt délivré. Ces peurs, qui n'ont point d'objet dans l'expérience, ne peuvent naître que par contagion. Il n'y a pas encore bien longtemps, une éclipse ou une comète jetaient l'effroi partout ; aujourd'hui les hommes les plus ignorants considèrent ces choses en spectateurs. Les éclipses, il est vrai, sont annoncées et se produisent à l'heure dite. Toutefois une comète nouvelle n'étonnerait pas plus ; c'est que l'on voit partout un grand nombre d'hommes qui ne sont point troublés par de tels événements. L'indifférence se prend du voisin, comme la peur elle-même. Un raisonnement bien fort se joint ici à l'imitation ; dès qu'un homme qui n'est pas fou se montre tranquille, qu'ai-je à craindre ?

[61]

Au sujet de la vie future, il ne faudrait point se hâter de dire que personne n'y croit plus. Mais en tous, il me semble, cette espérance est

purifiée de peur. L'idée la plus puissante aujourd'hui, chez les catholiques sincères, c'est que nos meilleures affections ne sont pas rompues par la mort ; c'est que l'on a des raisons d'espérer un autre genre d'existence, où tout ce qui est bon sera délivré, où tout ce qui est mal sera oublié ; ainsi un ordre plus juste apparaîtra entre les hommes, par l'effacement des fausses grandeurs ; et, comme celui qui a vécu de vanité perdra tout, de même celui qui s'est soutenu par justice et charité, non sans luttes, jouira en paix de ce bonheur qu'il a toujours désiré par-dessus tout. Les timides, les méconnus, les dévoués apparaîtront dans la lumière ; et, à côté d'eux, les ambitieux, les violents, les tyrans de toute espèce feront pauvre figure. Et comme il n'y a point d'ambitieux, de violent, de tyran, sinon en apparence et pour le voisin, comme chacun a toujours au fond de lui-même une belle espérance, mais qu'il n'arrive pas toujours à porter, ceux qui pensent à la justice éternelle sont en cela plutôt consolés qu'effrayés. Au fond, c'est toujours l'amour de la justice qui porte la foi ; et le méchant, s'il existe un méchant absolument, est justement un homme qui ne peut point croire. La peur de l'enfer ne serait donc jamais de foi ; au contraire, toujours de croyance, et d'après les causes extérieures, comme sont toutes les peurs superstitieuses, de revenants, de Korrigans, de lavandières. Le diable a [62] subi le même sort que toutes les apparitions. Les hommes les plus instruits y portent aussitôt leur méthode d'observer. Chacun sait, au moins par ouï-dire, qu'il y a des perceptions trompeuses, et des illusions que l'on explique par la fabrique du corps humain. L'astronome sait par une continuelle expérience qu'il faut vaincre les apparences. Copernic a redressé l'esprit humain en demandant qu'on renonce à croire que les apparences célestes sont vraies. Cet assouplissement de l'esprit est le grand fait des temps modernes. On sait que rien ne se montre comme il est. Personne chez nous ne croit plus que les images du rêve correspondent à des objets véritables. La guerre même, autant que j'ai vu, n'a point fait revivre le diable et ses cornes. Et les plus sincères croyants, en cet enfer terrestre, ne formaient jamais qu'une grande espérance.

20 août 1921.

[63]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XIX

*L'esprit universel***25 août 1921.**[Retour à la table des matières](#)

Un peu de catholicisme ne nuit pas. Un lecteur inconnu reprend cette étrange pensée dans mes propos, voulant comprendre que je cherche après tant d'autres un peu de poésie dans la religion, afin de réchauffer l'esprit positif, un peu abstrait et froid. Ce n'est point faux radicalement, mais ce serait une manière extérieure encore de rattacher le passé au présent. Mon lecteur, et tous ceux qui veulent méditer utilement là-dessus, feront bien de repasser, selon les idées de Comte, l'ensemble de l'histoire humaine, mais en surmontant cette conception, elle-même métaphysique, qu'il y a des idées d'imagination sans aucune vérité, et dont le cœur ne peut se passer. Peut-être Comte a-t-il encore cédé à un préjugé puissant, quoique purement négatif, quand il a voulu loger le sentiment dans le derrière de la tête. Sentiment est pressentiment de raison ; raison est sentiment développé. Le cœur n'a rien perdu. Les dieux sont nos métaphores, et nos métaphores sont nos pensées. Un ami précieux et [64] assez bourru a bien voulu me dire, il y a peut-être dix ans, que j'étais, plutôt que toute autre chose, une espèce de poète. Il se peut. Lisant Chateaubriand ces temps-ci, j'étais

forcé de me reconnaître comme un fils indigne de cet homme-là. Mais si je ne fais pas sonner mes phrases comme le bûcheron sa hache, ainsi qu'il fait, je vise à débrouiller mieux que lui cet amour triste qui le portait toujours en arrière. Le temps a passé depuis lui, et ce n'est point le catholicisme qui a développé la vérité du catholicisme. Comprendre c'est toujours dépasser ; le temps nous y aide, mais il faut aider aussi le temps.

Il faut penser sur des exemples, sans quoi cet immense sujet englutira nos faibles voiles. L'Église a réalisé le catéchisme pour tous et la société internationale des esprits. Cette audacieuse entreprise dépassait de loin ce que Socrate et Marc-Aurèle pouvaient espérer. Le moindre esclave, le fils d'un serf ou d'un bohémien errant avait les mêmes droits que d'autres à lire et à entendre dans le Livre universel. L'esprit éternel était finalement juge de tous les rois et de toutes les puissances. La maison commune s'élevait au-dessus des échoppes artisanes, et la puissance n'y était reçue fraternellement que sous la condition d'être juste. Les valeurs s'ordonnaient comme il était convenable ; l'ordre humain se montrait. Mais les forces reprirent cette province nouvelle. Je me souviens qu'au petit collège de curés où j'ai commencé mes études, il y avait une inégalité choquante entre les riches et les pauvres. C'est au lycée seulement, et chez [65] les incroyables, que j'ai retrouvé l'égalité catholique. Le trésor ne s'est pas perdu ; il a changé de mains.

Et le catéchisme non plus ne s'est pas perdu ; il s'est conservé et enrichi de toute science et de toute doctrine. L'idée de l'esprit universel a trouvé son corps, sa force et ses preuves ; toute démonstration est une preuve de l'esprit universel ; tout fait est une preuve de l'esprit universel, car aucune perception ne vaut que par l'universel assentiment ; les rêves et les visions, les dieux eux-mêmes sont des perceptions individuelles, mêlées de nos humeurs, non accordées encore aux perceptions de nos frères les hommes. C'est selon un admirable pressentiment que les temples, lieux des prodiges, effacèrent les prodiges et firent l'union des esprits par leur masse solide et ordonnée, où les perspectives, les symétries et les ressemblances ramenaient les différentes vues à un seul objet. D'où l'on vint à épeler la grande forêt de l'expérience réelle, chacun de sa place témoignant pour tous. Mais où cette science maintenant ? Où cette fraternité ? Où cette paix promise ? Hors du temple. L'Évangile, en cette dernière guerre, fut bravé

par les prêtres ; et le grand pasteur ne sut rien faire de cette puissance qu'il veut avoir sur les esprits rebelles. Le *Te Deum* fut chanté dans la maison commune. Insulte à l'Église Universelle, insulte à la communion des hommes, dans le temple même. Mais, hors du temple, malédiction sur tous les violents, absolution sur tous ceux qui ont payé de leur vie. Par qui ? Par l'Église muette, formée [66] aux arts et aux sciences. Église mêlée aux foules, faite de tous ceux qui ont eu communication de raison, et par qui l'esprit universel devait s'étendre et se manifester. Ainsi se formait l'universelle amitié ; l'Église positive est pleine d'amis qui s'ignorent. C'est cette Église qui a excommunié la guerre. C'est là que l'ancienne Église a répandu ses forces spirituelles ; la religion vit sous la forme de l'irréligion. Il ne faut donc point dire que l'autre Église est morte. Frappez sur son tombeau, il est vide.

25 août 1921.

[67]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XX

Le pouvoir spirituel

1er septembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

La rencontre de Napoléon et du pape Pie VII est un grand moment, non point tant par les événements qui en résultèrent que par la signification légendaire de ces fortes images, où l'on voit les deux puissances affrontées. Chateaubriand dit en ses *Mémoires* que le Pape ne joua point tout le jeu. Il suit en idée les conséquences d'une excommunication où l'Empereur aurait été expressément nommé. D'autres, en petit nombre, dans ce nouveau déchaînement des forces que nous avons vu, ont attendu aussi les foudres pontificales, seules capables peut-être d'imposer une Trêve de Dieu. On sait que le fanatisme catholique est souvent joint au fanatisme guerrier dans les mêmes hommes, tout au moins chez nous. Parmi ces hommes-là, combien s'en serait-il trouvé qui eussent humilié leur devoir de citoyen devant leur devoir de catholique ? Ils y sont tenus pourtant, et cela signifie pour nous que l'humanité est au-dessus des patries. Mais cette grande idée a changé de camp ; elle n'est plus formée par les catholiques ; elle n'est plus reçue dans leurs temples ; elle est errante, pauvre, persécutée, comme les Apôtres autrefois. Crise redoutable ; inter-règne [68] spirituel. Quel-

que Chateaubriand de nos jours voudrait-il dire que le Pape, cette fois encore, n'a pas joué le jeu ? Et concluons-nous, nous autres, qu'un pouvoir qui ne se montre point tout abdiqque ?

J'ai agité plus d'une fois cette question en moi-même. Je n'y pouvais échapper quand je voyais les ministres catholiques plus ardents au massacre, plus enivrés de force que les militaires eux-mêmes. Et quand je lisais les instructions pontificales, toutes inflexibles sur les principes, je me disais que ces prêtres se trouvaient tous interdits et excommuniés par leurs sentiments mêmes ; mais nul n'en savait rien.

Sans considérer ce qui serait arrivé si on l'avait su, et qui aurait été sans doute de peu de conséquence, j'ai voulu réfléchir sur les conditions du pouvoir spirituel, qu'on le prenne en un pape, où peut-être il n'est plus qu'en image, ou bien dans quelque positiviste, dans quelque socialiste, dans quelque pacifiste, où ce pouvoir s'est peut-être réfugié. Ce pouvoir, par sa nature, juge seulement et ne condamne point ; le jugement dernier est laissé à Dieu ou à la conscience. La faute contre l'esprit est presque toujours cachée. Nul homme n'affirme la force nue, si ce n'est quelque criminel audacieux, en ses coups de main délibérés et préparés. Mais est-ce affirmation ? Nous voyons bien ses actions ; que savons-nous de sa pensée ? Le pouvoir catholique, d'après une forte tradition, le suivra jusqu'à l'échafaud, guettant quelque réveil de l'âme, ouvrant encore l'Église, c'est-à-dire la [69] communion humaine, à cet homme retranché. Par sa loi intérieure, donc, le pouvoir spirituel devait de ses foudres majeures frapper seulement les péchés d'esprit explicites, comme sacrilège et hérésie. Jeu funeste dans le fond, et qui devait ruiner l'institution tout entière, puisque l'esprit est par lui-même sacrilège et hérésie. Que peut alors l'esprit juge, quand le crime de guerre est revêtu en chacun des plus beaux motifs ? Quand le combattant invoque le droit de l'innocent injustement attaqué, le progrès humain, la civilisation, et prend solennellement la paix même comme fin de la guerre ? Le pouvoir spirituel, quel qu'il soit, ne peut supposer ici quelque profonde hypocrisie ; cette supposition est par elle-même injuste. Mais il doit se borner à rappeler, par toutes les raisons tirées de la nature humaine, l'incertitude des jugements, la puissance des illusions, surtout collectives, l'aveuglement propre aux passions, le violent contraste entre l'idéal qui est écrit sur les drapeaux et l'horrible action. Ce qui est convier chacun à un sévère examen de conscience, le laissant juge, ou laissant Dieu juge, ce qui est une autre manière de

dire. Car où est notre pouvoir de choisir les coupables, quand la faute est de presque tous ? Qui n'a pas cédé à l'ivresse de plaire, de flatter, de menacer ? Faute de tous, et punition de tous par le jeu des effets, sévère, mais sans reproche. Et c'est ce que le Pape veut appeler la justice de Dieu. Doctrine non développée, mais en elle-même forte.

1er septembre 1921.

[70]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXI

Catholicisme

7 septembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

C'est bien le catholicisme qu'il faut réaliser. À quoi les prêtres n'ont pas réussi, parce qu'ils en sont toujours à vouloir rallier les esprits sur des croyances fantastiques, et toujours par l'autorité, faute de démonstrations. Cette méthode arriérée n'a point précisément produit une masse de doux rêveurs, mais plutôt une masse de catholiques réellement incroyables, sans doctrine aucune, et revenus en vérité à une sorte de sauvagerie. L'humeur montre alors ses aigres fruits ; toute fureur fait preuve et vérité en ces esprits sans refuge.

Dans la doctrine universelle ou catholique, comme on voudra dire, je vois deux ordres, ordre de science et ordre de foi. Ordre de science qui étend son règne sur tous. Les uns y viennent par la recherche expérimentale, dont la mathématique ne doit jamais être séparée ; les autres par la pratique industrielle qui fait toucher de la main l'ordre naturel ; tous plus ou moins par le spectacle de cet accord qui s'établit spontanément dans la doctrine, [71] par le spectacle aussi d'expériences, comme éclipse annoncée, télégraphie sans fil, et autres merveil-

les. Même parmi ceux qui ne savent pas bien, il n'y en a point qui puissent se refuser à cette commune croyance. Au reste, comme nul ne sait tout, l'autorité revient ici, mais avec cette différence que ceux qui ont autorité font profession de ne rien décider jamais que d'après la commune raison. Donc plus on examine ce corps de doctrine, mieux on le comprend. Cet accord universel, fondé d'abord sur la confiance, et toujours confirmé par l'esprit d'examen, est le grand fait des temps modernes.

La foi n'est pas pour cela sans objet. Il me semble qu'elle est détournée maintenant de ce qui est. Ce qui est, est d'abord objet de croyance, chacun prenant ses premières connaissances par oui-dire. Mais la science seule découvre ce qui est. Dès que l'on veut savoir par soi-même comment est fait ce monde, comment sont faits les animaux et l'homme, il faut y aller voir, et emporter sa boussole, ses lunettes et sa règle à calculer. Constater, mesurer, prévoir, calculer, essayer, tel est le sommaire de toute recherche. Mais la foi sans preuve, où est-elle ? Elle n'a point changé ; elle s'est purifiée et comme dégagée des croyances, qui sont tout à fait autre chose. La foi d'un socialiste ne va nullement à affirmer ce qui est d'après une inspiration mystique, mais elle se rassemble toute à affirmer ce qui sera par volonté. La foi d'un pacifiste, de même. Et ce qui est n'est pas preuve. Ce qui est, c'est la guerre et ses suites ; et ce qui sera par le jeu des [72] forces mécaniques, et par le jeu des passions qui n'en sont que les images, n'est pas bien difficile à prévoir ; toujours injustice et guerre. Maintenant, que cet ordre soit modifiable par la sagesse et la bonne volonté, voilà ce qui n'est point prouvé, et c'est pourtant ce que tout homme veut croire. Regardez bien ici ; ne vous laissez pas étourdir par les discours abstraits. Il n'est point d'homme qui ne croie qu'il dépend de lui de bien penser, d'être juste, de dominer l'humeur, la colère, la peur ; ou bien c'est un fou. Fou à proprement parler celui qui considère sa propre nature d'homme comme une mécanique montée, se disant à lui-même : « Je pense ce que je pense, je fais ce que je fais, et je n'y peux rien. » Fou celui qui n'ose pas vouloir. Mais qui ose se changer lui-même un peu, et surmonter le premier mouvement comme la première apparence, il change un peu tout l'ordre humain. Le doute, faites-y attention, prouverait l'autre thèse ; car si l'on attend pour vouloir, aussitôt l'ordre mécanique se réalise et jette aux yeux la preuve d'expérience, la mauvaise preuve : « Qu'y pouvait-on ? Et qu'y peut-on ? »

Nier ce genre de preuve, qui prouve seulement que l'on n'a pas voulu essayer, c'est justement l'objet de la foi ; et le doute est déjà une faute ; c'est peut-être toute la faute. Cette lumière perce déjà de place en place à travers le nuage théologique.

7 septembre 1921.

[73]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXII

L'ordre extérieur et l'ordre humain

20 septembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

L'assurance des spirites et théosophes, en leurs congrès, est un fait humain de première grandeur. Ces hommes de bonne foi n'en sont plus à discuter sur les faits, mais sur l'interprétation des faits. Or, je n'ai jamais vu de tels faits, et je ne suis point curieux d'en voir ; et vous, qui me lisez, de même. Situation singulière, et qui fait scandale aux yeux des honnêtes spirites et des vertueux théosophes. Sans aucune ironie je veux écrire ici que ces nouveaux croyants, autant que je les connais, sont à mes yeux parmi les plus purs, les plus justes, les plus pacifiques des hommes. Je ne crois point qu'ils cherchent jamais à nous tromper ; j'irais même jusqu'à dire que leur religion est bienfaisante et au fond vraie. Cependant je ne crois point ce qu'ils racontent, et je ne m'en soucie point. Je pense même, sans aucune réserve et sans la moindre nuance d'incertitude, qu'il y aurait désordre et menace d'injustice, si leur méthode de croire et de [74] penser s'étendait beau-

coup. Il y a ici quelque chose à débrouiller, ou, pour mieux dire, toutes les idées seraient à reprendre. Il faut se contenter de quelques remarques.

L'ordre humain est vacillant. Il change sous le regard. Si je ris à l'enfant, il me rit. L'importance jette le timide hors de lui-même, la grâce le rassure. Si je pardonne à mon ennemi, je n'ai plus d'ennemi ; en revanche le soupçon aussitôt fait naître la fraude ; l'amour trouve toujours ses preuves, et la haine aussi. L'enthousiasme cherche la paix, et fait la guerre ; et la justice en armes équivaut à la pire injustice. Cependant la faim, la fatigue et le sommeil disciplinent sans peine ces humeurs changeantes ; le travail les règle, l'échange les soumet, et on revient, par la nécessité, à un ordre supportable qui est la revanche de Sancho. Cela n'est point le signe que nos plus nobles rêves seront réduits à l'existence animale ; ce retour de pensée ne résout rien ; mais c'est plutôt le signe que l'ordre humain doit s'accorder, si beau qu'on le suppose, à des conditions inférieures. La connaissance de l'ordre extérieur est le premier moment de la délivrance ; et la connaissance de l'ordre astronomique, justement parce qu'il est soustrait à nos prises, fut ici la première lueur. Si les étoiles dansaient comme des mouches, les passions y auraient vu ce qu'elles cherchaient ; si le ciel était peuplé seulement de comètes voyageuses, nous n'aurions jamais surmonté les apparences du rêve.

Quel long travail, quelle suite d'observations concordantes et de prédictions universellement constatées [75] pour en arriver à comprendre la marche des planètes dans ce monde ordonné ! Que d'archives et que de patience ! Que de vaines rêveries, que d'espérances trompées ; quelle fortune aussi pour le levier, le treuil et la balance ! L'incrédulité ne compte plus maintenant ses victoires. Le monde enfin s'est montré, pur d'intentions bonnes ou mauvaises, fidèle en ses lois invariables, régulateur en même temps de nos actions et de nos pensées. Il est strictement vrai de dire que le miracle était l'ordinaire, au temps où l'on interprétait naïvement l'ordre extérieur d'après l'instable et flexible ordre humain. Tout le progrès est en ceci que l'ordre extérieur s'est montré dans un brouillard de miracles. Tous les miracles se montrent encore dans la première apparence. Nous rêvons comme au temps d'Hector et d'Énée, et les étoiles tournent d'est en ouest pour nous comme pour eux ; mais c'est l'interprétation qui fait la différence des pensées. Que nous tenions ferme à cette mécanique préjugée, qui

a déjà expliqué tant de miracles, cela peut se comprendre ; et nous commençons même à soupçonner, d'après le travail des siècles, que constater sans comprendre ce n'est pas encore constater.

20 septembre 1921.

[76]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XXIII

*Le ciel des dieux***29 octobre 1921.**[Retour à la table des matières](#)

Les hommes ont fait superstition de tout ; mais il faut reconnaître que le spectacle des corps célestes était le plus propre à les détourner de croire et à les conduire à la vraie foi. Je mets à part les étoiles filantes qui savent toucher les cœurs encore maintenant. Quant aux éclipses, il suffisait de garder les archives du ciel pendant un siècle ou deux pour soupçonner qu'elles revenaient selon un ordre certain, comme les astres eux-mêmes. L'ensemble des étoiles fixes et leur lent glissement de chaque jour, qui décrivait l'année et ramenait les saisons, était propre à enseigner l'ordre et à soutenir les espoirs communs et raisonnables.

Au contraire la folle espérance de chacun trouvait aliment dans les surprises de l'expérience terrestre. Le vol des oiseaux, le passage des bêtes conduisirent toujours le chasseur ; mais les actions du chasseur changeaient l'événement, ses passions de même ; la confiance donne l'audace et l'adresse, ce qu'exprime le mot bonheur, en [77] tous ses sens. Au rebours la crainte et la défiance rendent maladroit et malheureux, comme on dit. Le chasseur faisait lever les présages, et travaillait, sans le savoir, à les accomplir. C'est pourquoi il priait les dieux, les bêtes, la flèche et l'arc ; il adorait la prière elle-même, choisissant

les mots comme des armes. Et lui-même faisait l'avenir selon les présages. Par exemple, s'il avait laissé échapper quelque parole de mauvais augure, il rentrait à la maison. On comprend comment l'action a d'abord brouillé les lettres, ce qui rendait indéchiffrable l'expérience justement la plus familière et la plus proche.

Même ce que nous appelons chimie devait d'abord fortifier les espérances les plus chimériques. Car, à force de tout mêler et de tout cuire, on obtenait des transformations inattendues, comme on voit dans Balthasar Claes, toujours sans savoir pourquoi, tant que la main impatiente troubla les faits sans précaution. D'où les grimoires de Faust. Ce genre de recherches explique le pas de Balthasar dans l'escalier ; cette page, dans *La Recherche de l'Absolu*, instruit plus que Broussais, et ce n'est pas peu dire. Ainsi, avec la chimie, on voit l'objet se dérober, en quelque sorte, à l'esprit, dans le brouillard des recherches et des procédés.

Où donc l'ordre, où donc les moyens, quand le succès trompe, quand les revers mêmes n'instruisent point ? Où les sources de l'espérance raisonnable ? Où la règle du travail, et sa récompense ? Où la sécurité de l'esprit ? Où les promesses qui ne trompent point ? Où le modèle [78] de l'ordre ? Où la consolation ? Où la justice ? Il fallait regarder le ciel. Ce geste est resté. Dans la misère, le désordre et le repentir, l'homme cherche les étoiles institutrices. Ce mouvement rassemble une longue histoire, astrolâtrie, astrologie, astronomie, géométrie, mécanique, physique, raison. Considérons bien que l'objet que nous ne pouvons changer est celui qui nous a instruit sur ce qui est : et cet objet, c'est l'objet céleste. Contre les sophismes des passions, contre les préjugés, c'est toujours à cet objet-là que nous revenons. Ce regard signifie que la réalité se moque de nos raisonnements. Il remet à leur rang la multitude des fous ; il confirme l'homme en lui-même. Il est la grande assurance ; les dieux sont là-haut. Ces métaphores si justes ont aussitôt renvoyé l'enfer sous nos pieds. Elles ont donné un sens à la chute, et à l'attitude humaine. Le geste de prier s'est envolé de la terre. La religion a pris de la hauteur. Le péché a rampé, sous la forme du serpent.

29 octobre 1921.

[79]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XXIV

*Le secret des dieux***1er novembre 1921.**[Retour à la table des matières](#)

Une tombe, une grossière image, des marques reconnues sur l'arc ou sur la hache changent soudain les pensées. L'air natal, le jardin de la première enfance et des premiers jeux, la maison paternelle, les rues de la ville et les bonnes femmes au marché, toutes ces choses reconnues font bien mieux encore que verser des souvenirs, des regrets, des affections ; elles disposent le corps selon la confiance puérile, depuis longtemps oubliée ; c'est une douceur et une grâce que l'on sent et que l'on touche ; les passions amères sont aussitôt déliées ; c'est l'heure des espoirs et des serments ; c'est un retour de force et de jeunesse. Ainsi nos naïfs ancêtres, touchés par la beauté des choses, adorèrent une invisible présence ; d'abord des morts familiers, puis des morts illustres, à mesure que les vivants se réunissaient pour éprouver de nouveau, et bien plus fortes, ces émotions délicieuses. Les temples, par la masse, l'écho, les souvenirs accumulés, grandirent le Dieu. Le retour des cérémonies, les récits qu'on en faisait, les chants et les danses portèrent les [80] sentiments esthétiques jusqu'à une sorte de délire. Les mal-

heureux furent consolés ; bientôt ils furent consolés en espoir, et, par la prière, ils évoquèrent l'assemblée dans la solitude. C'est pourquoi il ne faut point dire que l'on éleva d'abord des temples en l'honneur des dieux ; mais il y eut des monuments, des maisons plus grandes et plus solides, des reliques de l'homme, des pierres et des nœuds de bois à sa ressemblance, bientôt sculptés par le témoignage des mains. Le dieu vint habiter l'idole et le temple.

La première réflexion porta sur ce grand et mystérieux sujet. On croyait aisément et même avec ferveur tout ce qui visait à expliquer tant bien que mal le bonheur le plus étonnant. Le miracle fut ainsi la première preuve.

Il faut admirer comment les plus sages, toujours ramenés au positif par la pratique des métiers, parvinrent à mettre un peu d'ordre et de raison dans les inventions théologiques. Il est vrai que les guerres formaient des grandes unités politiques, et qu'il fallait établir la paix aussi chez les dieux. La parenté des dieux, et le pouvoir patriarcal transporté dans l'Olympe, furent des inventions comparables à celles de Copernic et de Newton. Les théogonies, dont nous voulons rire, marquèrent un immense progrès de la raison commune. La sagesse, fille de la beauté, trouva asile chez les dieux ; et les philosophes commencèrent à réfléchir à leur tour sur les mythes populaires, soupçonnant déjà que l'homme juste dictait ses lois à Jupiter.

[81]

D'après cela il faut considérer le catholicisme comme un progrès décisif, même dans l'ordre intellectuel, puisqu'en décrétant un seul Dieu et une seule loi pour tous les hommes, il réduisit les autres dieux à l'état de puissances subalternes, et tendit toujours énergiquement à purifier les miracles, en les ramenant au cœur humain, qui est le vrai lieu des miracles, à purifier aussi les dieux, en les jugeant d'après le modèle intérieur. Il est clair que ce nouvel objet, ainsi changé en idée, devait être soumis de nouveau à la réflexion et à la critique, et que le Dieu métaphysique, qui n'intervient plus que selon les lois immuables de la sagesse, devait rassembler en son idée toute l'humaine espérance. Pour peu de temps ; car le progrès des sciences, né lui-même de ce long mouvement de réflexion, touchait déjà, avec Descartes, à ce moment de l'esprit où l'imagination, avec son cortège de dieux, est enfin logée dans le corps humain. L'anthropomorphisme cesse alors

d'être une erreur. Il est le témoignage des plus hautes valeurs ; il rassemble le héros et le dieu en une seule image, fille de nos gestes et de notre forme. Prométhée connaît maintenant le secret des dieux.

1er novembre 1921.

[82]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XXV*Le religieux de l'esprit***5 novembre 1921.**[Retour à la table des matières](#)

J'ai vu peu de discussions réelles dans les assemblées. Quand les hommes reconnaissent les signes et s'accordent sur les signes, comme il arrive à la messe, ils goûtent quelque chose du bonheur de penser. Ne leur demandez pas à quoi ils pensent, ni sur quoi ils s'accordent ; il leur suffit de s'accorder. Quand ils se donnent le plaisir d'écouter des disputeurs, ils aiment encore à s'accorder sur les signes, et à reconnaître les deux thèses rivales d'après leur habillement accoutumé, souvent aussi d'après leur parure. Par cette raison, souvent les disputeurs s'en vont contents et l'auditoire aussi. Mais celui qui invente une nouvelle manière de soutenir une des thèses déplaît aux deux et à tous.

Il faut comprendre que l'accord est le plus ancien signe du vrai, et le premier pour tous. Car, puisqu'il faut d'abord apprendre les signes, chacun commence par s'accorder aux autres, de tout son corps, et répéter ce que les autres signifient jusqu'à ce qu'il les imite bien. [83] Selon la nature, imiter un signe ce n'est autre chose que le comprendre. Un homme s'abrite sur le côté droit d'une route ; je fais comme lui ; j'ai compris le signe ; non pas tout à fait puisque je ne sais peut-être pas pourquoi il s'abrite ; mais j'ai compris ce qui importe le plus. C'est pourquoi un homme simple trouve une sécurité et un bonheur plein dans les cérémonies où les signes sont encore revus et confir-

més. Il faut commencer par là. Qui ne s'accorde avec personne ne peut disputer contre personne, ni instruire personne. L'Église, par une dogmatique sans faiblesse ni concession, posait la condition préalable de la pensée universelle. Et, quoique je ne me range point sous l'autorité de l'Église, néanmoins je trouve toujours plus d'avantages à m'accorder d'abord, et par préjugé, avec l'auteur que je lis, qu'à disputer au troisième mot. Bref, je me suis toujours mieux trouvé de vouloir comprendre que de vouloir contredire.

On se fait communément une étrange idée de ce que c'est qu'une opinion neuve et hardie. C'est toujours une opinion vieille comme les rues, mais expliquée. Ce qui sort de l'ordinaire, c'est d'avoir réellement des opinions ordinaires, j'entends de comprendre les signes communs. De l'accord, faire pensée ; car la marche inverse est périlleuse, faute de signes. Ainsi qui comprendrait tous les mots de sa langue, et selon le commun usage, saurait assez. Et qui comprendrait seulement tous les signes de la messe, il saurait déjà beaucoup. Car tout signe est vrai ; mais le difficile est de comprendre de quoi le signe [84] est signe. Toutes ces remarques dépendent d'une réflexion suffisante sur le langage, qui est la fonction théologique par excellence. Pourquoi ? C'est qu'au premier langage, il faut croire et répéter, sans quoi on ne comprendra jamais. Parler c'est imiter. Comprendre c'est imiter. La parole est donc chose divine, qui nous fait pensants. De celui qui tient ses serments, on dit qu'il a le respect de sa propre parole. Et cette manière de dire s'étend aisément à toutes les vertus. Justice, c'est faire ce qu'on a dit ; humanité aussi. La parole est la loi de l'homme. La poésie est le miracle de la parole ; et la poésie c'est la prière. Tel est le rapport de la grammaire au jugement. Aussi j'ai toujours pensé que le jugement de l'homme vaut sa première grammaire et qu'il vaut mieux penser avec six cas qu'avec quatre, avec quatre qu'avec un. L'analyse logique est une forme admirable de la réflexion sur le langage. Il vaudrait la peine de faire apprendre le sanscrit à un enfant, à cause des cas et de la complication. C'est lui donner le sérieux, qui est le religieux de l'esprit, l'extrême précaution de l'esprit avec lui-même ; et voilà l'essentiel du sentiment religieux ; c'est un amour des grands attributs de l'homme.

5 novembre 1921.

[85]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXVI

De la foi

18 novembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Il faut croire d'abord. Il faut croire avant toute preuve, car il n'y a point de preuve pour qui ne croit rien. Auguste Comte méditait souvent sur ce passage de l'*Imitation* : « L'intelligence doit suivre la foi, et non pas la précéder ; encore moins la rompre. » Si je ne crois point qu'il dépend de moi de penser bien ou mal, je me laisse penser à la dérive ; mes opinions flânent en moi comme sur un pont les passants. Ce n'est pas ainsi que se forment les idées ; il faut vouloir, il faut choisir, il faut maintenir. Quel intérêt puis-je trouver dans une preuve, si je ne crois pas ferme qu'elle sera bonne encore demain ? Quel intérêt, si je ne crois pas ferme que la preuve qui est bonne pour moi est bonne pour tous ? Or, cela je ne puis pas le prouver, parce que toute preuve le présuppose. De quel ton Socrate expliquerait-il la géométrie au petit esclave, s'il n'était assuré de trouver en cette forme humaine la même raison qu'il a sauvée en lui-même ?

Il ne manque pas d'esprits sans foi. Ce sont des [86] esprits faibles, qui cherchent appui au dehors. S'accorder à la commune expérience ce n'est pas difficile ; l'expérience nous redressera. En réalité c'est dormir ; ce n'est que paresse bien instruite, et c'est penser avec le moins d'effort ; c'est charger l'objet de penser pour nous ; c'est ce que le géomètre sait très bien faire ; il dessine son objet de façon que le vrai

se propose tout seul. Cette situation de tricheur ne donne pas de sécurité, car il n'y a point d'appui au dehors. La nature est trop riche pour nous ; elle dépassera toujours nos idées. Penser sans hypothèses préalables, raisonnablement formées, et fermement tenues, c'est combattre sans armes. Cette misanthropie profonde, qui vise l'homme en son centre, dessèche celui qui la reçoit, et les autres autour de lui. On ne peut croire en soi si l'on ne croit en l'homme ; penser pour soi-même, c'est déjà instruire. Si vous manquez à l'esprit, l'esprit vous fuira.

Qu'est-ce qu'un auteur ? Du noir sur du blanc, si vous n'osez pas croire. Platon lui-même se vide de pensée devant ces esprits chagrins qui font des objections au troisième mot. Jurez d'abord et par provision que Platon dit vrai ; sous cette condition vous pourrez le comprendre. Mais sans cette condition vous perdez votre temps à le lire. Ce serait trop commode si Platon versait ses idées en vous comme l'eau en cruche. Noir sur blanc, je vous dis. Vit-on jamais un homme déchiffrer une inscription en prenant comme idée directrice que cette inscription n'a point de sens ?

[87]

Les anciens n'avaient pas tiré au clair cette condition première, qui est la foi. Les plus courageux pensaient esthétiquement ; il leur semblait plus beau de penser. « Beau risque », disait Socrate. Aussi c'est le sceptique qui termine cette scène de l'histoire, le sceptique qui veut qu'on lui prouve qu'il y a une preuve de la preuve. Et le Dieu de Pascal, qui est caché, et qui veut qu'on croie sans la moindre preuve, est l'héroïque négation de cette négation. Métaphore violente, qui remet l'homme sur pied, et la volonté en sa place. Ce grand moment domine la pensée moderne, et, en ce parti désespéré, la vraie espérance se montre, et nos pensées s'ordonnent à partir du serment initial. Ainsi, devant le regard positif, toute religion finit par être vraie. L'obligation de croire ne diffère pas beaucoup du devoir de penser. L'homme moderne, à force de faire l'incrédule, finit par croire beaucoup, et par reconnaître l'humain en toutes sortes de croyances. Telle est la clef de l'histoire. Et l'hypothèse de l'esprit, seule, peut faire tenir debout le grand tableau du progrès ; cette physique des peuples n'est pas moins exigeante que l'autre.

18 novembre 1921.

[88]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXVII

Les vertus théologiques

26 novembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Quand on voit qu'un homme qui entreprend quelque chose doute déjà de réussir avant d'avoir essayé, on dit qu'il n'a pas la foi. Cette manière de dire est consacrée par l'usage. Une immense idée, que les anciens soupçonnaient à peine, s'est dégagée des langes théologiques, et marche maintenant sur la terre, sans aucun soutien extérieur. Mais il faut développer ce riche héritage.

Quand un homme doute au sujet de ses propres entreprises, soit qu'il organise la paix, soit qu'il veuille réformer la justice, soit qu'il prépare sa propre fortune, il craint toujours trois choses ensemble, les autres hommes, la nécessité extérieure et lui-même. Or, il est évidemment fou d'entreprendre si l'on ne se fie d'abord à soi. Vouloir sans croire que l'on saura vouloir, sans se faire à soi-même un grand serment, ce n'est point vouloir. Qui se prévoit lui-même faible et inconstant, il l'est déjà. On ne peut ici s'en rapporter à l'expérience, parce qu'une volonté ferme ou chancelante change l'expérience. Il n'est pas [89] sûr que les chemins s'ouvriront si vous avez la foi, mais il est sûr que tous les chemins seront fermés si vous n'avez pas d'abord la foi. C'est se battre en vaincu ; c'est sauter le fossé avec l'idée qu'on tombera dedans. Se croire libre est la première condition de l'action ;

croire que l'on suffira à soi quoi qu'il arrive. Si chacun doute d'abord de son propre vouloir, il n'en faut pas plus, guerre suivra guerre. Ainsi la première vertu est foi.

La foi ne peut aller sans l'espérance. Quand les grimpeurs observèrent de loin les premières pentes de l'Everest, tout était obstacle. C'est en avançant qu'ils trouvèrent des passages. C'est pourquoi décider d'avance et de loin que les choses feront obstacle au vouloir, ce n'est pas vouloir. Essayer avec l'idée que la route est barrée, ce n'est pas essayer. Aussi voit-on que les inventeurs et réformateurs tournent autour de la montagne, et s'avancent par chaque vallée aussi loin qu'ils le peuvent, et trouvent finalement passage ; car dans la variété des choses, qui est indifférente, qui n'est ni pour nous ni contre nous, il se trouve toujours occasion et place pour le pied. Et, selon le sens commun des mots, cette vertu devant les choses est bien l'espérance.

Les hommes sont toujours dans le jeu. Que peut-on au monde sans la foi et l'espérance des autres ? Mais souvent les hommes sont presque tout et même tout ; la paix et la justice dépendent des hommes seulement. C'est pourquoi la misanthropie tue l'espérance et même la foi. Si les hommes sont ignorants et paresseux sans [90] remède, que puis-je tenter ? Tenterai-je seulement d'instruire un homme si je le crois stupide et frivole ? Il y a donc un genre d'espérance, et aussi un genre de foi, qui concerne les hommes et dont le vrai nom est charité. Et cette puissante idée, élaborée ainsi que les deux autres par la révolution chrétienne, n'est pas encore entrée avec tout son sens dans le langage populaire, qui s'en tient ici aux effets extérieurs. Le faible et abstrait devoir d'aimer ses semblables n'est pas encore rentré dans la sphère des devoirs envers soi-même. Ce sentiment est laissé à l'estomac. Mais, par la force de la commune pensée, conservée par le commun langage, le mot charité se maintient dans le domaine des choses qu'il faut vouloir, dès que l'on prétend vouloir, et y développera tout son sens. Cet amour des autres se logera tout près de l'amour de soi, sans aucune considération des mérites ni des vertus du prochain. La charité sera aussi naturelle que la vie. Alors la pensée commune apprendra aux philosophes étonnés que la foi, l'espérance et la charité sont des vertus.

26 novembre 1921.

[91]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXVIII

Oracles et miracles

29 novembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a point d'Humanités modernes, parce que l'humanité n'est pas une somme d'êtres qui vivent selon l'échange, mais une suite et un progrès. La société humaine n'est pas entre ceux qui sont ici ou là dans le même temps, mais entre ceux qui sont et ceux qui furent. Comte a prononcé que les sociétés d'abeilles, de fourmis ou de castors ne sont point des sociétés véritables, parce qu'on ne voit point que le meilleur de chaque génération se conserve par monuments, poésie ou maximes ; ainsi il n'y a d'autres liens d'un âge à l'autre que l'hérédité biologique, qui est une ressemblance de forme, et qui conduit seulement à refaire toujours les mêmes actions. Mais cette forte idée est souvent oubliée. Le spectacle des peuples sur la planète, les rivalités, les alliances, la circulation des biens, les instruments du travail et du transport, l'organisation de la puissance, tout cela attire l'esprit ; il y va comme au plus pressé. Viennent les passions, et nous voyons que ces grands [92] voyageurs, visiteurs, enquêteurs, sont naïfs comme les héros d'Homère.

Dans le miroir des temps passés, c'est là que l'homme se reconnaît et se juge. Non point d'après ces résumés qui ne trouvent créance en personne, mais d'après les grandes œuvres, où la pensée est tellement entrelacée aux superstitions que l'homme est à la fois empêché de s'y reconnaître et forcé de s'y reconnaître. Il est très important de savoir, par vue directe, que les anciens tenaient déjà une bonne partie de notre sagesse dans les temps où les chefs allaient gravement consulter l'oracle. D'où naît la réflexion sur cette puissance de l'imagination, qui couvrit la planète de temples et de sacrifices. Les sciences portent en elles-mêmes leurs preuves ; mais il y manque souvent jusqu'à l'idée des immenses difficultés que les savants rencontrèrent autour d'eux et en eux-mêmes. Celui qui reçoit la dernière idée, abstraite, évidente, aisément vérifiée, sait beaucoup sur la chose, mais il ne sait rien de l'homme.

Le catholicisme est tout près de nous ; il se mêle à nos pensées et à nos actions ; il se propose comme un problème à un artisan aussi bien qu'à un philosophe. Mais comment juger ces institutions et cette doctrine si l'on n'a pas quelque connaissance réelle des oracles et des sibylles ? Que l'on se jette au catholicisme, ou bien qu'on s'en détourne comme d'un ensemble de contes à faire rire les enfants, ce n'est toujours pas juger. « Siècles d'ignorance et de fanatisme. » Fort bien. Mais que direz-vous [93] alors de cette religion qui sacrifia Iphigénie ? Que direz-vous de cette politique soumise à l'oracle Delphien ? Il faut avoir vécu près des anciens, par leurs poètes, par leurs orateurs, pour comprendre le prix d'une religion sans sacrifices humains et sans oracles. Les miracles catholiques font rire l'ignorant ; mais la moindre culture fait voir que le catholicisme doit être considéré, au contraire, et par relation, comme la première religion sans miracles ; non pas absolument sans miracles, mais là-dessus raisonnable et défiante toujours ; en tout cas sans oracles ; la fonction du prêtre n'est nullement d'annoncer l'avenir. Bref, si l'on veut être juste à l'égard du passé immédiat, il faut avoir formé quelque idée du passé lointain, et le faire revivre dans ce mélange de beauté, de vérité, et d'erreurs en elles-mêmes incroyables, que les anciens auteurs nous apportent. Sans cette méthode il n'y aura que des masses d'hommes, mais point d'humanité. Être homme, c'est continuer ; c'est aussi conserver ; c'est se souvenir, comme disait Platon. Car, selon ce grand poète, la suite des temps ne s'ouvre point devant l'investigation ; toute la vie humaine est un poè-

me, qui ne peut tenir que par le récitant. Il y a une fraternité avec le passé ; et cela seul peut nous guérir d'utopie et de misanthropie, deux erreurs jointes, d'où la guerre renaît toujours.

29 novembre 1921.

[94]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXIX

Christianisme et socialisme

7 décembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

« Chrétien sans savoir qu'il l'est, voilà le socialiste. » Je ne sais. Je pense à tant de conciliateurs qui appliquaient une pauvre méthode trop connue : « Retenons ce qui nous unit ; oublions ce qui nous divise. » Pour mon compte, je n'ai jamais vu aucun bien ni aucun progrès sortir de la conciliation ; c'est plutôt la commune sottise que la commune sagesse qui se trouve rassemblée par ce moyen. J'attends quelque chose de mieux des oppositions, surtout fortement posées. C'est pourquoi je repousse ce mélange sans saveur, où socialisme et christianisme perdent chacun leur vertu propre.

Ce qui est commun aux deux, et à toutes les doctrines pratiques, c'est le bien, faible abstrait qui ne résout rien. Le socialisme me paraît essentiellement politique, en ce qu'il espère beaucoup de l'organisation. La coopérative est une expérience où le socialiste reprend des forces, ayant pu constater et constatant chaque jour que la seule parti-

cipation à ce raisonnable système donne à chacun un peu plus de tempérance, d'ordre et de sagesse [95] politique. En partant de là je dirais même que l'esprit socialiste cherche toujours à modifier l'ordre humain en le prenant par le bas, ou par le dessous. Par exemple n'attendons point que l'ouvrier ait le goût de l'étude pour lui donner des loisirs ; n'attendons point que l'instruction et la culture de tous réalisent un ordre politique meilleur ; mais faisons agir les intérêts ; changeons d'après cela l'ordre politique ; l'instruction et la culture de tous en résulteront. Il faut d'abord modifier les conditions du travail, qui portent tout le reste. Idée puissante, qu'il faut se garder d'affaiblir.

L'idée chrétienne y est tout à fait contraire. L'organisation politique est selon le chrétien toujours médiocre, souvent mauvaise, parce que l'esprit en chacun marche tête en bas. Il faut premièrement redresser l'individu, afin qu'il juge bas ce qui est bas, et vénérable ce qui est vénérable. Quand la notion des valeurs sera rétablie, quand le jugement individuel regardera à ce qui est précieux dans l'homme, alors la loi de police, toujours extérieure et méprisable, sera passable, et c'est tout ce qu'elle peut être. Chacun doit donc prendre pour fin son propre salut, se garder de vanité, de colère et de convoitise ; ainsi, mettant l'ordre en lui-même, il travaillera à changer l'ordre politique autant qu'il peut ; et la lettre ici n'importe guère ; toute constitution est bonne par l'esprit, mauvaise par la lettre. Tel est le mouvement évangélique, au regard de quoi tout socialisme est un pharisaïsme sauvé.

[96]

Deux vues sur la guerre. Le socialiste dit : « Organisez la production selon la justice, et il n'y aura plus de guerres. » L'évangéliste dit : « Que chacun soit pacifique en esprit et vérité, et il n'y aura plus de guerres. » Et il est assez clair que le socialisme porte la guerre en lui-même par les passions, comme on le reconnaît dans le moindre discours. Oui, même contre la guerre, c'est encore une guerre que mène le socialisme, par ses masses bien rangées. Il est assez clair aussi que l'évangélisme ne peut rien contre la guerre, faute d'organisation. Il fait appel à l'individu, à la justice intime, à la charité intime. Il ne peut donc rien espérer de la force ; l'évangélisme n'a point d'armée. L'opposition étant ainsi rétablie, on peut espérer quelque idée réelle qui la surmontera. L'idée catholique, considérée par rapport à l'idée chrétienne, était un essai d'organisation selon l'esprit. Nous en sommes au point où il faut que l'esprit socialiste et l'esprit catholique s'unissent.

La vraie critique des deux consistera dans cette union. En quoi belle et efficace, en quoi insuffisante, c'est ce que montrera l'histoire.

7 décembre 1921.

[97]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXX

De la culture

22 décembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

« Jamais les Humanités classiques n'ont fait comprendre, ni au maître, ni à l'élève, que l'humanité est une suite et un progrès. Pour les Jésuites, qui ont constitué l'enseignement classique, il y a deux vérités éternelles, l'une religieuse, qui se trouve dans l'Écriture commentée par l'Église, l'autre littéraire, qui est dans Homère et Virgile. Pour comprendre que l'antiquité classique est un âge de l'humanité, il a fallu découvrir, par delà le monde grec et romain, le monde chinois et le monde égyptien, et, par delà tous ces mondes, l'âge de pierre, et, pour faire ces découvertes, rompre le cercle magique où l'enseignement classique nous enfermait. Les Humanités classiques prendront toute leur valeur quand elles seront tout à fait mortes. »

J'ai transcrit cette page du critique, et je n'y trouve rien à reprendre. Mais plutôt, saisissant à mon tour la massue, je voudrais dire que le christianisme lui-même, et aussi l'organisation catholique, ne prendront toute [98] leur valeur que quand ils seront tout à fait morts. Comte est remarquable, parmi les penseurs modernes, principalement

en ceci qu'il a jugé sans passion et humainement du progrès catholique. Et pourquoi ? Parce qu'il n'est nullement catholique. Moment dépassé ; objet à distance de vue. Mais non point oublié ; conservé au contraire, et renvoyant à son tour selon la juste perspective toute l'antiquité classique si bien dépassée et en même temps conservée par l'esprit catholique. J'ai lu que saint Jérôme s'accusait de lire avec trop de plaisir les auteurs païens. Si saint Jérôme avait été indifférent, il n'aurait pas gardé en lui les trésors de l'antiquité ; il se fût trop détaché de la vie véritable. Il faut un passé à la pensée de l'homme, et le passé n'est porté que par l'affection. Ainsi par ce sentiment d'amour et de regret le plus beau du passé revenait dans la pensée chrétienne, et l'humanisait. C'est un beau et juste mouvement qui ramène ainsi nos idées à l'enfance, et les mûrit de nouveau dans la moindre de nos méditations.

Je dirais d'après cela que d'un côté ce sont les vues plus étendues de l'histoire qui mettent en place l'antiquité classique et la révolution chrétienne ; car ce grand drame humain est lui-même petit dans l'immense suite du progrès. Mais, d'un autre côté, ces antécédents proches font vivre les autres par une reconnaissance qui soutient les différences, et nous fait historiens. Un Chinois est trop différent de nous peut-être ; de même un fétichiste d'Amérique ou de Polynésie. Tacite est un [99] autre genre de sauvage, bien plus près de nous ; nous ne pouvons méconnaître notre frère ; et c'est le beau d'abord qui nous en préserve, le beau, bien plus puissant que le vrai. Sans ce passage, qui, d'Homère, porté déjà par Platon, nous conduit tout près de nos naïfs ancêtres et congénères, nous pourrions bien connaître les Égyptiens, Chinois et Peaux-Rouges comme on connaît les mœurs des fourmis, tout en restant inhumains peut-être. Je veux dire que nous ne saurions pas faire un seul grand peuple avec ces peuples. Or reconnaître le semblable c'est un choc de sentiment que rien ne peut remplacer dans la chaîne de nos pensées naturelles. On se forme alors à surmonter les différences et ainsi la culture nous fait apôtres pour le monde entier.

Je ne sais rien des Jésuites que par oui-dire ; peut-être eussent-ils été plus fanatiques encore sans ce fort préjugé, fondé sur le jugement esthétique, et qui les tirait hors du temps présent. Par quoi ils formaient des esprits libres, bien contre leur intention. Car par la lecture des grands auteurs, ils éveillaient le jugement et rappelaient chaque homme à soi. Le règne de la raison est bien loin de délivrer autant.

Gardons-nous, au rebours, de former des esprits esclaves, bien contre notre intention.

22 décembre 1921.

[100]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXXI

La fête de l'enfant

25 décembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Noël est la fête de l'espérance, et dans la plus longue nuit de l'année, ou presque. La fête de Pâques est barbare à côté. Au temps de Pâques le printemps se montre par des signes que l'esprit le plus grossier peut comprendre ; et il n'est pas nécessaire d'avoir un gnomon et une ligne méridienne pour être assuré que le soleil remonte vers l'été. Mais à Noël, qui peut savoir que l'hiver est fini ? À peine il commence ; souvent la neige tombe et la gelée enchaîne les ruisseaux. Ce qui est en perspective, d'après la coutume, c'est une suite de jours froids et l'aigre bise du nord ou de l'est. Mais la petite espérance, l'espérance enfant, comme chante Péguy, se loge justement en ce creux de l'hiver comme dans un nid et forme son chant printanier au milieu même de la nuit annuelle. Pâques est la fête païenne, la fête des sens. Noël est la fête chrétienne, la fête de l'esprit.

Fête de l'enfant. La juste image de Péguy revient, et nous contraint de joindre l'esprit au corps enfant ; idée [101] dont je ne vois point de trace chez les anciens ; car à leurs yeux la perfection de l'enfant est dans l'homme, comme le plus beau de l'année est le triomphe du printemps. Mais nous autres, fatigués de l'invariable César, infatuation, puissance, richesse, nous adorons le Jésus en son berceau ; et fort bien nous nommons tous les enfants des Jésus, représentant par là notre

invincible espérance. Maternels, non paternels, par cet immense changement qui a voulu et qui veut ranger l'humanité sous la présidence féminine, ou, en d'autres mots, subordonner la politique à la morale. Telles sont les pensées qui conviennent en ce temps-ci, puisque l'image de la Vierge Mère est plus forte que nos pensées, et forme naturellement le centre de nos méditations politiques.

Tant d'œuvres s'accordent là-dessus qu'il n'y a point de doute sur l'idée universelle en notre Occident.

La mère nous renvoie à l'enfant et par cela même nous détourne un peu de l'homme qui s'est trop enivré de ses constructions mécaniques, en sorte qu'il semble quelquefois que l'homme n'ait point de pire ennemi que l'homme. Le chant de l'homme mûr ne s'accorde pas avec le chant du jeune homme ; cette paix entre les âges doit pourtant se faire. Que les vieillards aient mis en croix tant de jeunes hommes, et s'en lavent les mains, cela ne termine point notre espérance, car l'espèce sans cesse se rajeunit et se lave ; et les Ponce Pilate, quand ils écriraient vingt volumes de justifications, sont tout de même en train de mourir. Comme tout printemps est neuf, tout enfant [102] est neuf. Les dieux anciens étaient vieux ; l'amour, le seul enfant parmi les dieux, était pire ; vieillard à visage d'enfant, la plus laide chose en ce monde.

Et, puisque toute religion signifie une pensée commune, il importe beaucoup que nous ne laissions point mettre en croix de nouveau cette jeune pensée ; et que nous ne permettions point que les docteurs, de nouveau, la jugent, la méprisent et la condamnent. Car chacun, s'il ne résiste à l'âge, renie d'année en année ses pensées d'enfant ; mais ceux qui comprennent par les causes la triste sagesse des vieillards feront hommage et crédit à l'enfant Dieu, comme firent les rois mages. Mieux, en eux-mêmes, chacun, retrouvant leurs pensées d'enfance et leur jeune espérance, renouvelleront leur foi par serment, réglant leur pensée non sur la neige et sur les arbres dépouillés, mais sur la plus longue des ombres méridiennes, déjà passée. Qu'ainsi donc les vieillards apprennent à adorer l'enfance et les naïves idées d'enfance, et que leur hiver ne gèle point la jeune espérance ni les joyeux projets du berceau. Noël ! Noël !

25 décembre 1921.

[103]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXXII

Le culte des morts

15 janvier 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Le culte des morts se trouve partout où il y a des hommes, et partout le même ; c'est le seul culte peut-être, et les théologies n'en sont que l'ornement ou le moyen. C'est ici surtout que l'imagination tend ses pièges, évoquant les apparences, et créant une sorte de terreur d'instinct où il entre trop peu de réelle piété. Ce genre de superstition détourne de penser aux morts ; il s'oppose ainsi aux affections les plus naturelles ; aussi tout l'effort du culte va à calmer cette peur presque animale, et les plus naïves religions ont toujours senti que le retour des morts dans leur apparence extérieure était le signe qu'on ne leur avait point rendu les honneurs qu'on leur devait. Le père d'Hamlet revient, parce qu'il n'est pas vengé ; d'autres demandent sépulture. Ces coutumes font entendre qu'il y a une manière, en quelque sorte passive, de penser aux morts, qui n'est point bonne. Se souvenir n'est donc pas le tout ; il y a un devoir qui concerne ce souvenir même, et qui vise à [104] purifier les morts de leur enveloppe grossière, enfin à obtenir une présence vraie et digne de respect.

Le plus beau travail des affections est d'orner et d'embellir ce qu'on aime, en gardant toutefois la ressemblance ; et chacun sait bien que l'objet vivant et présent en son corps ne favorise pas toujours ce genre de méditation. C'est pourquoi il serait impie d'évoquer en esprit les

défauts, les petitessees ou les ridicules de ceux que l'on a aimés ; mais aussi la volonté s'applique à écarter ce genre de souvenirs et y parvient toujours. D'où cette idée universelle que les morts ont un genre d'existence plus libre par rapport aux nécessités inférieures qui font les passions et l'humeur. L'idée de purs esprits ou d'âmes séparées est donc naturelle ; naturelle aussi l'idée que cette purification dépend beaucoup de nous-mêmes, et de notre attention à penser aux morts comme il convient. Le mythe du purgatoire est vrai sans aucune faute. Je n'en veux pour preuve que Platon qui n'a pu s'empêcher de rêver un Purgatoire aux chemins montants remplis de ses frères les morts ; c'est avec tendresse qu'il les suit dans leurs épreuves ; et l'on comprend ici l'origine de la prière, qui est une méditation selon l'amour, appliquée à retrouver seulement ce qui fut sage, juste et bon, en oubliant le reste.

En retour les morts gouvernent les vivants, selon la belle expression de Comte ; non point par leurs caprices et leurs imperfections, mais au contraire par leurs vertus,

[105]

et comme des modèles purifiés. On sait comment les héros devinrent des dieux ; mais cette transformation n'est pas le privilège des héros ; tous les morts sont dieux par leurs mérites, et l'affection sait toujours trouver les mérites. Ainsi, par le culte des morts, nos pensées préférées sont toujours meilleures que nous. L'entretien avec les morts ressemble à la lecture des poètes, dont nous tirons ingénieusement les plus belles pensées et les meilleurs conseils, par le bonheur d'admirer qui est le sentiment le plus commun. Nous vivons d'admirer et nous formons silencieusement les modèles de l'homme. L'espèce se redresse en commémorant ; nos ancêtres nous font meilleurs qu'ils ne furent par cela seul que nous les honorons selon notre cœur. Il n'est pas permis de les penser comme ils furent, c'est-à-dire faibles et vieilliss ; ce culte nie énergiquement la maladie et la mort. Cette générosité nous est bonne ; elle nous détourne d'aigreur, de blâme et de honte ; par cette pieuse réflexion nous sommes toujours purifiés un peu ; c'est ainsi qu'il faut entendre que les morts prient pour les vivants.

15 janvier 1922.

[106]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXXIII

Cardinaux

5 février 1922.

[Retour à la table des matières](#)

On demande si ces cardinaux, si l'ancien Pape, si le nouveau Pape croient selon leurs actions et selon leur pouvoir. Mais tout homme, il me semble, croit selon ses actions et selon son pouvoir. Dans le même temps, sous les yeux du maréchal Joffre, se déroulèrent d'autres cérémonies et d'autres cortèges ; et le roi Sisowath, porté sur une litière d'or par cinquante hommes, ne douta point du tout qu'il fût roi. Toutes les cérémonies font preuve d'elles-mêmes, et cette preuve suffit. Nous demandons d'autres preuves, nous autres, parce que nous sommes hors de la cérémonie ; semblables au spectateur qui se demande pourquoi les danseurs trouvent tant de plaisir à danser. Un chasseur à pied, millième d'un bataillon, croit nécessairement pendant qu'il défile.

On voudrait distinguer dans la masse des croyances, et les examiner une par une, en vue de retenir celle-ci et d'écarter celle-là ; mais la cérémonie ne se laisse pas [107] couper en morceaux ; et la seule erreur ici est de rompre le cortège. « Que faites-vous, malheureux ? C'est à droite qu'il fallait tourner. Ici est votre siège, et non ailleurs. » La faute serait réparée aussitôt, avec repentir et confusion ; mais ces cardinaux ne se trompent point d'un pas ni d'une genuflection. Cette unité de la procession soutient la doctrine. Dès que vous portez la chape, vous acceptez toutes les broderies. Douter est comme décou-

dre. Ainsi les costumes bien cousus font preuve, et la cérémonie bien cousue fait preuve. Comme dans l'exécution d'un morceau de musique, l'incertitude fait voir l'ignorance ; et c'est tout ce qu'un cardinal peut penser d'un incrédule. Nous autres nous voulons toujours en venir à la preuve ontologique et aux attributs de Dieu ; ce qui a juste autant de place dans la tête d'un cardinal que les formules balistiques dans la tête d'un colonel d'artillerie. Un colonel se croit d'abord, et se croit colonel, et se sait colonel ; c'est une chose qu'il ne se prouve point à lui-même par mathématique. Il faut prouver en effet que Dieu est, si l'on n'est point cardinal, ou conclaveur, ou enfant de chœur, ou bedeau ; mais quand on est cardinal il faut prouver d'abord que l'on est cardinal, ce qui se fait par geste, rite et majesté ; les autres idées du cardinal tiennent comme le fil rouge dans le costume.

La plus ancienne forme de religion, autant qu'on peut savoir, n'enfermait aucune idée, à proprement parler, en dehors du culte lui-même ; tout le respect allait à [108] la cérémonie, aux costumes, aux images, au temple. Ce genre de foi ne manquait jamais de preuve, car il n'y a point de différence entre aimer la danse et savoir danser. Selon l'ordre véritable ce n'est point la légende qui fonde la cérémonie, mais au contraire c'est la cérémonie qui porte la légende. Quant aux subtilités théologiques, elles sont situées encore bien plus loin de terre. Ce sont des jeux de paroles qui n'intéressent et ne touchent que par leur relation à la cérémonie. Cet ordre se trouve renversé dès que l'on vient à mépriser les costumes et les cérémonies ; ainsi l'esprit protestant est abstrait, discuteur et dogmatique en même temps ; c'est construire une tour dans les airs. Ce n'est pas dans l'esprit que se trouve la religion ; c'est plutôt dans le geste, dans l'attitude, et, en vérité, dans le corps. Une situation humaine qui nous tient debout et qui ne nous laisse point flotter, telle est la preuve, qu'on ne peut articuler en paroles. Le pur esprit dès qu'il se formule, se trouve athée. La transparente liberté, dont nous sommes fiers, se tient dans une indifférence parfaite et ne trouve jamais que ce qu'elle veut. Au contraire affirmer le culte et affirmer par le culte, c'est terminer d'abord de vaines discussions, en rétablissant les plus anciens des dieux, qui sont le sérieux et l'importance.

5 février 1922.

[109]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXXIV

Puissance des signes

26 février 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Dans toutes les anciennes civilisations, on retrouve des pratiques de magie, qui consistent toujours, il me semble, en ceci que les signes bienveillants doivent avoir un effet favorable, et les signes malveillants au contraire. Et c'est ce qui paraît tout à fait absurde si l'on considère certains exemples. Qui croira qu'on puisse rendre un homme malade en soumettant au feu ou au poison quelque morceau de son vêtement ? Qui croira qu'on rendra une blessure incurable si l'on empoisonne, après la blessure, la flèche qui l'a faite ? Je trouve de tels exemples dans Frazer, et bien d'autres. Et je crois que l'explication des erreurs de ce genre par une association d'idées est tout à fait abstraite et insuffisante. Il faudrait considérer attentivement chacun des exemples.

En ceux que j'ai rappelés j'aperçois d'abord une énergique mimique, qui ranime les passions. S'il est déjà naturel, par mécanisme physiologique, qu'un homme irrité se plaise à détruire les choses sans aucun profit, [110] il l'est plus encore qu'il se plaise à détruire l'image de son ennemi ou les objets qui lui appartiennent. Pareillement le regret qu'il peut éprouver de n'avoir pas empoisonné sa flèche avant de frapper, le conduit naturellement à tremper dans la dangereuse liqueur cette même flèche, s'il l'a conservée ; il ne fait ainsi que mimer son pro-

pre regret ; c'est une forte manière de l'exprimer aux autres et à lui-même. Cette mimique redouble la colère, ranime la haine, et est ainsi directement propre à nuire. Sans doute une longue expérience a fait voir que les passions les plus violentes tombent dans l'oubli, et bien plus vite qu'on ne croirait, si l'on ne les ranime par des signes. Il est donc vrai, et rigoureusement vrai, que les maux humains résultent de tels signes et de telles cérémonies.

Le mal d'opinion est plus prompt, et franchit les distances sans qu'on puisse voir par où il a passé. Car celui qui sait qu'il a un ennemi impitoyable est nécessairement agité de cette pensée jusqu'au délire, par un mélange de peur et de colère. De là vient que des signes agissent bien plus sûrement que les armes ; car il n'y a point de bouclier contre les signes ; et celui qui déchire mon portrait montre assez par là quels sentiments il éprouvera en ma présence. Les mots aussi blessent ; le mépris universel peut tuer. Cette expérience est celle de tout homme, dans ses rapports avec l'ordre humain ; cette expérience est la seule que l'enfant puisse faire, puisqu'il attend tout de ses semblables et puisqu'il obtient [111] par des signes, sourires ou cris, tout ce qu'il obtient. C'est pourquoi les signes bienveillants ou malveillants demeurent chargés de pouvoir, et sont naturellement le premier exemple de causes que nous puissions constater. La physique de l'enfant est une physique de l'homme, où les expériences dépendent de nos sentiments, puisque la principale loi y est la loi des signes. Telle est notre première expérience à laquelle on ne pense jamais assez. De là il reste en tout homme une crainte des signes, et un attachement à la politesse, l'une et l'autre bien fondés. La politesse est une précaution contre les signes dans l'usage des signes ; on ne peut la mépriser sans s'exposer au regret cruel d'avoir nui sans le vouloir. Car il reste vrai qu'une menace ou un défi, qui ne sont pourtant que des signes, peuvent donner à un blessé quelques degrés de fièvre de plus. Si l'on ajuste à ces remarques l'ancien langage par signes et symboles matériels, si naturellement cérémonieux et attentif aux moindres détails, on s'étonnera moins des étranges coutumes que je rappelais ; et le sauvage le plus arriéré nous semblera bien plus séparé des animaux, et bien plus près de nous.

26 février 1922.

[112]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XXXV

*Science et religion***10 mars 1922.**[Retour à la table des matières](#)

À ceux qui voudraient dire que l'homme est arrivé à la sagesse par la prudence, je conte souvent ce que j'ai lu dans les journaux au lendemain d'un attentat politique. Deux bombes avaient été lancées ; une seule éclata ; l'autre fut portée au commissaire peut-être deux jours après par un homme qui l'avait trouvée et mise dans sa poche. J'ai supposé d'abord que cet homme téméraire n'arrivait pas à croire que ce morceau de fonte en forme de pomme de pin pouvait éclater au moindre choc et mettre un corps vivant en charpie ; et il faut bien supposer cela, mais il ne faut pas expliquer cette action seulement par l'ignorance ; un chimiste peut bien être téméraire aussi. J'aimerais mieux dire que l'homme en solitude, et attentif surtout à ses actions, n'arrive jamais à imaginer un événement redoutable. Et, à bien regarder, un corps sain, vigoureux et intact ne peut point témoigner du tout, par ses affections, que la griffe du lion peut le déchirer, mais au contraire il exclut naturellement [113] une telle image. Ainsi le danger serait trop tard connu toujours, et l'expérience n'instruirait guère.

Chose digne de remarque, la cérémonie modifie bien plus énergiquement les sentiments de chacun. Cela vient de ce que, dans la céré-

monie, les actions sont prévues et faciles, et que notre corps est principalement occupé à imiter les mouvements d'autrui ; nous sommes tous alors des tragédiens de bonne foi. Par exemple la peur nous est alors directement communiquée, à la manière d'une maladie ; l'objet quel qu'il soit, même absent ou invisible, reçoit de cette peur une puissance sans mesure. On peut comprendre ainsi que des hommes très résolus en leurs actions soient comme des enfants lorsqu'ils pensent aux revenants, aux lutins, aux diables, quoiqu'ils ne les connaissent que par des récits. Un récit est bien plus puissant que la chose même, par l'effervescence commune au récitant et à la foule des auditeurs.

J'irais jusqu'à dire que les choses ne savent point toucher l'esprit de l'homme ; elles ne passent point jusque-là ; cet animal a l'esprit cuirassé contre toute expérience. Mais le cri d'un enfant, le soupir d'une femme, le léger vent d'un geste humain, tous les signes entrent librement dans la citadelle. Encore mieux les armées de signes qui s'envoient d'une assemblée. D'où il arrive que l'homme croit moins ce qu'il a vu que ce qu'on lui raconte, ce qui éclaire toutes nos passions. Mais je veux retenir seulement ceci que l'histoire des [114] sciences expose sans l'expliquer, que l'homme est venu à la prudence par le respect, et à la science par la religion ; autrement dit que nos premières connaissances, et les seules que nous prenions naturellement au sérieux, sont de oui-dire, et non d'expérience. Cette logique de l'expérience est à refaire. On y dirait que l'homme n'a rien à opposer aux récits, attendu que la présence de la chose, ce qui persuade, n'est jamais dans les récits. C'est l'humain qui persuade, c'est l'éloquence, le poème, le récit. Nos premières et nos plus assurées connaissances n'ont point leur fondement dans la nature des choses ; et il semble ridicule de chercher à la religion des preuves de fait ; c'est pourquoi le miracle est peu considéré, mais très fort si les croyants en témoignent. Une crainte ne nous détourne pas aussi bien qu'une superstition seulement énoncée ; nul ne brave le mot. Nos pensées sont toutes premièrement de pudeur. Nier les principes est comme une inconvenance. La crainte de Dieu serait donc la première des craintes, et le modèle de toutes.

10 mars 1922.

[115]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXXVI

Idées théologiques

19 mars 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Chateaubriand, au sujet du XVIII^e siècle, écrit ceci : « Les mœurs affaiblies se trouvèrent ainsi calculées pour ne plus offrir de résistance à l'esprit, ce qu'elles font souvent quand elles sont jeunes et vigoureuses. » J'aperçois ici ensemble une idée, et l'idée de l'idée. D'abord l'idée. Je ne crois point que le progrès des sociétés humaines se soit jamais fait par le dedans, c'est-à-dire par un changement naturel des opinions. Quand les mœurs sont bien assises, tout reste le même pendant des siècles de siècles ; et les mœurs sont bien assises lorsque chacun considère que son devoir est de rester dans la condition où il est né. L'homme est alors assez occupé à se parer des couleurs de sa caste, à cuisiner selon sa caste, à danser selon sa caste ; telles sont ses pensées ; les temples, les cérémonies, les meubles, les moindres objets soutiennent ses pensées, les ramènent, les circonscrivent. Il faut croire que ce régime s'accorde assez bien à la nature humaine, puisque nous voyons [116] que ceux qui ont l'avenir assuré reviennent aisément à faire toujours les mêmes actions, comme monter à cheval, conduire un bateau à voiles, jouer aux cartes. Tout le monde a connu de ces fakirs qui ne pensent que mors, gourmette et selle, ou bien aviron, voile et brise, ou bien atout et carte maîtresse. Quand tous les métiers et les moindres actes ont couleur de religion, une pensée neuve ne peut pas se produire, et c'est déjà un scandale de se chauffer en commençant

par le pied droit, ou par le gauche. On s'étonne quelquefois de voir que des hommes pensants sont attachés à des dogmes ridicules ; on ne pense pas assez que dans l'ancien état tout est dogme, aussi bien la manière de tuer un poulet ou de pétrir le pain. Je conclus que les grands changements n'ont jamais commencé par la pensée, mais plutôt par des causes extérieures comme guerres, invasions, mélanges de races et de coutumes.

Maintenant l'idée de l'idée. « Les mœurs se trouvèrent calculées » ; ici est pensée la Providence, qui a tout réglé de façon que le progrès fût possible. Idée d'enfant. Toutefois l'enfant grandira ; et l'idée d'enfant de même. Si donc croyant, mais non pas trop, croyant à la manière des enfants que la Providence a très bien réglé l'histoire, vous cherchez alors comment elle a fait, vous trouvez des causes, des lois et des rapports ; après cela vous pouvez rejeter l'idée auxiliaire. De même, il n'est point faux que l'aile de l'oiseau soit faite pour voler ; mais il faut voir comment ; dès que l'on voit comment, on ne [117] se soucie plus de l'idée auxiliaire. Et même, par cette manière de penser, qui est retour à l'enfance et puis maturité en action, on vient à savoir que toute idée est idée auxiliaire. Et cela n'importe pas peu ; car il n'y a pas que les idées théologiques qui rendent sot dès que l'on y croit. Ou bien, pour dire la même chose autrement, toute idée est théologique ; car l'objet, dès qu'il est connu, suffit. Mais, d'un autre côté, j'ai observé que les hommes qui mûrissent prématurément et sans retour n'ont plus d'idées du tout, et par exemple dans l'Histoire ne voient plus que poussière d'événements. Il en est de toute science comme de la lecture peut-être ; car si l'on n'avait point d'idées, on n'aurait plus d'objets ; toutefois les objets nous détournent de cette réflexion. De même on ne peut lire si on ne connaît les lettres, seulement les lettres sont effacées par le sens.

Les idées mènent le monde, et sans qu'on le sache ; il faut avoir procédé selon la plus énergique négation pour découvrir ces acteurs invisibles. Aussi ne faut-il pas confondre avec la religion l'idée que les idées mènent le monde. Dieu n'est pas un pensant qui veut quelque chose. Une telle pensée de Dieu est déjà teintée d'athéisme. Aussi peut-on comprendre que Chateaubriand ait vécu triste.

19 mars 1922.

[118]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXXVII

Résurrection

17 avril 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Il faut être déjà avancé dans l'astronomie pour célébrer dans la nuit de l'année la naissance du Sauveur ; la Noël n'appartient pas à l'enfance humaine. Au contraire, la fête de Pâques fut toujours et partout célébrée. Sous tant de noms, d'Adonis, d'Osiris, de Dionysos, de Proserpine, qui sont la même chose que le Mai, la Dame de Mai, Jacques le Vert, et tant d'autres dieux agrestes, il faut au temps des primevères célébrer la résurrection : cette métaphore nous est jetée au visage. Et, par contraste, ces retours du froid sont des flèches de passion. Au matin, après une nuit de glace, la mort est énergiquement affirmée ; les tendres pousses sont réduites à la couleur de la terre et des arbres nus ; quelque chose est consommé. Espoirs trompés, pénitence, et quelquefois révolte, comme en cette fête des Rameaux où la foule porte des branches de buis et de sapin ; cette forte mimique entrelace l'espoir, la déception et l'impatience en couronne printanière. Naïf poème, sans aucune faute.

Nous croyons faire des métaphores, mais bien plutôt [119] nous les défaisons. De ce premier état de la pensée, où les choses elles-mêmes font nos danses, nos chants et nos poèmes, tous les arts viennent porter témoignage, chacun selon son rang ; mais le langage commun est sans doute l'œuvre la plus étonnante. J'ai mis un long temps à reconnaître la parenté que le langage signifie entre l'homme cultivé et le culte ; mais que tout culte soit frère de culture au sens ordinaire, cela passe toute profondeur. On devine des temps anciens où la mimique pascalle était la même chose que le travail. Qu'une chose en signifie une autre, cela doit être expliqué par la structure du corps humain, agissant selon les choses, mais surtout selon sa propre forme, objet aussi pour chacun dans la commune danse. Ainsi les dieux dansèrent d'abord. Et par ce détour, les animaux qui miment aussi selon leur corps les fêtes de nature, devaient être objets aussi de ce culte des signes, comme on le vit aux temps passés. Il n'y eut point d'abord de différence entre le culte et l'élevage. La religion fut donc agreste, et le moindre ornement de nos temples en témoigne encore.

Cet accord sibyllin, comme parle Hegel, entre l'homme et la nature, est inverse par soi ; ivresse, encore un mot à sens double que les poètes reconnaissent ; et dans l'orgiasme il y a ce double sens aussi, et la colère au fond. D'après ces vues on comprend les Bacchantes, et les mystères de Cérès Éleusine. Le fanatisme est aussi ancien que la danse. Et il se peut bien que l'homme signe ait été anciennement sacrifié, aux jours où l'on fêtait [120] ensemble la mort et la résurrection de toutes choses. Frazer sait bien dire que, dans les rites primitifs, la victime était le dieu lui-même, ce qui nous approche de notre théologie.

Au temps de Chateaubriand, les apologistes essayaient encore de prouver les dogmes catholiques par cet accord et ce pressentiment des religions sur toute la terre ; mais en ce sens toutes les religions se trouvent ensemble prouvées, par cet accord, et toutes vraies, comme il est évident, puisqu'elles s'expliquent enfin par la structure du corps humain et par les rapports de la vie humaine à la vie planétaire. La première pensée fut l'art, la première réflexion sur l'art fut religion, la réflexion sur la religion fut philosophie, et la science enfin fut réflexion sur la philosophie même, ce qui explique assez nos idées, toutes métaphoriques, toutes abstractions de cérémonie. Il n'y a que Hegel qui ait pris et tenu ce parti de prendre les religions comme des produits de nature, ce qui trouble profondément la progression spon-

tanée qui nous porte à réfléchir sur la philosophie même. La religion subsiste pourtant dans ce mouvement de renoncer à sa propre pensée. Cette destruction est pascal.

17 avril 1922.

[121]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XXXVIII

Origine des légendes

26 avril 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Le sociologue rêvait. « On voudrait, dit-il, découvrir dans ce trésor des anciennes idées, des anciens cultes, et des anciens contes, quelque chose qui ressemble aux anciens outils. Certes la flèche est une pensée qui décrit aux yeux l'air résistant, les vagues du sillage et l'inflexible pesanteur. Mais il semble que les anciens peuples aient mis toutes leurs connaissances positives en leurs outils et les aient enfermées là. Les idées qu'ils parlaient, mimaient ou sculptaient sont des idées de fou. Comment y reconnaître le dompteur de chevaux, le dresseur de chiens, l'inventeur du blé, du moulin et de la voile ? Concernant les airs, les eaux, les terres, tout ce qu'ils disaient et croyaient est fantastique. Pourtant sur les puissants, les riches, les pauvres, sur la ruse des gouvernants, sur l'envie, sur l'amour, sur la colère, et enfin sur ce monde humain qui barre notre physique, ils en savaient à peu près autant que nous, comme les contes, les mythes et les poèmes le font voir. On voudrait [122]supposer un état de l'homme primitif où le jugement est prompt et prudent comme l'action animale, où la stricte expérience

détermine les résistances, les passages, le dur et le mou parmi les choses ; car les choses ne nattent pas ; l'esprit humain se serait formé d'abord à cette rude école ; mais ce ne fut pas ainsi. Tous les peuples s'accordent en cela. Les plus anciennes pensées sur le monde furent les plus fausses que l'on puisse imaginer. »

Je lui dis : « Cela prouve, peut-être, que ceux qui parlaient n'étaient pas ceux qui agissaient. Les outils furent trouvés par des esclaves qui ne pensaient pas au delà de leur pioche ; et les idées furent inventées par des hommes puissants dont le pain était cuit. »

« Vous décrivez, me répondit-il, l'état actuel aussi bien. Einstein, lorsqu'il médite, n'est nullement limité par le souci de prendre au collet ou à l'hameçon son déjeuner de midi ; et cela se voit bien. Nos politiques extravaguent encore mieux. Mais enfin l'expérience les ramène les uns et les autres, et quelquefois durement. Le plus naïf comme le plus subtil reviennent là. Comment la nécessité extérieure pourrait-elle être oubliée de cet animal besogneux ? Aussi quelquefois, ajoutant un mythe à tant de mythes, je me représente l'état premier des hommes sous une forme étrange. Supposez quelque paralytique de naissance, mené en voiture ou porté aux bras par de puissants génies qui ont ainsi dire sous la main tout ce qui manque à l'homme, et peuvent remplir d'un geste [123] un long désir de leur protégé. Supposez encore en ce paralytique ce que l'on remarque souvent en ces infortunés, une pensée attentive aux signes, et toujours observant ceux qui les servent, afin de deviner ce qui se passe et ce qui se prépare en ces lourdes machines, souvent oublieuses ou négligentes. Il s'agit alors de les gouverner par la persuasion seulement ; car il faut tout obtenir, et même les choses les plus faciles, comme d'avancer de l'ombre au soleil, par prière ou flatterie. Il est clair, alors, que les faits de nature, comme pluie ou vent, importent beaucoup moins que les faits et orages de ces puissants génies ; d'où naîtrait une pratique étrange et une physique fondée sur l'art de plaire. Et si l'on cherchait de quelle expérience sont sorties les plus anciennes idées de l'espèce, il faudrait dire que c'est d'une expérience comme celle-là, et que les hommes anciens pensaient beaucoup, n'agissaient guère, et recevaient toutes choses d'une race surhumaine. Dont on trouverait des souvenirs concordants dans toutes les légendes. Ainsi les invraisemblables croyances et les invraisemblables rites s'expliqueraient par cette supposition, elle-même invraisemblable. »

« Non point invraisemblable, dis-je, mais conforme au contraire à la plus stricte expérience. N'avez-vous pas bien décrit les enfants et leurs bonnes, tels que l'on peut les voir au Luxembourg ? »

26 avril 1922.

[124]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XXXIX

*Contre les fureurs sibyllines***26 mai 1922.**[Retour à la table des matières](#)

Dans le temps où le soleil triomphe des nuages et réveille passion et folie, il est bon de comprendre que la pensée est égale en tous. Si l'on savait reconnaître l'humanité dans son histoire, on serait déjà plus près de comprendre ces accès de colère homicide, qui sans doute expriment comme par métaphore, quelque système théologique ou métaphysique. Il y eut partout sur la terre des apparitions, des maléfices, des envoûtements, des sacrifices humains ; il y eut des auspices et des aruspices, et des chevreaux sacrifiés aux sources, aux nuages orageux, aux forces printanières. En quoi il faut pourtant arriver à reconnaître les mêmes pensées qu'en un Descartes, mais mal ordonnées. Il est clair que les populations sauvages pensent intrépidement. Des milliers d'hommes ont cru que si une pierre vient frapper l'ombre d'un homme par terre, elle blesse l'homme. Ce n'est certainement pas l'expérience qui a conduit à cette étrange doctrine, mais plutôt une fausse conception de [125] l'ombre, considérée comme un double impalpable de chacun, et comme une sorte d'âme. D'où vient que beaucoup de peuples équatoriens pensent qu'il est très mauvais de s'exposer au soleil de midi, parce qu'alors l'ombre étant presque nulle, il est clair que l'âme est en train de mourir ; et il est bon de remarquer que tout n'est pas faux en cette pratique, car ce grand soleil est redoutable de plus d'une manière, mais non pas comme ils croient. Il n'y avait qu'un remède à ces conceptions fantastiques, qui était de concevoir l'ombre

par ses vraies causes, qui dépendent de géométrie et d'optique ; néanmoins on voit que le remède était bien loin du mal ; et n'y ressemblait guère ; et c'est moi que le sauvage jugera fou si, pour guérir mon ombre offensée, je prends Euclide. Ces hommes naïfs sont travaillés et accablés par l'idée que tout est lié à tout en ce vaste monde ; idée puissante, source de toute connaissance vraie, mais source d'abord de toute erreur, comme l'astrologie le fait voir ; car il est vrai que notre existence est liée aux phénomènes célestes, toutefois non pas également à tous, et non pas comme ils croient.

Cette charge de penser accable, et bientôt irrite. Chacun de nous présentement porte le poids de l'Europe, de la famine russe, des traités, des invasions ; il ne peut ordonner ce monde instable, que le moindre jugement transforme au cours de ses incohérentes rêveries. J'observais il n'y a pas longtemps un homme bavard qui voulait expliquer ces choses à d'autres ; il n'y avait de clair dans [126] son discours et dans ses gestes qu'une fureur homicide qui s'exprimait en des formules académiciennes ; il n'apercevait point d'autre solution que des sacrifices humains par milliers et par millions ; il était prêt sans doute à y jeter son propre fils ; et tout cela, selon mon opinion, par cette ardeur de vouloir penser tant d'objets à la fois, et par cette colère d'Atlas pensant, qui porte un monde non point sur ses épaules, mais dans sa tête et dans tout son corps. Toutefois cet homme pouvait s'exprimer et se croyait compris, ce qui fit que ses gestes meurtriers ne tuèrent personne.

La fureur sacrée des Sibylles est plus près de nos passions que nous ne voulons le croire. Ces convulsions exprimaient une pensée totale, et assurément vraie ; car le monde entier et l'avenir prochain, chacun de nous le porte ; seulement la raison doit faire un long détour pour en parler en bon ordre et comme il faut. À quoi travaillait Thaïes, mesurant la grande Pyramide par l'ombre. Mais Bucéphale avait peur de son ombre ; image, en ses mouvements redoutables, de ces âmes intempérantes qui veulent donner une égale attention à tout et tout exprimer en un seul geste. Et le sabot de Bucéphale n'avait nul égard pour aucune tête, et je dis même pour celle d'Aristote, s'il l'avait rencontrée.

26 mai 1922.

[127]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XL

*La Fête-Dieu***17 juin 1922.**[Retour à la table des matières](#)

« On s'instruit en voyageant, dit le Huron, et assurément cette diversité des peuples, des coutumes, et des dieux est utile à considérer. Mais, d'un autre côté, l'on n'apprend jamais que ce que l'on sait déjà. Je viens de voir une longue procession de Français qui célébraient la fête du blé. C'est dans le temps que l'on voit jaunir les moissons, quand le soleil est au plus haut de sa course. Alors se déroule cette fête, qui est remarquable par les chants et par une sérieuse allégresse ; je me suis cru dans mon pays. Les jeunes filles vêtues de blanc, et les jeunes garçons portant l'habit militaire, mais sans aucune arme, font un long cortège ; tout le peuple a revêtu ses vêtements de fête, et les femmes ont des chapeaux fleuris, en hommage au soleil. Sur le chemin du dieu, les maisons sont parées d'étoffes blanches, de verdure et de fleurs. Le sol est jonché de fleurs et de longues flammes d'iris, disposées de façon à représenter le soleil, père du blé. Au devant du dieu s'avancent des enfants vêtus de blanc [128] et couronnés de roses, qui jettent des roses effeuillées. L'image du dieu est portée par un vieillard tout vêtu d'or et protégé par un grand voile tout doré que portent les plus riches des habitants, qui font ainsi hommage au soleil et au blé, sources de toute richesse.

« Il n'est pas permis de contempler l'image du dieu, et tous se prosternent sur son passage. Toutefois, usant du privilège des voyageurs, et ainsi que font les étrangers chez nous, je me suis permis de regarder de côté, tout en donnant les marques du plus profond respect. L'image a la forme d'un soleil d'or, mais le centre en est d'un blanc immaculé. Un prêtre m'a dit que ce que l'on voit ainsi dans une sorte de boîte de cristal qui est au centre du soleil, c'est un morceau du pain le plus pur, et sans levain ; et c'est ce pain qui représente le dieu. J'ai compris d'après cela que cette fête est la fête du blé, et aussi la fête du soleil, père du blé. Toutefois le prêtre qui a bien voulu m'instruire parle volontiers par figures, comme font tous les prêtres, et pense que ce pain sans levain représente une nourriture d'esprit, qui donnerait force d'âme et sagesse. De même ce soleil d'or représenterait l'intelligence infinie, source de toutes nos idées. Il m'a paru posséder là-dessus une doctrine secrète, et plaindre ceux qui l'ignorent. J'ai donc feint de le comprendre ; mais il me semble que je le comprends beaucoup mieux qu'il ne se comprend lui-même. Nul n'ignore que le soleil et le pain sont les soutiens de toute sagesse et de tout esprit en ce monde. J'aimerais dire [129] à ce propos que les bienfaits de Dieu sont moins dans des maximes de sagesse et des principes de connaissance, que dans des conditions plus humbles qui rendent possibles la connaissance et la sagesse. Et si quelque orgueilleux se disait maître de penser et de vouloir sans ces secours extérieurs, je voudrais le voir deux jours seulement sans soleil ni pain. Je veux bien qu'on appelle grâce ces secours qui nous permettent de savoir un peu et de vouloir pour le mieux ; que cette grâce nous arrive par le soleil et le pain, c'est ce qui frappe tous les yeux ; et c'est donc sous les formes du soleil et du pain qu'il est convenable de célébrer le bienfaiteur. Mais il me semble qu'après cela c'est notre propre affaire de vouloir et de penser comme il faut ; et il me paraîtrait impie de remercier le bienfaiteur de ce que nous avons nous-mêmes fait de bien en ce monde ; car cela, c'est notre affaire, une fois que nous sommes pourvus de blé. Il est remarquable que la religion universelle soit toujours jointe à quelque croyance superstitieuse, conseillère de paresse et de faiblesse. » Ainsi philosophaît le Huron, parce qu'il avait vu passer la procession de la Fête-Dieu.

17 juin 1922.

[130]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XLI

L'Odyssée de l'esprit

22 août 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Le choix de Descartes doit être considéré attentivement. Car il n'est pas hors de nos forces de deviner une pensée animale et une âme dominée par les besoins et les appétits dans la mésange, le rat, le chien ou le bœuf. Cette parenté une fois reconnue, la nature tout entière est mythologique. Toutes les bêtes sont des esprits déchus ; dont il faut croire qu'ils peuvent revenir et qu'ils reviennent, quoique par longs détours, et durement ramenés en arrière par la nécessité immédiate. Ainsi Ulysse, pensant seulement qu'il pourrait voir la fumée monter de sa terre natale, voulait mourir ; mais la faim, le sommeil et l'amour le retenaient dans sa condition d'esclave ; et il fallut donc quelque pardon des dieux pour que Calypso le laissât partir. Schelling, certes, a parlé beau quand il a dit que la nature est comme l'Odyssée de l'esprit. Mais le difficile n'est pas d'adorer l'esprit en toutes ses formes ; c'est idolâtrie à proprement parler. Il n'est permis d'adorer que l'homme ; tel est [131] le sens de ce décret cartésien qui refuse toute pensée aux bêtes. Ce décret, je le nomme choix parce qu'on n'en voit point d'abord les raisons, et parce qu'il va contre une opinion assez commune, qui cherche notre semblable dans le chien et le chat.

Auguste Comte est de la même lignée, purement occidental aussi, mais par détour, et par soumission à la nécessité. Car cette nature ten-

dre et très peu militaire a beaucoup pensé à la pensée des bêtes, et principalement des bons serviteurs, comme bœuf et chien, avec lesquels il veut que nous fassions une sorte de société. Mais, d'un autre côté, la nécessité de chasse et de défrichement, et la domination de l'homme lui paraît la condition première de cette société continue sans laquelle il n'y aurait point du tout de pensée. Rien ne dit que tels animaux, s'ils avaient dominé sur la terre, n'auraient point formé société aussi, traditions aussi, bibliothèques aussi ; rien ne dit que l'homme, réduit à une vie isolée et difficile comme celle du rat et du lapin, aurait plus de pensée qu'eux. Il faut donc qu'une espèce triomphe et l'homme trouve le choix tout fait. Adorer l'humanité seulement c'est une nécessité dure ; mais il faut virilement l'accepter. Mon semblable, c'est l'homme ; il n'y a de salut que de l'homme. Ce n'est donc pas de l'animal qu'il faut espérer un progrès continu et un état meilleur par le développement de l'esprit. Il n'y a que l'homme qui donne espoir, et la tâche est déjà assez difficile. Quand on examine les formes de l'histoire, les guerres, [132] les supplices et les dieux, on reconnaît que l'esprit est revenu d'assez loin, par tant de détours, et tant de fois pris au piège. C'est donc l'histoire, et non pas la nature, qui est l'Odyssée de l'esprit ; et le même Schelling, devenu vieux, a fini par le dire, bornant ses ambitions, et terminant cette vaine mythologie, fille d'Orient. L'occidental est athée au fond ; c'est-à-dire que nous perdons de la religion la partie panthéistique, qui est l'animale et la plus touchante, objet de croyance seulement. Ce n'est pas l'animal qui porte Dieu. En passant de l'Orient à l'Occident, l'ancien dieu a pris de plus en plus la forme humaine ; et la marche même du christianisme, d'abord mystique, puis politique, ne fait que réaliser son mythe fondamental. Il fallait resserrer cet universel amour, afin de lui donner puissance ; il fallait mettre hors de discussion les droits de l'homme par une sorte de décret romain. Toute pensée se borne de nécessité, ou bien elle perd forme ; ainsi l'homme écrase sans façon la fourmi et le rat. Le difficile pour un homme est de rester bon tout en menant cette guerre ; et notre civilisation offre ce double aspect à chacun de ses pas. Ce que les Romains traduisaient en disant que le préteur n'a pas souci des petites choses. Et si un homme fut jamais préteur en sa pensée, c'est bien Descartes.

22 août 1922.

[133]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XLII

*La fatalité moderne***11 septembre 1922.**[Retour à la table des matières](#)

Le destin des anciens se niait lui-même, aussi bien par ces dieux divisés que par les innombrables signes. Tout homme à l'épreuve avait quelque dieu contre lui, mais aussi quelque dieu pour lui, et apercevait bientôt quelque signe favorable, car tous les oiseaux ne volaient pas à sa gauche. Même dans les oracles, toujours ambigus, chacun trouvait des raisons d'espérer et d'entreprendre. Ces naïves doctrines maintenant ensemble l'idée des invincibles forces, et l'idée corrélatrice de la puissance de l'homme, sans laquelle l'autre idée n'a plus de sens. Il y a des breuvages, des charmes et des maléfices ; mais il y a toujours aussi quelque baguette magique qui donne la victoire. L'on voit même, dans les aventures d'Ulysse, que la méthode contre les magiciennes est souvent d'oser et de vouloir. Oser contre Circé, et vouloir obstinément contre les Sirènes. Et ce dernier exemple représente merveilleusement la puissance des passions et en même temps ces moyens si simples et si efficaces auxquels nous [134] ne pensons jamais. Nous n'avons presque point de pouvoir contre le chant, mais nous avons tout pouvoir pour boucher nos oreilles. *L'Odyssee* célèbre la force d'âme et le

libre arbitre. Cette Minerve qui protège le héros patient et ingénieux, c'est la raison même, comme Neptune, le dieu contraire, figure les forces marines. Certes il est juste de dire que les idées humaines ont changé depuis ce temps-là ; tout de même nous n'en sommes pas si loin. Et il n'est pas évident que nos idées spéculatives soient moins lourdes à porter que ne l'était cette mythologie pour les pirates grecs.

L'idée d'une fatalité invincible est certainement liée à l'idée d'un seul Dieu sans aucun ministre, comme on voit pour les Mahométans. A mesure que la mythologie devient plus abstraite et plus cohérente, elle est ainsi moins capable de conserver intacts les deux dogmes antagonistes. La grâce catholique, qui tempérait les décrets du Dieu unique par l'intercession de la Vierge et des Saints, a, tout compte fait, mieux traduit la somme des idées humaines que n'a pu faire l'abstraite et métaphysique Réforme. Il est remarquable que tant de subtils docteurs aient tenu obstinément ensemble la grâce et la prédestination, quoiqu'ils n'arrivassent pas à distinguer leur commune racine. Et cette histoire des idées est propre à nous avertir que la pensée n'est pas une petite charge, et qu'enfin l'évidence ne suffit pas à tout ; car il y a beaucoup de choses évidentes, et qui ne s'accordent pas aisément entre elles.

[135]

Le destin des modernes est né de cette longue incubation. L'idée de la Fatalité antique, plus forte que Jupiter, y est dessinée par le système des conditions astronomiques, qui nous sont invincibles, et même inaccessibles, et qui dominant l'ensemble de l'existence humaine. La pluie, l'orage, les jours courts, le froid, le sommeil de la terre, tout cela survient quoi que nous fassions. Si vous suivez sans précaution cette idée évidente, vous viendrez à dire que le pilote est lui aussi une sorte de ciel plus compliqué, où les conceptions, les décisions et les actions surviennent comme les saisons, la pluie et le vent. Le pilote tourne sa barre comme le bois flotte. Ainsi l'Ulysse de notre temps devrait s'observer lui-même, afin de prévoir ce qu'il fera par l'universelle fatalité. Il ne dira point : « Formons quelque projet », mais bien : « Voyons si je ne vais pas former quelque projet, par les mouvements de mon corps, de mes yeux ou de mon cerveau. » Il attendrait sa propre résolution comme le beau temps. Or, dans ce tableau, je vois bien Neptune ébranleur de terre, mais je ne vois pas la Déesse aux yeux verts, qui sans cesse pense encore à autre chose. Nous tenons un des termes de

l'opposition, nous avons perdu l'autre ; ce n'est point résoudre ; ce n'est point penser. Si l'on me demande si cette Fatalité moderne est vraie ou fausse, je ne veux point répondre ; mais je me trouve devant ce tableau de l'humaine condition comme devant un portrait dont le nez et la bouche seraient poussés en perfection, et dont les yeux seraient restés à l'état [136] d'ébauche. Et je crois que le penseur ressemble à l'artiste en ceci, qu'il doit dégrossir en même temps toutes les parties, et n'achever point l'oreille avant de savoir ce que l'œil en dira. Il me semble que, selon l'esprit des directeurs de conscience, la solution de ces problèmes est laissée au fidèle, qui a la charge de sauver à la fois la volonté de Dieu et la sienne propre, et la solution est précisément le parti par lequel le fidèle se sauve de la tentation. Tout est mouvement d'âme dans la religion, et victoire de pensée. L'Ancien laissait beaucoup à faire à l'Olympe ; le Moderne n'a pas le droit de se résigner à son destin. Il n'y a de destin qu'autant que la piété nous conduit à le suivre ; et se sauver c'est surmonter en soi-même une contradiction comme une épreuve, et par la grâce. C'est en ce sens surtout qu'il y a du mystère dans la vie religieuse. Et l'on devine pourquoi elle ne veut point tant passer pour raisonnable ; c'est que les raisons nous sollicitent à diminuer la part de Dieu et notre propre part dans nos résolutions.

11 septembre 1922.

[137]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XLIII

Idolâtrie

15 septembre 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Quelquefois l'on s'arrête pour observer un convoi de fourmis qui traverse une allée, cherchant le soleil, et portant aux mâchoires des momies blanches qui sont leurs larves. Ou bien, soulevant une pierre, on découvre les galeries et les chambres, et la panique du peuple doré. Stendhal lui-même, sur ce spectacle, raisonne théologiquement. « Il y a apparence, dira quelqu'un, que les fourmis nous perçoivent comme nous percevons le cyclone ou le tremblement de terre. Si les fourmis pensaient, il y aurait sans doute deux partis, dont l'un voudrait concevoir l'extraordinaire d'après l'ordinaire⁵ au lieu que l'autre soupçonnerait la présence et l'action d'une force intelligente, immensément supérieure aux fourmis. Il y aurait quelque Voltaire pour se moquer des théologiens, qui seraient pourtant plus près du vrai que les autres. »

« Mais non, dirait un autre, tout à fait loin du vrai, au contraire. Car, raisonnant toujours d'après leur [138] commune expérience, les fourmis théologiennes supposeraient quelque projet dans les talons de chaussure, ce qui approcherait du vrai à peine une fois sur mille. Elles

n'arriveraient jamais à concevoir l'organisation, les projets, l'industrie, les travaux des hommes, au regard desquels elles ne comptent pas plus que la poussière des chemins. Qu'est-ce qu'une fourmilière pour le facteur, pour le laboureur, pour le maçon, pour le soldat ? »

« Il se peut, dirait un autre, que notre humaine existence dépende des actions d'un être bien plus puissant que nous et doué comme nous d'intelligence ; mais il se peut aussi que l'intelligence d'un tel être n'ait point d'égards pour nous et même nous ignore tout à fait. Si la voie lactée n'est, au regard des travaux d'un immense biologiste, qu'une partie de liquide, invisible même à son microscope, et si un milliard de nos années ne compte pas plus pour lui qu'une minute pour nous, peut-être ce dieu puissant presse-t-il maintenant notre voie lactée entre les deux verres de son instrument ; peut-être le commencement de la pression a fait tourner ces mondes ; notre civilisation a trouvé sa place sous son pouce ; mais une pression un peu plus forte finira tout. Cet être a une puissance démesurée contre nous, mais il ne peut rien pour nous ; et, quoique l'on puisse le supposer très savant, très ingénieux, et très bon, cela ne nous avance point, et tout se passera pour nous comme s'il était une aveugle et délirante brute. Car le plus doux des fakirs écrase encore des centaines de pucerons, et des milliers [139] de pucerons de pucerons quand il se met en prière. Et cet homme pacifique mène ici une guerre sans pitié parce qu'il est trop fort au regard de ces bestioles. » « Puissance, dirait un autre, n'est point bonté ; mais au contraire il semble que toute puissance soit guerre, et sans mauvaise volonté, comme ces enfants que l'on dit brutaux et qui ont seulement du poids et de bons muscles. Nos théologiens ont tracé finalement un assez beau portrait de dieu, d'après les saints et les justes ; mais peut-être ont-ils tout gâté en y mêlant la puissance, ne pouvant se délivrer de cette idée que la perfection est grande et lourde. Il est pourtant connu que les modèles de perfection n'ont pas désiré premièrement la puissance. Et c'est même une perfection que de refuser la puissance. Il importe que notre Dieu soit digne de l'homme. Peut-être est-il tout puissant ; mais il appartient à des religions dépassées de l'en louer trop. Au reste la théologie de Descartes a bien compris que le Dieu de la preuve ontologique n'est pas le dieu le plus grand, ni le plus lourd, ni le plus fort. Et voici la suite de cette idée très bien mise en lumière dans les *Méditations* et les *Réponses aux objections*. Il n'y a pas plus de perfection dans une grande machine que dans une petite ; et je ne

vois rien de divin dans ce double du double ; il n'y a rien à adorer par là. Peut-être dira-t-on à nos enfants que la divine perfection est ce qu'il y a de plus faible au monde, et qu'il n'y a rien de plus démuni que Dieu. Nos mythes y sont venus ; car, selon le naïf sentiment, on n'adore [140] rien plus qu'une mère et un tout petit enfant. Au reste le trait le plus éclatant est que le Christ a refusé puissance, sans quoi il n'aurait pas été livré aux bourreaux. Le Christ, sur la montagne de la tentation, aurait pu sauter dans le vide sans se blesser. De tels traits sont répétés, mais non pas assez, pour nous détourner d'adorer la force. En sorte que, quand les fourmis auraient bien compris la force immense de l'homme, cette conception de Dieu serait encore sans religion. Il est facile de manquer de religion, et pourquoi m'étonnerais-je de ce pouce gigantesque ? Il n'en faut pas tant pour tuer un homme, et Pascal l'a dit. Mais le ridicule d'adorer la force n'est pas encore assez senti. Vou-
lant honorer le courage, aussitôt nous honorons la victoire, et nos prêtres remercient le dieu fort qui a permis que nous fussions dix contre un. Pourquoi ne pas adorer aussi une pierre qui tombe, ou un poids qui fait pencher la balance ? Quand ces fourmis adoreraient l'homme, elles seraient toujours fourmis en cela, et idolâtres, exerçant la force et subissant la force, et terminant toujours leur pensée à leur cuirasse ; autant dire sans pensée, comme je les vois. »

15 septembre 1922.

[141]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XLIV

*Prophéties***27 octobre 1922.**[Retour à la table des matières](#)

En aucun temps je ne me fiaï aux coteaux de l'Aisne comme en l'été de l'an 14. Je me trouvais réconcilié à cette terre, sauvage un peu par ses roches, et par les noms sinistres qui rappelaient les guerres de l'autre siècle. De précieux amis vieillissaient là. Vingt marches de pierre me conduisaient à leur jardin fleuri ; vingt marches encore, et l'on était au paisible jardin des morts, fleuri de marjolaine et d'hysope, autour de l'église paysanne. De ce promontoire la vue s'étendait presque jusqu'à Soissons, par une trouée fameuse. Sur le plateau à blé, presque à la hauteur du coq indicateur des vents, passait la route des Dames au nom charmant. La falaise était riche de sureaux et de vignes et portait, sur ses pentes arides, des genévriers et un rosier sauvage à odeur musquée que je n'ai vu que là. On pouvait s'y plaire ; et, en ce mois de juillet, j'achevais une clôture durable autour d'une maison de tisserand.

C'est là que j'entendis deux prophéties. Une première [142] fois moi-même je vaticinai, je ne sais pourquoi, en compagnie d'un philo-

sophe paysan, que l'on jugeait un peu fou. Cette sécurité des travaux, dont l'image s'offrait partout, me parut d'un moment, comme elle était. Il ne faut qu'une peste, disais-je, ou une querelle entre les hommes, pour que cette sauvage écorce de la terre, que l'on voit par places, recouvre le coteau, le plateau, la vallée, et les collines éparses semblables à des îles. Le soir, qui effaçait les différences, et la vue aussi de mon mélancolique compagnon, me faisaient penser à ces choses ; mais il me semble maintenant que je déclamai un peu plus que l'état présent ne le conseillait. L'avenir d'alors, maintenant passé, donne trop de sens à ces paroles de hasard.

Un autre jour ce fut une sorte de sorcière qui prophétisa, courbée en deux par les travaux, levant vers moi son regard bleu et son visage couleur de brique. Elle me montrait, dans le jardin et dans les vergers en terrasse, une quantité étonnante de taupinières, et elle parla en ces termes : « Vous savez ce qu'on dit par ici et ce que je sais ; autant de taupinières, autant de tombes. » Elle redit plusieurs fois la même chose, en regardant à droite et à gauche, comme elle avait coutume. Sur quoi je fermai mon imagination comme une porte, admirant comment la ressemblance fait preuve en ces esprits trop faibles pour soulever la métaphore. Or il y eut, partout par là, comme on sait, encore plus de tombes que de taupinières.

[143]

De ces rencontres émouvantes, je ne pense rien. Il y a, à toute minute, des rencontres aussi admirables que celles-là, si l'on voulait admirer ; et tout est signe dès que l'on cherche des signes. Du moins je comprends un peu mieux les temps homériques, et ces présages continuellement tirés des oiseaux, des nuages, de la foudre ; dont quelques-uns se trouvaient vérifiés par hasard, et beaucoup réalisés par l'action de ceux-là même qui y croyaient ; car souvent l'oracle conseille en même temps qu'il annonce ; et ce n'est pas merveille si la mêlée devient terrible, selon la prédiction, du moment qu'on y croit. Le monde n'a point changé, et notre sagesse repose toute sur elle-même. Qui veut croire trouvera des preuves, d'autant que le souvenir ne reproduit jamais le passé tel qu'il fut, mais le recouvre de ce qui a suivi, suspendant au présage l'accomplissement comme une couronne. Se souvenir n'est pas seulement penser à quelque chose, c'est juger que ce quelque chose fut, c'est-à-dire tracer le temps de cette chose à nous ce qui la charge de sens prophétique ; ce pressentiment après coup nous arrête

dans le passé le visage tourné vers l'avenir. Ainsi nous salue en ami notre frère le prophète. Notre vie prend alors un sens sacré. Les dieux sont les premiers-nés du souvenir.

27 octobre 1922.

[144]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XLV

*Théologie de l'honneur***14 décembre 1922.**[Retour à la table des matières](#)

L'antiquité est l'âge des oracles ; l'idée fataliste pesait sur toutes les actions ; le héros attendait la colère comme un signe. L'idée moderne c'est l'idée chevaleresque de l'épreuve. J'ai pensé souvent à cet Anglais qui partait pour la France au temps de cette interminable guerre entre eux et nous, et qui jura à sa dame de se tenir l'œil droit bandé jusqu'à ce qu'il eût vaincu. En cette histoire, vraie ou fausse, on saisit clairement l'idée commune, de même que dans les contes. Cette idée est qu'il faut s'éprouver soi-même si l'on veut mériter le bonheur. Et je ne crois point du tout que cette idée soit théologique, car la théologie d'un temps est effet avant d'être cause ; l'immédiate religion ici est celle de l'honneur. Au reste il y a une théologie de l'honneur, en quelque sorte, j'entends un rituel et cérémonial, qui lui-même est effet et non cause. Ce qu'il y a de neuf dans l'homme moderne est qu'il se reconnaît maître de lui ; c'est pourquoi ce qui reste encore des oracles lui semble inférieur [145] et dégénéré. L'homme moderne est résolu contre le destin ; non pas résolu dans la résistance, comme le penseur

ancien, mais résolu dans l'attaque. Il cherche la prise et le passage dans ce système mécanique qui l'entoure ; il veut passer ; il passe.

Deux fois le tranquille Descartes fit la guerre. Sans passion aucune, autant que l'on peut savoir ; cet homme solitaire s'était délié de toutes les obligations extérieures. Seulement il devait à lui-même de ne pas rester spectateur ; cela n'était pas permis. Et cet homme de médiocre santé n'essayait pas alors sa force, comme aurait fait Ajax, mais plutôt sa puissance de vouloir. Tout à fait comme cet autre qui avait juré de tenir son œil droit fermé. Ce genre d'homme n'est guère moins redoutable qu'Achille.

Les guerres de notre temps ne résultent point d'un sauvage plaisir de se mettre en colère et de tuer. Voilà ce qui les rend d'abord absurdes. La cause en est dans l'honneur et dans l'ennui, qui sont frères jumeaux. L'ennui saisit tous ceux qui vivent selon l'oracle extérieur ; quand le hasard apporterait tout ce qui est envié en ce monde, richesse, gloire, amour, ces dons splendides sont aussitôt décolorés sous le regard de l'homme libre. Il se sent indigne s'il ne veut et s'il n'agit. Mais, poussant cette idée plus près encore de lui-même, je dirais que, faute d'agir, il n'a point cette étincelle de vrai bonheur qui fait vivre l'autre bonheur ; c'est pourquoi il cherche l'aventure ; ainsi la plus sottise guerre [146] sera encore faite, comme autrefois les duels de pure forme, non moins sauvages dans leurs effets que la mêlée homérique.

Lisant donc les choses humaines d'après cette idée, j'aperçois aussitôt que cette inexplicable pratique, je dis inexplicable dans l'apparence, doit produire d'elle-même l'excroissance théologique, construction extérieure. D'où est apparue la divinité de nos temps, que l'on nomme patrie. Joseph de Maistre voulait dire que l'idée de l'épreuve suppose un Dieu, puisqu'elle serait absurde sans cette supposition. Par le même raisonnement les milliers de héros donnent existence à la patrie. Nul ne voudra croire, s'il ne regarde longtemps par là, que le héros soit obligé seulement à l'égard de lui-même. Dont le héros a bien quelque idée ; mais la théorie du héros est faite par le poltron. Selon mon opinion l'homme moderne qui part en guerre a peur de lui-même ; il se sent traîné ; il lui faut quelque dieu extérieur qu'il adore. Il devient patriote juste au moment où il ose, car oser ne lui semble pas naturel. C'est Bayard qui découvre en lui la source du courage et qui n'en est que plus tranquille, menant alors toutes les forces avec lui ; il s'avance sans peur et sourit à la patrie comme à une fiction de

ses rêves ; il se sent un peu jeune et un peu fou, comme Stendhal le hussard sur son cheval.

14 décembre 1922.

[147]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XLVI

*Le théâtre de l'humanité***16 décembre 1922.**[Retour à la table des matières](#)

« L'église, dit l'un, est le théâtre du peuple. La messe est un drame musical dont la fable n'intéresse plus, mais qui plaît encore par les formes architecturales, la musique et les cortèges. Je ne vois, parmi nos arts réels, que la revue militaire qui ait autant de puissance que la messe ; et je crois que cette nouvelle religion, qui nous emporte, agit encore plus que l'autre, qui nous retient. Ceux qui veulent être étrangers à l'une et à l'autre n'ont point d'art solide qui les dispose selon leurs idées par gymnastique et musique. Nos théâtres profanes sont légers comme leurs toiles peintes ; ce jeu d'apparences délasse et disperse ; il ne peut mieux. L'humanité n'a point de temples. »

« Il faudrait donc, dit l'autre, un théâtre plus solidement planté ; des décors de pierre convenables pour tout drame humain, et qui fassent réellement comme un fond de tableau pour le spectacle de notre vie ; une architecture qui assemble les formes des abris naturels [148] et celles de nos toits ; de puissants échos qui détournent de crier, et

qui ramènent la parole au chant, et le chant lui-même à la décence ; un lieu pour la méditation commune, d'où soit bannie la dangereuse effervescence, qui traîne violence à sa suite. Remarquez que le théâtre profane arrive à apaiser cette agitation qu'il excite, et cela par les signes partout visibles de la frivolité. Il y a un ridicule, dans toutes les scènes d'Opéra, dont le spectateur ne sent pas tout le prix ; c'est ce ridicule qui détourne de croire vraiment, d'aimer et de haïr vraiment. Ce que la comédie met en pleine lumière, afin de rompre le fanatisme par le rire, se trouve déjà enfermé dans la tragédie. Ces arts sont bien dits profanes, car ils usent la foi. Le théâtre de l'humanité, au contraire, se doit garder du mensonge, et donc se relier, sans aucun intermédiaire, à l'art de l'architecte, qui ne sait pas mentir. De nouveau le théâtre sera temple, et le temple, théâtre. »

« Maintenant, dit le premier, quelle tragédie en ce solide décor ? Il n'y a qu'un drame, il me semble ; c'est l'esprit humain à l'épreuve, et harcelé par la nature inférieure. En chacun c'est le seul drame et c'est la passion essentielle. Mais ce qui n'est que passion n'est plus rien du tout ; car il n'importe point à la pierre de rouler ou de s'arrêter. Il faut donc, pour que le drame s'élève, quelque centre de résistance, quelque génie intérieur qui dise non aux forces, enfin quelque Dieu insulté. Défaite, d'une certaine manière, parce qu'aucun [149] homme n'achève rien de ce qu'il veut ; mais victoire en ce sens que toujours l'esprit est ressuscité. Toujours le juste est vaincu par les forces, mais toujours la justice garde valeur. La guerre peut tout contre la paix, excepté de la rendre moins belle. Que le juste soit méprisé, renié, mis en croix, et adoré, d'un même mouvement en tous, et d'un même mouvement en lui-même, tel est le drame humain, sans aucun dieu extérieur. Comédie et tragédie ont le même âge que les dieux homériques ; ici la fatalité règne seule, sous l'aspect du mécanisme extérieur. Le drame des temps nouveaux ne fera qu'un avec le nouveau culte. Mais qui l'écrira ? »

L'œuvre est toujours faite avant qu'on y pense. Et le symbole signifie bien avant qu'on ait songé à le comprendre. Et en effet le drame humain essentiel est joué tous les jours dans l'église, théâtre de pierre qui pèse sur tous comme un costume. Le public semble s'intéresser à d'autres drames, mais c'est à celui-là qu'il va ; c'est là qu'il se reconnaît ; il est le chœur de ce théâtre. Il chante, il tremble, il se repent. L'action va, comme s'il fallait contenter le grand squelette de pierre.

Rien ne vaut les heures d'attente dans ce creux sonore qui semble aspirer les repentirs et les conversions. Le dieu de pierre attend.

16 décembre 1922.

[150]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XLVII

La nuit de Noël

20 décembre 1922.

[Retour à la table des matières](#)

La nuit de Noël nous invite à surmonter quelque chose ; car sans aucun doute cette fête n'est pas une fête de résignation ; toutes ces lumières dans l'arbre vert sont un défi à la nuit qui règne sur la terre ; et l'enfant en son berceau représente notre espoir tout neuf. Le destin est vaincu ; et le destin est comme une nuit sur nos pensées ; car il ne se peut point que l'on pense sous l'idée que tout est réglé, et même nos pensées ; il vaut mieux alors ne penser à rien et jouer aux cartes.

L'ordre politique ancien effaçait le temps ; l'enfant imitait les gestes du père ; prêtre ou potier, il était d'avance ce qu'il serait ; il le savait, et il ne savait rien d'autre ; l'hérédité fut dans la loi politique avant d'entrer dans nos pensées. Mais savoir pour recommencer ce n'est point du tout savoir. La pensée est réformatrice, ou bien elle s'éteint ; comme on voit par l'action machinale qui se fait sans lumière, et que la lumière trouble. Tout ce qui arrivait, dans ce sommeil de l'espèce, était [151] déjà connu et su et rebattu, guerre, famine ou peste ; tout cela était attendu ; l'enfant naissait vieux. Quand l'Orient nous enseigne que le salut éteint la pensée, il n'enseigne que ce qui fut.

Les apparences sont fortes, car l'enfant imite. Le vêtement de la caste et les outils règlent encore ses mouvements de plus près, et ses pensées en même temps que ses mouvements. L'opinion et l'institution

ensemble le persuadent. Selon la politesse toute pensée est scandaleuse ; c'est le vieillard qui sait ; espères-tu faire mieux ? Cette loi n'est plus écrite, mais elle est puissante encore. Ce qu'il y a de puéril en toute idée est si activement méprisé par les anciens que l'on voit la jeunesse, après un étonnant départ, bientôt demander pardon à tous les dieux barbus et chauves, et ainsi se faire vieille avant le temps, ce qui est la coquetterie des jeunes ministres.

La grande nuit de Noël nous invite au contraire à adorer l'enfance ; l'enfance en elle et l'enfance en nous. Niant toute souillure, et toute empreinte, et tout destin en ce corps neuf ; ce qui est le faire dieu par-dessus les dieux. Que cela ne soit pas facile à croire, je le veux ; si l'enfant croit seulement le contraire, il donnera les preuves du contraire ; il se marquera de l'hérédité comme d'un tatouage. C'est pourquoi il faut résolument essayer l'autre idée, ce qui est l'adorer. Ayez la foi, et les preuves viendront. Il était prouvé qu'on ne pouvait se passer d'esclaves ; mais c'était l'esclavage lui-même qui faisait preuve ; et la guerre aussi est la seule preuve contre la [152] paix. L'inégalité et l'injustice font preuve d'elles-mêmes par le fait, et se justifient par le fait ; de ce que la force règne, il résulte qu'il faut se défendre, et la force règne ; mais c'est un cercle d'institution et de costume ; de quoi il n'y a point pensée à proprement parler ; penser c'est refuser. Je ne lis jamais un discours public sans admirer ces pensées sans penseur, pensées d'abeille, bourdonnement. « Nous recommencerons donc toujours ? » disait Socrate, ce vieillard enfant. Cependant les vieillards pensaient selon leur bonnet, et les jeunes se donnaient l'air vieux afin de mériter le bonnet ; car l'ancienne foi détourne de vouloir. Mais la nouvelle foi commande d'abord de vouloir, et donc d'espérer, car l'un ne va pas sans l'autre. Ces siècles de vieillesse ont justement vieilli sans jamais renoncer à s'accuser eux-mêmes dans le mythe de Noël. Le beau parle mieux que le vrai ; et le trésor des Mages se dépense à condamner les Mages ; ce qui marque la fin du monde antique. L'enfant n'a rien ; l'enfant suffit. Puisque le beau signifie quelque chose, tel est le sens de cette belle image, les rois Mages, chargés d'insignes, adorant l'enfant nu.

20 décembre 1922.

[153]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

XLVIII

Des apparences

13 janvier 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Quand un Hindou se marque au visage de signes rouges ou bleus selon sa caste, vous ne demandez point si cela est vrai ou faux. Il vaudrait mieux se demander en quel sens et sous quel rapport cela est vrai ; pour le faux, il n'est point dans les faits ni dans les actions, ni dans les pensées ; il y a vérité de tout ; il faut seulement dire que nous sommes bien loin de connaître la vérité de tout ; mais la privation n'est rien. Attendez les exemples. Il y a une apparence du mouvement du ciel autour de son axe ; cette apparence n'est qu'apparence, c'est dire qu'elle n'est point vraie ; mais je ne dirai pas non plus qu'elle est fautive ; car, placés comme nous sommes sur cette terre qui tourne, nous ne pouvons la voir tourner. Pour mieux dire, je ne vois aucune chose comme elle est. Je vois à l'angle de mon plafond trois angles joints dont je sais qu'ils sont d'équerre tous les trois, mais je les vois obtus tous les trois, et la perspective m'apprend que je dois les voir ainsi. Si je change de [154] place, je les verrai obtus autrement ; mais ce sont toujours trois angles droits. Ceux qui retournent dans leur tête les paradoxes d'Einstein croient souvent qu'ils ont à choisir entre plusieurs apparences du temps et un temps unique ; je les invite à réfléchir sur l'objet unique, qui donne pourtant d'innombrables perspectives. Je dirai volontiers que cet Hindou qui se peint le visage se règle sur quelque perspective de l'existence physiologique et politique ; et, autant

que je connais le vrai de la chose, il faut que je comprenne cette perspective qui est sienne ; et aussi bien cette perspective d'un autre qui se fait moine, et de moi-même aussi qui mets une cravate.

Si vous me proposez une religion, je l'examine, non point avec l'idée qu'elle est fausse, mais au contraire avec l'idée qu'elle est vraie. D'où vient donc que je passerai pour irréligieux ? C'est que je pense la même chose de toutes les religions. Chacune d'elles n'est qu'une perspective plus ou moins déformée dans laquelle il faut que je retrouve l'objet unique. Travail copernicien. Difficile assurément, mais considérez ce qui arrive quand on me montre des tours de passe-passe ou des jeux de miroirs. Ce sont alors des apparences étranges ; mais je sais sans le moindre doute que si je connaissais bien les objets dont ces apparences sont les apparences, je ne verrais plus rien d'étrange dans ce spectacle.

Lorsque Galilée disait que la terre tourne, c'était parce qu'il avait deviné le secret d'une apparence, et vu, [155] en quelque sorte, le double fond de la boîte. Ainsi, bien loin qu'il pensât que les autres se trompaient, au contraire, il comprenait leur erreur même comme vérité, et se trouvait ainsi plus assuré de ce qu'ils disaient qu'eux-mêmes. Mais eux voulaient le ramener aux apparences, et lui faire jurer qu'il voyait les apparences. Aussi lui, qui voyait le soleil tourner, comme voit n'importe quel astronome, ne trouva sans doute point autant de difficulté qu'on voudrait croire à dire comme ils disaient ; et peut-être comprit-il aussi le vrai de leur colère, et l'éternel objet politique sous ces menaçantes apparences. Il est clair que ce n'est pas en apprenant l'astronomie qu'un moine devient cardinal. Il n'en est pas moins vrai que celui qui sait mieux l'astronomie que le cardinal risque de l'offenser en diminuant son pouvoir. L'esprit de conciliation ne suffit pas dans l'homme savant ; car il risque d'augmenter la distance et de marquer le refus. Marc-Aurèle a dit là-dessus le dernier mot peut-être : « Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les. » Quand le roi David chante : « L'Éternel est mon rocher », je lui donne raison, mais non pas comme il voudrait ; on peut parier qu'avant la fin de mon discours il m'aurait fait pendre. Il faut être bien intolérant pour se laisser pendre.

13 janvier 1923.

[156]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

XLIX

*Janséniste et Jésuite***12 février 1923.**[Retour à la table des matières](#)

Le Janséniste est un ami rude, qui n'a point pitié, parce qu'il ne regarde pas à votre faiblesse, mais qui frappe toujours à votre puissance, ce qui est honorer. Redoutable, parce qu'il exige justement ce que vous ne pouvez pas refuser, qui est que vous soyez un homme libre. Sa manière d'aider est de ne point vouloir aider ; car sa maxime principale est que, si l'on ne s'aide point soi-même, rien ne va. Je le compare à une coupe qui va déborder de mépris ; telle est sa manière de reconforter. Comme il est assuré que les moyens extérieurs, qui sont de police et de contrainte, ne changent point réellement un homme, mais que l'homme seul peut se changer lui-même par forte résolution, il observe après le coup de baguette qui avertit, attendant le miracle. Et il ne veut même point dire, ni laisser entendre, que le miracle lui fera plaisir, car l'homme se sauverait peut-être pour lui faire plaisir, et cela ne vaudrait rien. « Il faut, pense-t-il, que votre salut dépende seulement de vous ; et ce [157] que votre volonté peut, rien d'autre au monde ne le peut faire, ni la contrainte, ni la pitié, ni même l'amour. » Si vous voulez apprendre le latin, la musique, la peinture, ou la sages-

se, trouvez quelque janséniste qui sache ces choses. Vous l'aimerez d'abord sans savoir pourquoi, et peut-être après vingt ans vous découvrirez que lui seul vous aimait. Forgeron.

Le Jésuite est un ami indulgent, qui ne compte pas trop sur vous, mais aussi qui travaille d'approche, et vous prend dans les liens tenus de l'habitude, ne vous demandant que de sourire d'abord, et de vous plaire avec lui ; c'est qu'il a éprouvé la faiblesse humaine et que c'est là qu'il regarde toujours, se disant que les actions finissent toujours par entraîner l'homme. Aussi que vous fassiez ce qu'il faut faire avec ennui, ou pour lui plaire, ou seulement par esprit d'imitation, il n'y regarde guère, prêtant surtout attention au costume et aux manières, enfin à la grâce extérieure, faute de laquelle l'homme le mieux doué trébuche sur le premier obstacle. Celui-là, vous commencerez par croire qu'il vous aime, et par vous faire reproche de ne pas l'aimer. Seulement, après vingt ans, quand il vous aura appris à tirer parti même de votre paresse, vous découvrirez qu'il vous méprise un peu, comme il méprise tout et lui-même. Or, le Jésuite a raison aussi ; car il n'y a point de vie humaine bien composée si l'on néglige le côté extérieur et les moyens de politesse. Ayez donc les deux comme précepteurs, si vous pouvez, et ensuite comme amis. Je dis Jésuite et [158] Janséniste parce que ces mots font portrait. Mais sachez bien que ces deux espèces d'hommes sont un peu plus anciennes que les ordres chrétiens, les hérésies et le drame du Calvaire. Bref il y a deux religions ; une de manières, une autre de jugement. Les manières ne sont pas tout ; mais il faut des manières, une attitude, une certaine tenue qui s'accorde avec le temple et la cérémonie. L'esprit jésuite pense que cela suffit et que le jugement suivra. On peut penser au contraire, comme le janséniste, que le jugement en mourra, et que l'assistant bien élevé ne pensera plus jamais. Il faut donc deux moments ; d'abord le moment du culte, qui correspond à la bonne éducation, ensuite le moment de la réflexion qui juge la cérémonie, la tenue même, et l'avenir des bien chantants. La partie d'éducation est la matière et comme la nature de la loi ; on ne l'a que par grâce.

12 février 1923.

[159]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

L

*La lune pascale***2 avril 1923.**[Retour à la table des matières](#)

Les fêtes du printemps sont de nature, et l'institution n'y a guère ajouté que des métaphores. L'idée de mort et de résurrection se retrouve chez tous les peuples, exprimant en même temps cet achèvement de l'hiver, les feuilles pourries et redevenues terre, les arbres dénudés, et aussitôt le réveil des forces végétales. C'est pourquoi toutes les cérémonies du monde, en ce temps-ci, imitent la mort et la renaissance ; et que le langage soit toujours humain, cela ne doit pas étonner ; c'est la métaphore essentielle. Je ne vois point de superstition dans la religion, ni la moindre erreur, à bien regarder. Ou bien alors il faudrait dire qu'Homère se trompe ou nous trompe, disant que les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. Les palmes et les buis des Rameaux sont des signes, et la messe de Pâques aussi.

La lune est par elle-même un signe de mort et de recommencement. Surtout dans les pays où le ciel est [160] souvent clair, le retour de la lune fut célébré à grands cris comme le signe que rien n'est irrévocable et que tout recommence ; ce signe n'a jamais été trompeur ; et les astronomes savent mieux cela que les ignorants, puisque la période courte de la lune est liée à des périodes plus longues dont dépend toute notre vie terrestre ; le fidèle retour de la lune était donc le signe du

fidèle retour des saisons, et l'expression la plus frappante de l'ordre astronomique ; aussi le culte de la lune exprima une idée juste, non point démentie par la suite, mais au contraire confirmée. La lune en son croissant et décroissant représente toute croissance et décroissance. À chaque lune nouvelle l'esprit d'entreprendre et d'espérer se trouvait ranimé ; et au contraire la lune finissante inspirait la temporisation et la patience, enfin une sorte de carême mensuel ; dont il reste des traces jusque dans les soins à donner aux vins, car beaucoup disent qu'il ne faut point embouteiller ni soutirer en décours. Or ces pratiques, qui sont de superstition, et non de religion, enferment encore cette utile sagesse qui prescrit de régler toutes les actions humaines d'après les signes du ciel. L'astronomie débrouille seulement cette grande idée, sans l'altérer essentiellement, joignant les signes lunaires aux signes solaires.

D'après ces anticipations précieuses, la lune pascalle devait être sacrée entre toutes, puisqu'avec ce croissant d'équinoxe on voyait réellement toutes choses croître, en même temps que le rouge-gorge, le merle et le pinson [161] annonçaient tous les autres chants. C'est pourquoi cette lune, arrivée à son plein, fut le signe par excellence ; et les deux divinités du ciel, alors réconciliées, fixèrent la fête du printemps bien avant que l'Église eût dressé le Comput, qui est le calcul de ces rencontres entre la lune des bourgeons et le soleil équinoxial. Que l'homme ressuscite alors, et se reconnaisse Dieu, ce n'est que mimique et danse réglée, qui exprime, redouble et confirme l'allégresse universelle, en même temps qu'elle la tempère. Car il n'y a que les faunes et chèvre-pieds qui dansent sans mesure et au premier rayon ; ce sont des êtres sans mémoire et sans archives, qui n'ont pas remarqué la loi périodique, et les vrais signes du recommencement. Et ces formes imaginaires représentent bien des hommes encore pris dans l'animalité, et qui ont, en quelque sorte, les pieds plus prompts que la tête ; enfin qui vont danser comme les fleurs s'ouvrent au moment où les oiseaux chantent. Et cela est la vérité de la nature, non de l'homme. C'est pourquoi ces métaphores sont belles aussi, et vraies aussi, mais pour l'homme. Seulement les chèvre-pieds n'en savent rien ; ils dansent.

2 avril 1923.

[162]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LI

*L'imitation des morts***30 avril 1923.**[Retour à la table des matières](#)

L'imitation des morts est une grande chose. Je l'ai remarquée dans le survivant d'une belle paire d'amis. En 14 tous deux étaient sous-lieutenants et tombèrent dans la même attaque ; l'un deux en revint. C'était une sorte de poète assez triste ; l'autre était un paysan bien armé contre les petites misères, et content d'être. Ces contrastes font les amitiés. Or le survivant, portant l'autre dans sa pensée, lui a donné à la fin une seconde existence ; l'impatient devint contemplateur et silencieux ; la simplicité, la réconciliation et la joie revinrent du mort au vivant par la poésie de l'amitié ; je n'ai pas connu de regret qui fût plus constant et plus beau.

Quand on dit, après Comte, que les morts gouvernent les vivants, il faut comprendre ce qu'on dit. Ce n'est point que le père et les ancêtres transmettent aux enfants leurs passions avec leur forme ; cette servitude est commune à l'homme et à l'animal ; elle n'est pas si pesante que l'on croit, car la forme héritée est propre à plus d'une action ; mais

aussi aucun progrès ne peut résulter [163] de là ; bien plutôt, par la variété des occasions, un stable équilibre, et l'immobilité de l'instinct. Ce qui est propre à l'homme c'est le culte par souvenir. Les morts sont purifiés par cette pensée amie qui les recompose au mieux, oubliant l'humeur, la faiblesse et l'esclavage. Ainsi il est rigoureusement vrai que les morts sont affranchis de leur corps et commencent une vie meilleure. Leurs fautes se détachent d'eux comme par un purgatoire ; et leur idée s'affirme par méditation, qui est prière, et par pieuse commémoration. Ils ne sont point présents dans l'existence difficile ; ils ne sont point en situation de se démentir, de se diminuer ni de vieillir ; il ne reste d'eux, par le respect, que ce qui mérite respect ; aussi leurs maximes valent mieux qu'eux-mêmes. Pour les grands hommes ce travail se fait au jour, par lecture, commentaire et imitation cherchée ; mais ce même travail se fait partout, par toute amitié, par toute piété filiale. Les Immortels croissent en nombre et en vertu. Le poids croissant des morts, a dit à peu près Comte, ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. Ainsi la doctrine des saints, du paradis et du purgatoire traduit les vrais rapports entre les vivants et les morts.

Contre quoi travaillent les historiens, qui en viennent tous à dire qu'Homère n'a pas existé ; mais aucun Homère n'a existé ; aucun mort ne fut digne de ses œuvres ; et c'est pourquoi les publications de lettres intimes et de médiocres aventures sont proprement [164] impies. Comme on voit pour Chateaubriand, Musset, Balzac, Stendhal, enfin pour toutes les victimes de l'histoire des lettres. Et Sainte-Beuve a fait école, qui supposait toujours le pire, et voulait expliquer de grands effets par de petites causes. Il faut laisser mort ce qui a mérité de mourir. Mais il est heureusement vrai que la jeunesse ne se nourrit point des anecdotes, et va droit aux œuvres vivantes, laissant le cadavre. Hier encore je me suis vu m'indignant d'une chicane que l'on faisait à Chateaubriand, en disant qu'il n'avait pas vu l'Amérique autant qu'il le racontait. Cela je puis le comprendre, mais je ne m'en nourris point. Je me nourris d'auteurs qui ne peuvent tromper ; et cette illusion me paraît éclairer les œuvres comme il faut. Le feu de l'admiration est plus nécessaire que l'intelligence, et la critique est un ingrat métier. Pour moi j'en suis encore à ne pouvoir lire un auteur si j'aperçois des notes au bas des pages ; cela pue. Il n'y a d'idées que d'ancêtres ; et il n'y a que la jeunesse qui croie aux idées. Sans doute il faut prendre le vrai pour règle ; mais le beau aussi. Je plains les esprits orphelins qui

n'ont pas su accepter quelques prédécesseurs. C'est vieillir terriblement vite. Ces vieux décomposent et se décomposent ; mais dès qu'ils sont morts, jeunesse les sauve.

30 avril 1923.

[165]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LII

*Le temple***16 juillet 1923.**[Retour à la table des matières](#)

Une des idées de l'*Eupalinos* est que le temple meut l'homme ; par quoi l'architecture ressemble à la musique. Mais il faut voir comment le temple meut l'homme. Par ceci que les grands reliefs s'aplatissent dès que l'on s'arrête, comme si l'air des profondeurs en était chassé. Au contraire, dès que le spectateur se met en mouvement, si peu que ce soit, le temple aussitôt déplace ses perspectives, et d'autant plus que les parties en apparence juxtaposées sont réellement plus éloignées les unes des autres ; mais c'est ce qu'il faut essayer, car on ne le croit jamais assez, en se déplaçant seulement d'un pas devant l'entrecoupe-ment des arceaux et des flèches, ou devant les éclipses des colonna-des. C'est explorer la profondeur, et se rendre sensible la solidité de la chose. C'est donc la mort de la chose dans son apparence qu'il faut vaincre par le mouvement. Ainsi le monument nous appelle ; mais d'une certaine manière, selon sa structure. Et Hegel a bien su dire que la cathédrale gothique forme le plus énergique appel, par l'opposition du dehors et du dedans, par l'énigme des contreforts et par la promesse [166] des portes et cette foule pressée des statues qui nous font un

chemin. Une colonnade grecque nous meut d'autre façon. Ainsi la Madeleine serait plus politique que Notre-Dame. Mais de toute façon il faut se mouvoir ; et c'est par le mouvement que le monument nous fait penser.

La peinture au contraire nous tient immobile. Supposons un monument peint dans le fond d'un tableau ; cette image ne répond point à nos mouvements, et l'on n'observe point ce glissement des colonnes qui se montrent et se cachent selon nos pas ; ce qui rabaisse aussitôt le monument peint au niveau des accessoires ; ce qui, surtout, nous avertit que cette apparence doit rester à l'état d'apparence, et qu'ici le vrai est de nous et non de l'objet. Il est donc profondément vrai que l'architecture et la peinture ne sont point du même âge. Car le puissant objet de pierre nous tire à une pensée commune de manière à effacer toute méditation de soi sur soi ; il nous soumet à la doctrine. Mais la peinture au contraire, par cette apparence désormais fixée, nie l'être et divinise l'existence. Le miracle de la peinture c'est de donner être à ce qui passe ; c'est pourquoi tout peut plaire en peinture, un arbre, un nuage, un reflet. Par quoi nous voilà immobiles, en quelque sorte, à la seconde puissance ; car nous savons bien que le mouvement est un adieu à l'apparence et à soi, mais plutôt une sorte d'hymne à ce monde solide, et un massacre des apparences. Un arc de triomphe est peut-être l'objet le plus [167] éloquent qui soit. Ce n'est pourtant qu'une porte de ville, et séparée des murs. Le petit arc du Carrousel est posé sur cette place comme un signe ; on voit d'autres choses par l'ouverture ; ce n'est qu'un passage ; mais il faut passer. Entrer et sortir, ce n'est qu'un. Ainsi s'éveille le pas militaire ; ainsi, par cette porte qui n'est que porte, l'entreprise qui ne promet rien, ce qui donne vie au grenadier de pierre. Il attend de partir. Et au-dessous, les ombres sur le sable stérile font oublier et désert. Car, par la vertu de ce monument, qui signifie absolument l'en-dehors de soi, il y faut passer, mais on n'y peut rester. C'est tout à fait de la même manière que le temple meut l'homme, et encore mieux la foule, bien plus docile à ses propres mouvements. L'action de la musique est presque moins énergique. C'est donc une grande partie de la science des religions que la connaissance du lourd manteau qu'est le monument. L'homme ne peut comprendre cette contrainte qu'il éprouve ; il sent directement l'invisible présence, le Dieu qui n'a point besoin d'une autre statue que le monument même qui, dans son creux, fait un Dieu plein d'échos. La transe religieuse est

l'immédiat effet du monument ; ne cherchons point loin de l'homme, mais tout près de l'homme, la présence des dieux. L'homme ne peut supporter la beauté architecturale ; il fléchit alors le genou et la prière est dictée par le Dieu lui-même. Le mystère est ici, autour de l'homme.

16 juillet 1923.

[168]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LIII

*La piété romaine***21 juillet 1923.**[Retour à la table des matières](#)

Les Stoïciens étaient pieux. Modèles en cela, et non égalés, à ce que je crois. Diogène le Chien honorait la vertu, et méprisait tout le reste au monde ; c'est pourquoi il ne peut être dit pieux ; mais au contraire, dans ce génie scandaleux, j'aperçois l'âme de l'impiété, si je puis dire. Un ivrogne ne peut être dit impie ; non plus un passionné ; non plus un brutal. L'impiété est une genre de pensée ; et qu'elle se fonde, cette pensée, d'une manière ou d'une autre, ce n'est pas ce qui importe ; quand elle serait mystique, elle ne serait pas encore piété ; quand elle serait abstrait matérialisme, elle ne serait pas encore impiété. Respecter ce que l'on juge respectable, ce n'est pas encore piété ; et la forte expression de piété filiale le montre bien ; ces deux mots font comme un mouvement universellement vénéré ; l'idée y est restée intacte. Piété, c'est donc respect au-dessus de toutes les raisons. « Sois pieux devant le jour qui se lève » ; ainsi parle le petit oncle à Jean-Christophe. Nul ne sait ce qu'apportera [169] le jour qui se lève ; pluie

ou neige ; brutal événement ; aveugle événement. Mais sois pieux d'abord et ensuite.

Les Stoïciens s'attachèrent toujours à un genre de pensée réel, ils disaient même corporel, qui est la perception d'un objet dans le monde. Hors de cette prise, l'idée n'était rien pour eux. L'être, pensaient-ils, c'est le monde, et il n'y a rien d'autre. Certes, ils vont à l'âme, et bien mieux, à l'âme de l'âme, qui est le vouloir. Et de l'âme humaine à l'âme universelle, par un raisonnement qui n'a point vieilli. Car, disaient-ils, puisque l'homme est produit du monde et fils du monde, si l'homme a raison et volonté, le monde aussi. Le monde est donc raison et volonté ; et sans limites ; qui pourrait limiter le monde, puisqu'il n'existe rien d'autre ? Tel est le texte de toute théologie. Mais voici où ils étaient forts et pieux. Ce monde qui est raison, c'est bien ce monde ici, ce corps du monde. Ainsi, quelles que soient les apparences, violentes, injustes, impitoyables, c'est cela pourtant qu'il faut vénérer. Non point sans agir : « Dès que tu vois passage, dit Marc-Aurèle, élance-toi. » Mais, ce que tu ne peux changer, garde-toi de le mépriser. « Tout ce que m'apportent tes saisons est pour moi fruit, ô Nature » ; ce court poème, car c'est bien un poème, est aussi de Marc-Aurèle ; et Renan est jugé par là, qui s'est moqué de Marc-Aurèle.

Ici paraît la tolérance véritable, qui est dogmatique, et non point pyrrhonienne. Ce n'est pas parce que je [170] doute de moi que je vais respecter la naïve pensée de l'ignorant ; c'est au contraire parce que je vois plus loin que lui, parce que je sais où il va, en quoi il se trompe, et en quel sens il a raison. La religion païenne était déjà poésie. Le vrai dieu y paraissait sous la forme humaine. Jupiter était aussi le ciel, et Cérès la terre nourrice, et Neptune la mer bruyante. Les ignorants et les superstitieux se trompaient donc seulement en ceci que leur religion était plus vraie qu'ils ne savaient. Et les devins non plus n'étaient pas ridicules, observant le vol des oiseaux et les entrailles des bêtes sacrifiées. Car il n'y a pas un signe du monde qui ne mérite attention, et qui ne finisse par nous instruire. Le difficile est d'interpréter le monde selon lui, non selon nous. Même en cette coutume d'offrir d'abord aux dieux l'innocent animal dont il faut bien se nourrir, il y avait une profonde sagesse, et une précaution contre le sang. Mais les devins ne le savaient pas assez. La règle de l'agir n'est pas seulement de savoir ce que l'on veut, elle est en même temps d'observer les signes du monde, afin de savoir où il nous mène, où il mène notre ac-

tion et nous ; et cela même est piété. Toutefois la parfaite piété est de savoir assister au sacrifice et jeter l'encens sur les charbons, sans rien renier de soi, sans ironie et sans comédie. Difficile. Mais je vois une grandeur par là et une sorte de paix romaine.

21 juillet 1923.

[171]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LIV

*La Vierge Mère***20 août 1923.**[Retour à la table des matières](#)

En ces jours cléments du mois d'août, on voit partout des mères portant des tout petits à peine nés. Chacun admire ces mouvements de piété parfaite, cette paix, cette espérance, cet enveloppement, cette précaution, surtout ce retour de l'enfant vers sa propre vie, parfaite amitié et adhérence, qui n'a point lassé les peintres. À bon droit les prêtres célèbrent la Vierge Mère en ces temps du plein été. Mais y penseront-ils seulement ? Et qui donc y pensera ? Le vrai culte se voit dans la foule, sans une seule faute ; l'impatient se range de lui-même ; la mère passe la première partout, comme une reine. Ce bonheur sans paroles, et par la seule vue, range les passions et les fait sourire.

Que l'athlète ait été adoré, au-dessus des aveugles forces, c'est un beau moment. Mais l'humanité montre de la suite et une parfaite philosophie, comme les mythes le font voir. Le juste en croix est Dieu déjà dans le *Gorgias* de Platon ; cette idée étonne ; Socrate n'en [172] peut trouver de preuve que dans sa propre volonté. Voyez pourtant comment une idée peut faire son chemin. Mais la commune méditation ne pouvait s'arrêter là, et la froide doctrine de l'homme dut plier devant l'intercession de la Vierge Mère. Cette simple image de la mère et de l'enfant vainquit les docteurs. L'enfant Jésus régna par le bon-

heur, comme règne l'été. Tel est l'ordre des idées ; nos aigres doctrinaires n'y changeront rien. La beauté est heureusement la règle première et dernière de nos pensées.

« La femme, dit le sévère Aristote, doit surmonter la difficulté d'obéir. » Cette pensée semble heurter l'autre, et la femme elle-même s'y trompe ; mais qui donc pense selon son propre être ? Il serait mieux de contempler le vrai visage du commandement, qui n'est que celui de la nécessité extérieure. Il n'y a ici qu'une fausse majesté. « Il faut », c'est le mot du roi, et c'est le mot de l'homme ; mais c'est comme s'il disait : « Je ne puis. » Entendez cet aveu toujours dans les orgueilleuses déclamations du chef. Or, pour savoir ce qui est de nécessité, il n'y a qu'à observer, compter et mesurer sans aucun respect. La nécessité d'obéir est commune à l'homme et à la femme ; mais c'est plutôt l'homme, observateur et mesureur des choses, qui la fait connaître ; et cela ne mérite point respect, mais seulement précaution. Ici se trouve le fondement de l'autorité de l'homme dans la famille. Comme tout chef, l'homme obéit à la nécessité extérieure, au nom de laquelle il commande. Une femme [173] clairvoyante ne peut pas désirer pour elle une telle situation. Tout examen des sources du pouvoir diminue le pouvoir. La femme résiste au pouvoir domestique juste autant que les citoyens résistent au gouvernement. C'est dans le détail que l'abus se montre et c'est là seulement que la résistance peut s'appliquer. Les passions de l'orgueil doivent être apaisées par cette vue, aussi bien chez l'esclave que chez le maître.

Où donc est l'abus ? En ceci que les passions commandent plus qu'il ne faudrait. Et où donc le remède, sinon en cette humanité persuasive par sa seule présence ? Et cette opinion de présence ferait assez si la folle ambition de la femme n'empruntait les pensées de l'homme, afin de participer aussi à ce pouvoir du chef, qui n'est qu'esclavage. La femme est mégère en ce rôle ; car la mesure, du moins, sauve le chef ; mais les Furies, comme l'art ancien l'avait senti, sont bien nos punitions. Que de Furies au temps des massacres ! Ce laid visage nous avertit assez ; mais le laid avertit mal, parce qu'il irrite. Adorons maintenant le vrai et beau visage des mères. Guérissons-nous de grimace. Imitons cette paix. La justice suivra.

20 août 1923.

[174]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LV

*Le manteau
d'Agamemnon***1er septembre 1923.**[Retour à la table des matières](#)

Lucrèce est scandaleux. « Tu sais, dit-il, comment les premiers des Grecs se salirent du sang d'Iphigénie. Tu vois cette fille aux genoux tremblants, parée, non point pour ses noces ; cette chaste fille violée par le couteau. Et pourquoi ? Pour obtenir un vent favorable. Voilà les fruits de la religion. » Que va-t-il chercher là ? Il y avait longtemps que ce sang avait séché ; ce n'était plus qu'un sujet de tragédie. L'amour paternel immolé devant un sentiment plus haut, c'est ainsi qu'un poète doit prendre les choses, au lieu de réveiller cette odeur du sang et cette scène d'abattoir. Qui donc pense qu'Iphigénie fut saignée comme un porc ?

La religion est toujours la même. Le sacrifice humain y est toujours le principal. Les religions qui ne tuent point sont des religions usées. Mais le Moloch carthaginois revit sous d'autres noms. De nouveau la tragédie étale les sentiments nobles, et la rhétorique recouvre

le cadavre. Mais de nouveau le scandaleux *Lucrèce* voit les choses comme elles sont. En ce mois d'août, sous cette brume dorée, sous ce ciel blanc de lumière, sous [175] ce même soleil matinal, la plus belle jeunesse s'en alla mourir. Il ne servit point à ces jeunes hommes d'avoir des pères et des mères. *Agamemnon* se couvrit la tête de son manteau ; geste sublime. Mais, dit l'éternel *Lucrèce*, plutôt geste symbolique ; *Agamemnon* refusa de juger. Peut-être sentait-il, peut-être craignait-il de comprendre, que toute la crédulité forme un édifice, ou bien que tout roi règne par les têtes voilées. Ces pensées offensent la majesté ; aussi sont-elles recouvertes encore d'un autre manteau, orné de gloire et de puissance, non pas pour le roi seul, mais pour tous. Il est bientôt fait de couvrir de ce qu'on doit aux autres un certain art de se manquer à soi-même. Couvre donc ton visage, et n'en pense pas plus qu'*Agamemnon*. Ce sang était le prix de l'honneur, de la puissance, de la prospérité. Un dieu jaloux voulait ce sacrifice humain.

Lève seulement un pan de ton manteau. Regarde. Quel honneur restera au monde, si tous ceux qui ont de l'honneur sont tués par l'honneur même ? Quelle force a l'État si tout ce qui est faible ou lâche gagne de vivre, et si tout ce qui est fort et courageux gagne de mourir ? Quelle richesse, de cette dévastation ? Quelle victoire et pour qui, si les vainqueurs sont morts ? Mais, bien mieux, quel prêtre de cette sauvage religion oserait promettre la victoire à celui qui se battra bien ? Le courage est le même des deux parts ; le mérite est le même ; le sang est versé de même ; et il faut un vaincu. Il n'y a pas plus de relation entre ces morts volontaires et la [176] liberté à venir, la dignité à venir, le droit à venir, la paix à venir, qu'entre regorgement d'*Iphigénie* et les vents de la mer *Egée*. Voilà ce que verrait *Agamemnon* seulement par un trou de son manteau. Mais les prêtres et les moines sont sortis d'entre les pavés ; et tant de moines sans froc et tant de jaunes dyspeptiques, et tant d'aigres vieillards, tous ensemble mènent un bruit d'enfer, hurlant que le moment sublime est venu, et qu'il est absolument beau de mourir, et que cette rosée de sang est agréable aux dieux, féconde, régénératrice. Impie, lâche, traître, inhumain quiconque en doute. Concert formidable, implacable. *Agamemnon* se couvre la tête. La victime court au-devant. Ces mâles vigoureux ont cela de beau qu'ils se jettent où on les pousse, incapables qu'ils sont de mâcher la peur. Quelle preuve plus éclatante ? Et comment douter après cela que le plus absurde soit justement le plus certain ? Cepen-

dant le scandaleux Lucrèce médite encore une fois d'ajuster les causes aux effets et de nier les dieux par précaution, en surmontant l'enthousiasme, la pudeur, l'admiration, et l'horreur même, toujours en secrète alliance avec le sacré. Encore une fois, et toujours visant les dieux réels, réels par l'imagination délirante, il dénonce la religion, conseillère de tant de maux. Tâche ingrate, et cent fois maudite. Mais attention. Sait-on ce que pensent toutes ces douleurs voilées ? Aucun poète ne fut plus lu que Lucrèce.

1er septembre 1923.

[177]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LVI

*Le dieu égyptien***29 octobre 1923.**[Retour à la table des matières](#)

Une des puissantes formules de l'*Eupalinos* est sur la Bête égyptienne ; sous ce nom j'entends aussi bien l'homme. « La ruse, les énigmes... Monstres de silence et de lucidité. » On trouve dans Hérodote une idée déjà suffisante de ce régime des castes, où les plus grands crimes sont de manquer aux usages. Ces hommes ont vécu selon l'instinct, pensant leurs propres actes, et créant même l'instinct quand il manquait. Cette intelligence n'a donc plus d'autre fonction que de désapprouver ; d'où ces faces malveillantes, quoique impassibles. Ce genre de beauté fait peur. Mais il y a de l'Égypte partout ; partout quelque chose de ce refus de changer qui fait que l'animal est dieu. Quelle plus puissante image, alors, de la perfection, que ce crocodile qui se borne à lui-même ? Œil sévère, sans curiosité, mais non pas sans attention, comme on voit un chat.

J'ai souvenir d'assemblées où les dieux égyptiens se tenaient en cercle, et gardant leur être, chacun les pieds [178] placés sur un petit carré de tapisserie. Les visages exprimaient toutes réserves à l'égard

des inventions de tout genre, et qu'en bref rien n'était approuvé ni permis. Chacun a connu de ces conciles provinciaux, où les visages n'affirment qu'eux-mêmes. Non que les passions manquent en ces immobilités ; mais nocturnes comme celles des chats. Non point matière d'histoire, car l'institution couvre l'événement. Toute poésie et même tout langage revient à la forme ; l'idée se limite à l'être pour soi, et toutes les pensées sont coulées à fond. Par sa forme seulement l'animal exprime tout ce qu'il a à dire. L'homme de même, mais avec cette nuance qu'il pense cela même, et le signifie à toute la terre. C'est le royaume d'importance, où l'on ne rit point. Dogme, c'est trop dire ; car la preuve appelle discussion, comme on l'a assez vu, et l'athéisme commence avec la preuve ontologique. Un Égyptien s'étonnerait de nos religions, toutes pleines d'invention et de dispute, et raisonnables par ce mouvement. Et nos croyants, à vrai dire, sont pleins de doute à l'égard de ce qui est, qui ne leur suffit point. La belle époque des religions est cet immobile culte de l'immobile, de l'immobile qui joue l'éternel. D'où ces pieds pris dans la masse et ces penseurs enchaînés. Mais c'est trop de dire qu'ils sont méchants. Ou peut-être faut-il dire qu'il n'y a de bon que le généreux. Au reste il a fallu que cette idée même se montre, et le Sphinx, par le mélange de l'animal et de l'humain, dit assez et même dit tout. Quelquefois un naïf a plaidé pour quelque idée [179] devant ces assemblées de Sphinx ; ces entretiens sont comme des déserts à traverser.

Penser est une aventure. Nul ne peut dire où il débarquera ; ou bien ce n'est plus penser. Cette sévère condition suffit pour retenir au rivage le dieu égyptien. Mais il n'est même pas spectateur ; plutôt rocher et promontoire ; car on ne pense pas à demi. La condition préalable de n'importe quelle idée, en n'importe qui, c'est un doute radical, comme Descartes l'a bien vu. Non pas seulement à l'égard de ce qui est douteux, car c'est trop facile, mais, à l'égard de ce qui ressemble le plus au vrai ; car, même le vrai, la pensée le doit défaire et refaire. Si vous voulez savoir, vous devez commencer par ne plus croire, entendez ne plus donner aux coutumes le visa de l'esprit. Une pensée c'est un doute ; mais à l'égard de la coutume, il y a plus que doute ; car, quelque force qu'ait la coutume, et même si le penseur s'y conforme, la coutume ne sera jamais preuve. Peu d'hommes ont osé faire et maintenir cette difficile séparation. Pour l'ordinaire on pense par jeu, en surveillant du coin de l'œil la divinité égyptienne. Descartes aussi craint d'of-

fenser les dieux ; mais écoutons bien ce qu'il dit ; « craignant (ce sont ses propres paroles) de déplaire à des hommes dont l'autorité ne peut guère moins sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ». Toute la révolte et la plus redoutable, est dans cette virile formule, une des plus belles que je connaisse.

29 octobre 1923.

[180]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

LVII

De la théologie

20 décembre 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Il y a quelque chose de mort dans toute théologie, quelque chose de mort aussi dans toute géométrie. Ce sont des idées sous clef ; nul n'y va plus voir, et l'on en fait le compte par des registres et abrégés, comme font les teneurs de livres. Or, ces provisions d'esprit se corrompent encore plus vite que les provisions de bouche. Et qu'est-ce qu'une idée à laquelle on ne pense point ? Bossuet prouve Dieu par les vérités éternelles. « Une vérité ne peut cesser d'être vérité. Descartes meurt, Bossuet meurt, la vérité ne meurt point. Mais comme une vérité n'est rien aussi sans quelque pensant, il existe donc un Pensant éternel. » Voilà une pensée de disciple et une armoire aux idées. Descartes est bien plus difficile à suivre, parce qu'il brise l'armoire aux idées et les idées mêmes, allant jusqu'à dire qu'il n'y a point du tout de vérités éternelles et que la volonté de Dieu en décide à chaque instant, même du triangle et du cercle. Il est toujours permis de comprendre l'avertissement, [181] qui signifie que, dans nos pensées aussi, les

idées du géomètre ne sont point comme des corps étrangers, mais veulent être soutenues par le jugement qui précède ici le raisonnement. La difficulté de suivre les subtilités du géomètre vient de la difficulté de saisir et de maintenir les définitions. On comprend que cette perfection de notre esprit doit être transportée en Dieu, où elle se change en une création de vérités et une géométrie plutôt inventée que conclue. La liberté divine se trouve sur une limite dont nous pouvons à peine nous approcher en nous souvenant que la pensée divine est la législation des esprits. On voit jusqu'où la théologie laïque peut se risquer. Comprenne qui pourra. Toujours est-il qu'il y a ici du scandale et une occasion de douter de l'indubitable, par quoi la théologie de Descartes se trouve animée d'incrédulité. Au feu les idoles. Ainsi va le vrai géomètre, toujours doutant et défaisant, d'où les idées naissent et renaissent. Car je tiens que si l'on veut savoir ce que c'est qu'une ligne droite il faut y penser toujours, j'entends la vouloir et maintenir toujours, ce qui est douter et croire ensemble. Quant à la ligne droite qui tient d'elle-même, et qui est enfermée en quelque palais des mesures, je sais qu'elle n'est point droite. Rien au monde n'est droit.

Rien au monde n'est juste. Aucun objet n'est Dieu. Mais l'homme juste est celui qui pense toujours au juste, et continuellement le maintient et le veut, imitant le Dieu de Descartes en cette création continuée. C'est [182] ainsi que le juste fait justice de tout, comme le géomètre fait géométrie de tout. Un tel homme ne se fie point à l'ordre des choses, et la pointe de son jugement toujours attaque la justice établie et vénérée, la redressant d'après le modèle qui n'existe pas. Ce feu du jugement moral, cette ardeur à briser, ce culte du Dieu seulement aimé, nu, et sans aucune puissance, voilà par où la religion vit et revit. Plus religion dans ce socialiste que dans ce thomiste. Mais il se peut bien que le socialisme soit théologique maintenant, et que la justice soit maintenant sous clef dans quelque pavillon des justes mesures. L'idée aura donc péri par la suffisance.

On doit appeler machine, dans le sens le plus étendu, toute idée sans penseur. Je remarque que la téléphonie sans fil guérit de comprendre et même d'essayer de comprendre. Et l'avion a tué l'idée de l'avion, comme les ailes, en l'oiseau, ont tué le doute, âme des formules de Newton et d'Euler. Car qui pensera, si tout est pensé ? Qui réglera, si tout est réglé ? La violence est l'effet inévitable, et souvent prochain, d'une pensée sans aucun doute ; et c'est ce que l'on voit en

gros chez les fous. Peut-être est-il dans la destinée de toute théologie, aussitôt achevée, de rouler sur la terre comme un char d'assaut. C'est ainsi que la puissance déshonore la justice.

20 décembre 1923.

[183]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LVIII

*Les grandes images***22 décembre 1923.**[Retour à la table des matières](#)

D'Hercule à Jésus, la suite, l'opposition, le progrès sont assez clairs. Ces récits sont réels par les pensées. On ne demande point si les contes orientaux sont vrais ; on connaît qu'ils sont vrais, parce que les hommes ont certainement pensé d'abord leur propre existence d'après le pur événement, qui tantôt trompe l'espérance et tantôt la comble ; et ce tableau des contes représente éternellement les jeux de l'imagination et des passions ensemble, un genre de prière qui n'est que curiosité et désir, enfin premier tissu de toutes nos pensées. Hercule foule aux pieds ce tapis magique ; il n'y fait pas seulement attention. Il est vrai que l'action termine le rêve ; mais il est plus profondément vrai que l'exercice athlétique réduit l'imagination à la perception claire. Hercule est donc clairvoyant par sa force, bon et juste par sa force. Cet ordre de la force et cette vertu de l'exécution furent adorés longtemps et le seront toujours assez. L'homme en marche et assuré de lui-même [184] mesure la nécessité extérieure et frappe à coup sûr. Les maux d'événement sont alors finis et déterminés ; la vigilance et l'industrie en font le tour. L'homme aménage et assainit la planète, se portant d'un mouvement vif et mesuré contre l'eau, le feu, la peste, le brigandage. Hercule reconnaît ses fils.

Mais suivons le récit. Hercule périt par ses propres passions. Les démons intérieurs se montrent. D'autres maux, sans mesure, collés à nous comme la brûlante tunique ; les cris d'Hercule emplissent le monde. Qu'est cela, sinon le crime aimé et déserté, la fraternité et la haine ensemble, la puissance de police et d'industrie se détruisant elle-même ? C'est à quoi nos travaux d'Hercule nous ont conduits, et c'est la guerre à l'état de pureté, vertu contre vertu, et le meilleur, ouvrier du pire. Conflit de soi avec soi. Ici est l'hydre dont les têtes revivent, à peine coupées. Ici périt la force disciplinée, par la force disciplinée, et sans fin. Par quoi ? Par l'opinion seulement. La seule opinion a tué dix millions d'hommes en ces temps-ci.

Une autre vie se montre, puissante sans aucune puissance. Un autre athlète, par le jugement seul. La puissance de César attend le consentement et le culte ; mais le consentement et le culte lui sont refusés. Un autre salut préoccupe l'homme divin ; il ne regarde qu'en lui-même, au désir, à l'amour, à l'ambition, à l'avarice, pour les subordonner. Nullement satisfait de l'ordre politique, qui donne apparence de raison à toutes ces [185] choses, mais annonçant au contraire que si on leur donne quelque peu du consentement intérieur, on leur donne tout. Plus profondément, discernant que les forces au service de l'esprit déshonorent l'esprit ; que l'esprit vaincra, mais seul, et désarmé ; que tout le bien extérieur possible viendra de ce refus et de cette retraite de l'esprit en lui-même, et de cette purification au sens propre du mot. Enfin la puissance est déchue de son droit divin. Si l'instrument du supplice, adoré dans le temple nouveau, signifie quelque chose, il signifie, à n'en pas douter, que la puissance n'est plus un attribut de Dieu. La croix nous rappelle violemment que le Dieu de l'esprit a subi un supplice infamant. Impossible de l'oublier. L'on saisit ici la vertu de ces grandes images, sur lesquelles le discours n'a pas de prise. Que de sophismes théologiques en vue de rassembler l'esprit et la force, et de composer une même prière pour l'un et pour l'autre ! Toutefois on ne peut composer avec ce terrible signe, et quoique nous y soyons accoutumés. Cette puissante image nous a précédés. Nous voudrions croire que le progrès est bon diable. Mais le signe reste ; il attend nos pensées.

22 décembre 1923.

[186]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LIX

*Mythologie universelle***25 décembre 1923.**[Retour à la table des matières](#)

Noël n'est pas un soir ni une fin. Noël est une aurore et un commencement. Cette messe est à minuit et célèbre un enfant. Cependant l'hiver a commencé ; la neige ensevelit l'automne ; les arbres montrent leurs squelettes dépouillés ; le vent du nord descend sur la terre. Mais l'œil voit d'autres signes ; le ciel se creuse par ces légères architectures de la forêt ; la lumière est comme délivrée ; la neige double le ciel. Sur les bourgeons du marronnier j'ai touché une sève visqueuse. Les astronomes de leur côté mesurent ce solstice traînant ; le soleil a fini de descendre. Ainsi tous les signes s'accordent, et la jeune espérance est fêtée justement quand il faut.

Les anciens peuples avaient tous des danses réglées qui figuraient les choses du ciel et les saisons ; c'est ainsi qu'ils se souvenaient ; c'est ainsi qu'ils se persuadaient eux-mêmes. On dit souvent là-dessus que ces danses figuraient la mythologie ; mais je suis assuré au contraire que la mythologie fut un commentaire de ces danses, qui premièrement exprimèrent le rapport de l'homme à la nature des choses, tout à

fait de la même manière que le chant des oiseaux raconte le printemps. [187] Ainsi l'ancien culte fut d'abord en action, et absolument vrai. C'est de là que les hommes prirent leurs idées. Je veux bien que penser ce soit, selon un mot connu, se retenir d'agir ; mais je dirais plutôt que penser c'est s'arrêter de danser, ou bien regarder danser. Car il faut un objet à nos pensées comme telles ; il faut un autre monde, solide comme le monde, image du monde, et autre que le monde. La première contemplation fut danse, et la première réflexion fut contemplation de la danse. Pensez-y avec suite. On ne peut compter sans les noms de nombre ; mais comment nommer les nombres avant d'avoir compté ? Cherchez d'un autre côté ; le nombre fut sans doute une abstraction de la danse, et autrefois sacré, comme la danse.

Le détail échappe. Mais posons seulement que l'accord des signes fut toujours adoré. On peut comprendre alors cette mythologie universelle, où la forme humaine représente une partie ou un aspect de la nature inanimée. Si la danse est la plus ancienne vérité, tout s'explique ; et aussi comment l'ordre de la nature fut naturellement exposé sous la forme d'un récit légendaire. La légende fut la première explication de la danse. Comment expliquer autrement ce sens des mythes, qui se retrouve et se redouble jusque dans leurs derniers replis ? La fête fut d'abord juste, non moins juste que le chant des oiseaux. Elle exprima l'ordre universel. Les récits que l'on en tira furent gouvernés par ces gestes infaillibles ; aussi n'y a-t-il pas une faute dans ces [188] métaphores qui furent les anciens dieux. Personne, ou presque, ne remarque que les poèmes sont régulateurs à la fois et révélateurs de nos sentiments ; mais tous l'éprouvent. Encore bien moins remarque-t-on que les mythes sont les régulateurs à la fois et les révélateurs de nos pensées ; mais aussi ceux qui éprouvent cet accord dans le moment de la prière sont transportés si violemment par cette beauté inexplicable, qu'ils sont disposés alors à accorder beaucoup et même tout à la théologie raisonneuse. Toutefois cette théologie elle-même convient que celui qui prend le mythe pour vrai en ses apparences, et qui adore directement et simplement les images, est plus près du vrai que les docteurs. Mais celui qui comprendrait que la prière est une parfaite perception de la nature et de l'homme ensemble serait encore plus près des dieux. Je pense à la vieille femme dont parle Rousseau dans l'*Émile* et qui ne savait dire comme prière que : « Oh ! » Ce fut le

plus simple des psaumes, et c'est le modèle de tous. On explique par là que le sentiment de la nature soit puissant dans les poèmes ;

O récompense après une pensée

Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Le poète sent directement les choses, la beauté des choses, et les dieux ensemble. Les saints ont quelquefois esquissé ce poème.

25 décembre 1923.

[189]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

LX

L'esprit chrétien

28 décembre 1923.

[Retour à la table des matières](#)

L'esprit chrétien n'est pas encore développé, même en ses premiers replis ; nous n'apercevons pas le moment où l'idée même du jugement intérieur appellera son opposé, c'est à savoir une forme politique purifiée, dont nous n'avons presque aucune idée. Selon les vues profondes de Hegel, qu'il faut elles-mêmes développer hardiment, la religion n'est jamais que la première réflexion sur les monuments, parmi lesquels je compte les légendes ; et la philosophie elle-même n'est qu'une réflexion sur la religion. C'est pourquoi je dis que la libre pensée n'est et ne sera autre chose que le christianisme développé. Je dis développé ; non point réconcilié avec l'ancien ordre politique ; non point interprété d'après l'ancienne logique ; mais lui-même devenant logique et finalement politique.

Je prendrai en exemple le salut individuel, où Comte lui-même, si attentif à recueillir l'héritage humain, n'a pourtant reconnu que l'égoïsme renaissant. Il est [190] clair qu'il faut coopérer d'abord, et, coûte que coûte, sauver les autres en même temps que soi, et ne point quitter femme, amis et compagnons pour soigner sa propre âme. Rien n'est plus évident ; toutefois il y a beaucoup de choses évidentes et qui ne s'accordent point. Il faut coopérer pour la paix ; très bien. Mais le moindre essai dans ce sens-là fait paraître une autre guerre. La grande

guerre a porté cette contradiction et nous la jette maintenant en discours irréfutables. Suivons l'autre idée, si jeune encore ; il est assez clair que l'élément de la guerre est cette colère intérieure en chacun, si aisément parée en indignation. Le monde des hommes est agité en tous sens de ces généreuses colères, saluées sous le nom de courage. Mais nous ne poussons point au delà. Autour de cette idée nous voyons se reformer les légions de César.

Où donc le salut, sinon dans une retraite à l'intérieur de soi-même en vue de se bien gouverner ? Chacun reconnaît promptement, d'après ses premiers essais, qu'il est difficile d'aider les autres ; mais c'est encore trop peu savoir. Il faut comprendre, par jugement irrévocable, que les moyens de force, et même d'apparence douce et persuasive, sont nécessairement soumis aux lois de la force. Cette vue prise, et ce monde une fois exilé de nous, une autre idée se montre qui est que la paix de chacun avec soi sera nécessairement la paix universelle. Ainsi c'est par gouvernement de moi-même que j'aide les autres, et seulement ainsi. En toutes choses ; [191] car si je ne convoite point, j'établis la justice autant qu'il est en moi ; si je ne violente point, j'établis la liberté autant qu'il est en moi. Ce que traduit exactement et sans la moindre erreur cette poétique doctrine d'après laquelle celui qui a sauvé son âme intercède et prie pour tous les autres. Mais ce n'est pas assez de croire ; il faut savoir. Cela est ainsi. Tous les maux humains viennent de ce que je me jette à sauver les autres d'esclavage, d'injustice et de violence, au lieu de me sauver moi-même. Dans le juste, toutes les fois qu'on le rencontre, on reconnaît non sans étonnement un certain refus d'aimer et même d'aider, par un regard à l'ordre invisible et immédiatement universel où le sage gouverne absolument. Mais la plupart des désordres de la bonne volonté seront réformés, non par une loi, plutôt par la loi des choses qui, sans la moindre erreur, nous renvoie l'effet de nos passions. Seulement cela est encore plus admiré que compris. On s'étourdit à chercher une loi civile qui préserverait les hommes d'être violents, injustes, esclaves. Au lieu que c'est parce qu'ils ne se sauvent point chacun de violence, d'injustice et d'esclavage, que la loi civile est corrompue par ce mélange d'amour et de vengeance.

28 décembre 1923.

[192]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

LXI

Le figuier

5 janvier 1924.

[Retour à la table des matières](#)

Il arriva que Jésus eut soif ; il s'approcha d'un figuier et n'y trouva point de figes. Aussitôt il maudit l'arbre inutile, et l'arbre sécha sur pied. Or, dit le livre, ce n'était point la saison des figes. Cette étonnante remarque ne peut venir ni d'un copiste, ni d'un commentateur ; ces gens-là ne font que des changements raisonnables. Aussi je ne suppose point ici d'erreur. Tout au contraire, en ce terrain pierreux, de telles failles et vitrifications, d'abord inexplicables, me font dire que l'esprit a frappé là. Scandale, dit le lecteur pieux ; je ne puis comprendre. Patience. Plus grand scandale quand vous comprendrez.

Il me plaît d'imaginer la défense du figuier. « Pourquoi maudit ? Je ne me règle point sur votre soif ; je me règle sur les saisons, et j'obéis à la nécessité extérieure. Image donc je suis, et utile image, de cette loi qui irrite les impatientes. Aussi je me moque des impatientes. Le même Dieu qui a limité les marées est celui qui a voulu que j'eusse des figes en un certain temps, [193] comme des fleurs en un certain temps. Je suis l'ancienne loi, la loi de toujours. » On reconnaît le discours du Pharisien. Or, les figiers n'ont point cessé d'obéir aux saisons, et les Pharisienes parlent plus haut que jamais.

Mettez-vous cent mille en cortège et demandez aux docteurs de la loi d'établir enfin la vraie paix entre les nations. Vous entendrez un

discours assez fort. « Suis-je maître des nécessités ? Est-ce moi qui ai fait ce monde comme il va ? Ne parlons pas, Messieurs, de nos désirs. J'aime la paix autant que vous l'aimez ; je la souhaite ; je la veux. Mais où avez-vous lu que nos désirs, que nos souhaits, que nos volontés sont la loi des choses ? Je ne fais pas de miracles. Quand les conditions d'une vraie paix seront réalisées, la vraie paix sera. Je vous l'annoncerai. Mon affaire est de savoir ce qui est, et d'en conclure le possible et l'impossible. Et qui sait mieux que moi ? J'ai des résumés de tout, et je les tiens à jour. J'ai trente commissions qui enquêtent pour moi et qui résument pour moi. J'ai des artilleurs, j'ai des juristes, j'ai des économistes, j'ai des démographes, j'ai des géographes, j'ai des statisticiens. Je suis documenté, et vous ne l'êtes point. Vous me faites savoir ce que vous voulez ; et moi je vous fais savoir ce qui est et ce qui sera par nécessité. » Les cent mille manifestants s'en iront plus pauvres qu'ils ne sont venus. Une fois encore dépouillés d'espérance. Et contents.

Non pas contents tout à fait. Le nouveau Dieu est ressuscité ; il n'a pas aboli l'ancienne loi, mais l'ancienne [194] loi non plus n'a pas effacé l'image du scandaleux supplicié, c'est ainsi que Claudel le nomme. Que les figuiers suivent les saisons, cela juge les figuiers. Mais, aux yeux de l'homme, la nécessité n'est nullement respectable. La loi des bêtes sera surmontée ; la loi de l'homme sera. Il n'est pas d'assassin qui n'invoque la nécessité ; qu'il soit donc traité selon la loi des bêtes. Mais quel est l'homme raisonnable, ou seulement résolu à n'être point fou, qui reconnaît valable cette loi de nécessité, source indubitablement de ses plus folles pensées, de ses plus inhumains désirs, de ses plus brutales colères ? Eh oui, ce sera ainsi et toujours ainsi si nous laissons aller la nécessité extérieure. Spectateur des choses humaines, donc ; toujours souhaitant, et n'osant rien. Attendant ses fruits du vent, du soleil et de l'eau. Mais il n'y a que le fou qui s'abandonne ainsi. L'homme véritable n'attend point la saison de la paix. Ce n'est pas entre des hommes paisibles et justes qu'il s'agit d'établir la paix, mais bien entre des hommes aisément furibonds et promptement fanatiques. Il est juste qu'ils aient guerre. Ils auront paix contre saison. Voilà ce qui est signifié par cette parabole.

5 janvier 1924.

[195]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXII

*L'homme de Dieu***9 janvier 1924.**[Retour à la table des matières](#)

L'homme de Dieu vient sans avertir, et s'en va de même ; soit qu'il parle, soit qu'il revive un moment en ses écrits austères, soit qu'un rude apôtre nous ramène à la doctrine. Et que dit l'homme de Dieu ? Il dit que nulle puissance de ce monde étalé ne mérite respect ; il dit qu'un César vaut l'autre, et qu'aucune justice ne naîtra ni par les triques ni par les piques. Que la perfection est toute dans ce pouvoir invisible de penser et de vouloir, et enfin de se gouverner soi-même. Que nous sommes comptables premièrement de cette paix avec nous-mêmes qui dépend de nous. Que nous sommes rois chacun de notre petit royaume, et qu'en voilà bien assez pour nous occuper. Que les choses humaines autour de nous, si mauvaises qu'elles soient, font assez voir une justice redoutable, par toutes ces passions que l'on voit prises à leur propre piège et par ces flèches qui reviennent sur l'archer. Qu'on ne recrute que l'envie contre l'ambition, que la lâcheté contre l'orgueil et la fureur ; que, [196] s'il fallait choisir, la condition de l'esclave est encore la meilleure, parce que la nécessité d'obéir nous conduit naturellement à régner sur nous-mêmes ; au lieu que le lourd devoir de gouverner nous jette hors de nous et dans les apparences de la justice. Qu'ainsi chacun doit rester à sa place ; que chacun doit

craindre d'avoir et craindre de pouvoir. Que de toute façon l'épreuve de la souffrance et de la mort est commune à tous et imposée, non point par quelque César, ce qui montre assez que notre travail d'homme n'est pas d'écarter l'épreuve, mais plutôt de la surmonter par la ressource de l'esprit. Que c'est la même épreuve pour le soldat et pour tous, et qu'il faut un aveuglement volontaire, c'est-à-dire la plus grande lâcheté de l'esprit, pour que nous nous trompions là-dessus. Qu'au reste ce surcroît de maux, si c'en est un, qui vient des hommes est très évidemment la suite de leurs erreurs, mensonges et convoitises, et que nul ne peut se permettre de s'en plaindre s'il ne s'est purifié lui-même.

L'homme de Dieu est importun. Il faut pourtant suivre aussi ces pensées hivernales, faire retraite et carême. Le paysage dénudé nous y invite. Quand toutes les feuilles sont tombées, le soleil touche la terre justement en ses points de fertilité. Mais ce n'est qu'un moment. L'esprit revient là, mais n'y peut rester. Parce qu'il s'est mis au monastère, s'appliquant à ne respecter que ce qu'il doit respecter, par cela même il en doit sortir. Comme ce corps vivant sait bien rappeler l'esprit [197] qui veut s'exiler, ainsi les pouvoirs excommuniés par le silence de l'esprit appellent au secours ; car César aussi est l'homme de Dieu, et conspire avec tous contre lui-même. Tout homme veut respect ; et tout homme s'y connaît. Non pas cette obéissance séparée ; personne n'en veut. Il n'est point de riche qui cherche seulement la richesse ; tout ambitieux veut approbation. Et de même j'ai remarqué que celui qui refuse le mieux n'est pas celui qui se plaint le plus. Tous ces morts n'irritent en effet que la partie mortelle, et cela ne va pas loin. Mais un mensonge qui cherche approbation irrite autrement ; est-ce irriter qu'il faut dire ? Il réveille la partie haute. On a observé pourtant que révolte ne vient pas tant de misère ; mais on n'en tire point la conséquence qui est que la sottise est moins supportée qu'aucun autre mal, peut-être par cet écho en nous-mêmes. Car ces sottises naissent et renaissent en chacun, par cette âme de vérité qui en doit sortir ; et l'homme de Dieu ne peut pas nous permettre de laisser l'esprit dans ses langes. Ce ne sont point les actes, ce sont les discours qui nous appellent. César veut penser ; César, nous sommes de ta suite. Cette collaboration ne se refuse point.

9 janvier 1924.

[198]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXIII

*La Trinité***17 janvier 1924.**[Retour à la table des matières](#)

Considéré, autant que faire se peut, selon la rigueur de l'entendement, le christianisme offre un ensemble de vérités sans reproche. Ce Dieu nouveau, qui enfin est homme, termine un long tâtonnement d'idolâtrie errante, assuré enfin dans son vrai chemin par le dieu grec, à la fois athlétique et politique. Mais on n'en pouvait rester à cette forme extérieure ni à cette société extérieure. Le plus divin, en ce Dieu homme, c'est la conscience ; et la conscience, élevée aussitôt jusqu'à l'esprit, propose une autre société et une autre vie. Voilà donc l'Esprit. Mais pourquoi le Fils et le Père ? D'abord, pourquoi le Fils, dit aussi fils de l'homme ? Cela signifie que la forme humaine faible, souffrante et séparée, est divine encore. Entendez que la condition de l'esprit en cette forme ne doit point être exigée d'abord. Un ignorant, un méchant, un fou exigent encore respect par la seule forme extérieure. Ainsi le culte cherche l'esprit et l'espère, comme l'Enfant-Dieu [199] le signifie assez. Il me semble aussi que le bœuf et l'âne ne sont point hors de place dans cette puissante image ; ils figurent les dieux de l'Inde et de l'Egypte, déchus, mais encore participants.

Mais que signifie le rapport du Père et du Fils ? Le Dieu des anciens dieux fut toujours le Destin ou la Nécessité, ce qui revient à dire le Monde en son inexplicable existence, puissant par là absolument, mais aussi en ses raisonnables, explicables, irréprochables connexions qui font suivre l'effet de la cause selon une sorte de justice implacable. En cet être nous baignons de toutes parts ; nous vivons de lui et sommes nés de lui ; dépendants en ce sens, et sans remède. Car, si haut que l'esprit nous élève jamais, il faudra d'abord vivre, c'est-à-dire d'abord obéir, et encore mieux bénir cette obéissance qui nous donne pouvoir. Ainsi le plus ancien des dieux est encore immensité, puissance et sagesse. Cette idée ne doit pas être oubliée, ni l'autre, ni non plus l'autre. Et que les trois ne fassent qu'une, c'est ce que l'esprit termine, retrouvant ses propres lois en cet univers. Tel est le sommaire de nos pensées, et ceux qui ne le développeront pas ne développeront rien. Tout homme qui connaît, si peu que ce soit, connaît selon ces relations souveraines.

Peut-on adorer les images ? Mais que peut-on adorer, sinon des images ? Le géomètre lui-même ne se passe point de ces tracés grossiers qui disposent son corps comme pour accompagner l'attention intellectuelle. [200] Mais bien plus justes encore, bien plus puissantes pour nous délivrer de ce mouvement étranglé des passions, plus justes et plus puissantes sont ces images si exactement propres à soutenir nos pensées, et ainsi à réconcilier le corps et l'esprit. Ces métaphores parlées ou chantées, maçonnées, sculptées ou peintes, sont la première preuve, et encore la dernière. Elles préparent, par cette atteinte du beau, corporelle certainement, mais spirituelle aussi. Car le beau n'a jamais rien coûté à l'intelligence, ni jamais exigé d'elle aucun reniement, et c'est ce qu'annonce la belle image. Mais le beau est encore ce qui termine nos pensées et les rassemble. Éveil à la fois et sommeil de nos pensées, comme la musique, ouvrant et fermant sans cesse la porte d'inquiétude, le représente si bien. Toutefois, ce n'est pas assez de chanter au lutrin ; et c'est le mouvement même de la religion humaine qui nous rappelle que l'esprit est aussi quelque chose. Il faut donc que l'esprit en chacun surmonte les divisions et réalise l'unité en comprenant d'abord que la loi du Père subsiste toute et que la loi du Fils est hors du temps comme un mouvement sublime. Et ce regard supérieur sur les contradictions, c'est l'esprit même. Les philosophes ont beaucoup travaillé sur les trois termes ; on peut même dire que toute re-

cherche spéculative fait jouer ces puissantes formes. La religion est, très clairement, le miroir de l'esprit.

17 janvier 1924.

[201]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXIV

*L'homme devant
l'apparence***19 janvier 1924.**[Retour à la table des matières](#)

Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. C'est par croire que les hommes sont esclaves. Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit.

Qui croit seulement ne sait même plus ce qu'il croit. Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien. Je le dis aussi bien pour les choses qui nous entourent. [202] Qu'est-ce que je vois en ouvrant les yeux ? Qu'est-ce que je verrais si je devais tout croire ? En vérité une sorte de bariolage, et comme une tapisserie incompréhensible. Mais c'est en

m'interrogeant sur chaque chose que je la vois. Ce guetteur qui tient sa main en abat-jour, c'est un homme qui dit non. Ceux qui étaient aux observatoires de guerre pendant de longs jours ont appris à voir, toujours par dire non. Et les astronomes ont de siècle en siècle toujours reculé de nous la lune, le soleil et les étoiles, par dire non. Remarquez que dans la première présentation de toute l'existence, tout était vrai ; cette présence du monde ne trompe jamais. Le soleil ne paraît pas plus grand que la lune ; aussi ne doit-il pas paraître autre, d'après sa distance et d'après sa grandeur. Et le soleil se lève à l'est pour l'astronome aussi ; c'est qu'il doit paraître ainsi par le mouvement de la terre dont nous sommes les passagers. Mais aussi c'est notre affaire de remettre chaque chose à sa place et à sa distance. C'est donc bien à moi-même que je dis non.

Toute religion est vraie, de la même manière que le premier aspect du monde est vrai. Mais cela ne m'avance guère. Il faut que je dise non aux signes ; il n'y a pas d'autre moyen de les comprendre. Mais toujours se frotter les yeux et scruter le signe, c'est cela même qui est veiller et penser. Sévère règle de nos pensées, plutôt soupçonnée que connue jusqu'à Descartes, car les Anciens laissaient aller le monde et la guerre par peur [203] d'autoriser trop de négations. Il fallait réfléchir sur la conscience même : « Je pense », comme fit Descartes. Alors parut le doute, attaché comme une ombre à toutes nos pensées. La simple foi n'en était pas diminuée ; bien au contraire ; car c'est par le doute qu'il y a un arrière-plan de l'apparence. Autrement c'est dormir. Si décidé que l'on soit à tout croire, il est pourtant vrai que Jésus est autre chose que cet enfant dans la crèche. Il faut percer l'apparence. Le Pape lui-même la perce, en chacune de ses prières. Autrement serait-ce prière ? Non point, mais sommeil de vieil homme. Derrière le signe il y a la théologie. Mais la théologie, si elle n'est que signe, qu'est-elle ? Et qu'y a-t-il derrière la théologie ? Il faut comprendre, ce qui est toujours dire non. Non, tu n'es pas ce que tu semblés être. Comme l'astronome dit au soleil ; comme dit n'importe quel homme aux images renversées dans l'eau. Et qu'est-ce que scrupule, si ce n'est dire non à ce qu'on croit ? L'examen de conscience est à dire non à soi couché. Ce que je crois ne suffit jamais, et l'incrédulité est de foi stricte. « Prends ton lit et marche. »

19 janvier 1924.

[204]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXV*Du peuple juif***27 janvier 1924.**[Retour à la table des matières](#)

Les Grecs composaient et conciliaient, par cette prudence politique qui ressort de tous leurs écrits. Même dans l'existence homérique ils se trouvent séparés du destin par un peuple de dieux intermédiaires, d'où un retard dans l'accomplissement, qui laisse respiration. Et ces fictions représentent assez bien notre pratique ; car que faisons-nous jamais, que gagner du temps sur les nécessités extérieures, qui finiront par vaincre ? Cette sagesse s'exprime presque chrétiennement dans la résignation stoïcienne qui compose le devoir quotidien et l'étroit et suffisant passage pour nos actions avec une fatalité invincible.

La liberté, de sa nature infinie et miraculeuse, s'est trouvée posée au milieu même du peuple juif, parce que le destin y était immédiat et comme irrespirable. Je conseille de lire la Bible d'un seul trait, en vue de contempler une existence impossible. Depuis la Genèse ce n'est toujours qu'une création sublime, violente, absolument [205] arbitraire au regard de l'existence humaine, qui est chétive et comme néant. Je n'y vois point d'espérance, ni aucun essai d'industrie ou de vraie politique, mais seulement une prompte obéissance, qui n'arrive pourtant pas à courir aussi vite que le châtement. Toutes les fautes sont égales au regard de l'absolue volonté. Les enfants de la faute sont maudits avant de naître. La lettre règne. La guerre y est métaphysique. Chacun

des combattants accomplit la volonté de Dieu pour sa part. C'est ce qu'annonce le sacrifice d'Abraham ; mais je trouve dans *l'Exode* une plus forte image de la nécessité : « Lorsque Moïse élevait sa main, Israël était le plus fort ; et lorsqu'il baissait sa main, Amalek était le plus fort. Les mains de Moïse étant fatiguées, ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, et il s'assit dessus. Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; et ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil. » Ces hommes ont contemplé l'Éternel. Aussi la plainte de Job ne cesse pas d'adorer.

Voltaire n'a pu surmonter cette idée écrasante. De temps en temps il essaie son rire contre le sublime, puis il revient à sa propre condition, souffrante et misérable et aux combinaisons de la volonté divine, qui a fait tout bien ; d'où le poème de *Candide* qui s'élève à une sorte de grandeur biblique. Cette idée d'une finalité qui gouverne par les causes est pourtant vraie, car tel est bien notre destin à tous, dès que nous l'acceptons. Et dès qu'un homme croit fermement qu'il ne peut plus [206] marcher, comment ferait-il un seul pas ? D'où devait naître, en ce peuple couché, l'idée antagoniste : « Prends ton lit, lève-toi, et marche. » Les miracles furent possibles cette fois-là, par l'excès du désespoir. Et, parce que la volonté de l'homme était frappée en son centre, étant privée absolument, systématiquement de cette foi en elle-même sans laquelle elle n'essaie même pas, ici devait se faire la résurrection, par la foi elle-même. Idée infinie ; car celui qui pense à la limite ne se pense plus libre, et perd tout. Donc un autre absolu, d'autres possibles, d'autres relations, une autre vie. Par rapport à quoi l'immense existence devait paraître enfin ce qu'elle est, inexplicable en soi, inexorable, mais aussi sans aucune volonté mauvaise ou bonne, sans aucun décret mauvais ou bon. Les miracles de la foi mettaient le terme aux miracles de la nature ; le destin était déchu de son rang. Ces idées se dessinent ; on les trouvera en clair dans Descartes ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles gouvernent en la plupart des hommes. Bien plutôt, dès que la nécessité montre un visage humain, comme dans la guerre et dans tout ce qui s'y rapporte, les hommes reviennent aisément à l'ancien Dieu. Abraham lie tristement son fils. Aaron et Hur soutiennent les mains de Moïse.

27 janvier 1924.

[207]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXVI

*Le grand programme***1er mars 1924.**[Retour à la table des matières](#)

Catholique veut dire universel. Ce mot arrête tout net la critique. Que voulons-nous tous penser, à nos meilleurs moments, si ce n'est l'universel ? Ce fut donc un grand moment de l'histoire humaine, lorsque le catéchisme eut la prétention d'enseigner la même doctrine à tous et partout. C'était élever n'importe quel esprit à la hauteur de l'arbitre, et déjà excommunier cette partie de l'homme qui juge du vrai d'après le lieu, l'occasion et l'intérêt. Par cette vue un riche et même un roi, aussi bien qu'un esclave, était invité à faire deux parts de sa vie ; l'une, animale, et occupée à faire au corps humain son lit et sa place, et à lui assurer pitance ; l'autre, vraiment humaine et soucieuse de l'universel, soit dans son savoir, soit dans ses maximes de pratiques, soit même dans ses sentiments. Remarquez que c'est toujours par cette vaste contemplation que l'esprit se délivre, et qu'au contraire il s'enchaîne et, bien plus, se déshonore lorsqu'il pense selon ses passions. Deux pouvoirs se montraient, comme Comte l'a vu, et pour la première fois [208] séparés. L'esprit, toujours cherchant la communion uni-

verselle, jugeait les individus, les rois, et les nations, petits et grands animaux, toujours exerçant et nourrissant leur puissance. Il faut convenir qu'avant la révolution chrétienne et l'organisation catholique, l'esprit en venait toujours à adorer la puissance ; et c'est toujours là qu'il revient lorsqu'il a perdu le sens catholique. L'athlète lui-même est comme un cyclone dans l'exécution s'il ne sait par moments suspendre et juger sa propre force, tout à fait comme un pape jugeait un roi. La doctrine était donc fortement dessinée, et selon la loi de nos pensées, c'est-à-dire d'abord circonscrite abstraitement comme le dessin par la ligne. Autrement dit c'était et c'est encore le grand programme.

On pourrait bien dire que tout savant est catholique et que tout sage est catholique. Mais, là-dessus, le sévère programme est encore bon à consulter. Car toute science est tirée de deux côtés. D'un côté, et autant qu'elle cherche l'universel, je la vois exigeante sur les preuves ; mais, de l'autre, autant qu'elle cherche la puissance, je la vois prenant le succès comme la meilleure preuve, et disant même que le succès est la seule preuve, et que, du moment que l'avion s'élève, il ne faut point se soucier de savoir comment cela se fait. Ce mépris de la théorie est assez commun, et va souvent à la colère ; au fond c'est colère de roi. Par où l'on peut remarquer que beaucoup, qui se disent catholiques, ne le sont point du tout. Ce beau mot ne se laisse point déformer.

[209]

Je remarque la même chose dans les sages. Car il y a une sagesse toute de prudence, pour ne pas dire de peur, et qui montre seulement ses fruits. C'est par ce détour qu'un avare est parmi les plus sages des hommes, éloigné de tout amour ruineux, de toute gourmandise et de tout emportement, par une prudente garde de ses frontières de chair. Tel encore le bienfaiteur, s'il donne pour recevoir, ou seulement pour conserver. Tel encore le vaniteux, qui loue afin d'être loué. C'est par ce jeu des passions enchaînées que toute puissance a grandi et s'est maintenue. Mais, selon le sens catholique, ces prétendues vertus sont de nulle valeur ; l'homme se doit d'agir et de sentir humainement, et non point animale, c'est-à-dire de suivre encore ici le modèle universel, ce qui suppose d'abord que l'esprit sache se retirer et mépriser les basses œuvres. Mais ce grand programme blesse les rois, j'entends tous les gourmands de puissance. Et, regardant qui s'irrite, et qui rougit de fureur, et qui invoque comme de saintes et de vénérables lois les plus animales nécessités, par exemple de défense commune, vous

déciderez encore une fois que, parmi ceux qui ont l'ambition de se dire catholiques, il y en a beaucoup qui ne sont nullement catholiques.

1er mars 1924.

[210]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

LXVII

Contemplation

5 mars 1924.

[Retour à la table des matières](#)

On peut appeler humanisme ce catholicisme des incroyants, qui fait que l'on juge universellement de ce que l'on fait, de ce à quoi l'on tient, de ce que l'on respecte, et même de ce que l'on aime. C'est le regard du Trappiste. Mais il arrive ceci que le Trappiste, s'étant retranché, ne s'intéresse plus assez aux affaires du monde pour les mépriser véritablement et comme il faut ; ce n'est plus mépriser, c'est oublier. En revanche je parie qu'il se laisse prendre aux petits incidents du cloître, et les grandit et s'en nourrit l'esprit sans précaution, comme chacun fait des choses de son métier dès qu'il a perdu le sens de la contemplation réelle. Nier l'importance c'est une grande fonction, et qui fait l'homme. Mais aussi, c'est une sorte de sommeil que vouloir contempler en fermant les yeux. Le catholicisme traditionnel est négatif, faute d'un objet. L'Éternel est sans forme. Ce mouvement qui refuse est le mouvement juste et la santé de l'esprit ; mais il faut savoir revenir ; ainsi ces sages jansénistes à la manière de Saint-Simon [211] le duc, qui faisait retraite en carême, mais pour revenir bientôt au

monde des ducs, comme avec un mépris de souvenir et un avertissement à soi de ne s'y pas trop prendre, et de ne s'y pas tout prendre. L'homme est médiocre dès qu'il se croit, dès que sa propre importance le comble, dès qu'il n'est plus rien hors de ce qu'il fait. Cela est vrai de tous métiers, petits et grands. Il n'y a presque point d'administration qui ne tue son homme, par ceci que ce qu'il fait lui est un monde suffisant ; car il n'y a que l'univers qui soit suffisant. Comme la vue se repose à regarder au loin, l'esprit de même. Au lieu de dire qu'il n'y a point de sot métier, je dirais qu'il n'y a que de sots métiers. Et le métier d'empereur ou de pape est lui-même petit, si l'on ne le juge petit. Pauvre juge, s'il ne juge le juge. Marc-Aurèle eut ce genre de grandeur ; aussi il garda l'Empire, tenant et n'étant point tenu.

L'esprit a cette puissance de juger et s'y retrempe. Mais il est corps, et toujours tenu en une certaine place par ces liens de nature. Avant de mépriser il faut faire, et croire avant de douter ; on trouve appui, alors, pour rebondir ; ainsi Marc-Aurèle s'élançait de ses audiences ; mais d'abord il faisait son métier. Cela use les passions. L'homme est ainsi fait que, faute d'un métier, son corps lui pèse. S'il est comme absent de sa place, voilà un animal sans modération ni paix d'aucune sorte, et une terrible humeur, à défaut de passions. « Qui veut faire l'ange », et c'est Pascal qui l'a dit. Si Pascal s'était [212] trouvé ministre de quelque chose, quelles vues perçantes et quel arbitre ! Mais il ne l'a point voulu. Il s'est refusé à la terre nourrice.

Stendhal, dans *La Chartreuse*, donne l'idée d'un sonnet sublime. Le poète suppose que Fabrice descendant de cette tour et suspendu à cette corde qui lui écorche les doigts, juge les événements de sa propre vie. C'est être roi. Comte, si souvent profond, fut l'égal des plus grands lorsqu'il définit la prière par la poésie. Cette parole mesurée de soi à soi, par l'intercession en quelque sorte d'un poète vieux de deux mille ans peut-être, donne aussitôt du large, et la respiration convenable. Le regard de l'esprit se porte au loin et met chaque chose en sa juste place. Je retrouvais cette même idée, que je n'attendais guère, en lisant les observations et les raisonnements du célèbre Lyell sur les volcans. Le voilà mesurant l'âge de ces immenses chaudières, expliquant les falaises basaltiques, par le feu, par les pluies, par le travail de l'Océan, par les vents, par les saisons, en un passé où l'homme n'était point. Ce genre de paysage repose l'œil. Aussi quel ministre, s'il eût daigné revenir à nos affaires ! Ce qui nous manque, quoique nous soyons en

chemin pour le faire, c'est l'homme universel, dans tous les sens de ce beau mot. L'homme de métier gâte nos affaires, par une conscience trop rapprochée de ce qu'il fait, et je dirais presque le nez dessus.

5 mars 1924.

[213]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXVIII

*Religion et politique***27 septembre 1924.**[Retour à la table des matières](#)

J'irais jusqu'à dire que toutes les opinions de religion sont politiques. Cela sera nié, mais, à ce que je crois, politiquement encore ; car ce que je dis là sent le parti ; c'est lèse-majesté. J'ai connu un penseur de belle puissance, et qui examinait souvent toute chose de haut, jusqu'à ruiner, comme par jeu, ses propres constructions. Mais j'ai remarqué souvent qu'aussitôt que la politique se montrait, cet homme rompait la discussion avec une sorte de violence, quoiqu'il fût fort poli. Or, je crois que ces coups de passion pouvaient bien remonter d'une idée à l'autre, et finalement soutenir ou relever le Dieu des messes basses dont il était le serviteur ponctuel. Remarquez que l'incrédulité est toujours prise comme révolte. « Il pense bien », cela concerne les choses de la terre non moins que les choses du ciel.

L'homme qui salue toutes les puissances, et qui avec cela n'honore point Dieu, est une sorte de monstre, mal formé à la fois et malheureux dans tous les sens du [214] mot. À l'opposé, celui qui honore Dieu seulement et qui n'honore par les puissances de ce monde, est aussi comme mal venu. Ces espèces politiques ne vivront point. Je les vois disparaître. La convenance et la cohésion entre tous les respects

est si forte qu'il faut enfin choisir, et enfin tout saluer, ou ne rien saluer. C'est pourquoi, suivre la procession est et fut toujours politique. Le jansénisme est un état violent, par cette sédition intérieure, qui cherche appui en Dieu. Pourtant les mots permettent beaucoup, et rien n'empêche de couvrir du nom de Dieu la révolte de l'esprit. Mais il ne se peut point qu'on ne rencontre, en suivant ces pensées Pascaliennes, une opposition résistante et qui revient toujours, entre pensée et puissance. Et l'on sent bien qu'à nommer le pape l'évêque de Rome, comme fait toujours Saint-Simon, on blesse en soi-même le duc. Ou, pour mieux dire, la pensée libre découvre un ordre qui a droit, et aussitôt l'imposerait. Cette secrète colère contre les inexcusables dissidents suit de bien près les plus hautes démarches de l'esprit. On aimera à penser, à ce propos, que Louis XIV redoutait les jansénistes bien plus que les athées. C'est qu'il avait le sentiment des pouvoirs, et que Sa Majesté était fort sensible. On voit par où la grandeur est liée à l'esprit de persécution. On me contait hier qu'un des plus puissants mathématiciens du XIX^e siècle, et d'ailleurs fort dévot, disait d'un incrédule qu'il avait vu mourir : « Il grille, maintenant, il grille. » Je devine ici une passion farouche, [215] assez naturelle en un homme qui, avec une très grande sûreté devant lui-même, n'avait pas l'espoir d'être compris par dix hommes dans le monde. D'où l'idée qu'il est juste qu'un esprit plie avant de savoir. L'idée seule d'égalité est un péché, et le pire de tous pour ces esprits trop retranchés. L'enfer où l'on grille traduit ce mélange de force qu'ils veulent dans le vrai. C'est se faire roi. Ce mouvement est presque inévitable ; une grande timidité peut le pousser jusqu'à une espèce de folie. Descartes a su nommer générosité un autre mouvement plus rare, qui subordonne toujours l'ordre trouvé à l'inventeur, disant fortement qu'il n'y a point de nécessité en Dieu, non pas même des nombres et des axiomes. Ici se montre la tolérance positive, dont il y a peu d'exemples, et cette justice qui n'attend rien en retour. Pascal l'avait reconnue, et l'avait nommée grâce ; mais l'esprit de parti fut plus fort que la grâce, et il ne put se refuser de faire peur à ses ennemis, au prix de s'effrayer lui-même. Colère est physiologiquement bien proche de peur ; c'est pourquoi je ne puis décider s'il est plus effrayé pour son propre compte, ou plus irrité contre ceux qui ne prennent point peur.

27 septembre 1924.

[216]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXIX

*Religions naturelles***23 mai 1926.**[Retour à la table des matières](#)

Depuis les cloches de Pâques, nous avons entendu plus d'un blasphème. Plus d'un homme a osé dire que le soleil nous trompait, qu'il ne fallait plus compter sur les saisons, et autres choses de ce genre. Le soleil cependant s'élevait un peu tous les jours ; l'aurore et le couchant se rapprochaient du nord. Les roses s'y sont fiées. Les couvées volent déjà, ce qui fait voir que les oiseaux n'ont pas perdu la foi. Mais l'homme se pose toujours des questions ; l'esprit de doute habite dans l'inventeur du feu et du blé. Ce n'est pas parce que l'on a célébré Pâques que l'on peut se jeter dans la nature des choses comme dans un bain. « En avril, ne te découvre pas d'un fil. » L'homme craint de trop croire ; et lorsque les premiers jours de mai sont aigres, alors il secoue la tête avec une sorte de joie diabolique : « N'avais-je pas raison ? Nature se joue donc de nous ? » Cependant la buée aux pieds roses s'avance sur les chemins ; un air tiède touche le visage. Il faut se rendre, et célébrer de nouveau l'esprit de Pâques. La Pentecôte vient juste à point, comme une [217] confirmation. La Fête-Dieu s'annonce. À

mains pleines jetons les lys et les roses sur les chemins ; nous en avons trop.

Il n'y a point de grandes terres dans la zone tempérée de l'autre hémisphère. Si nous y supposions une autre Europe découpée, une Méditerranée, une Asie massive, disposées par rapport au pôle austral comme le sont nos terres et nos mers par rapport au pôle boréal, mettons tout pareil, il faudrait attendre alors un culte du printemps, tel qu'est le nôtre, des mythologies comme les nôtres, des fêtes enfin comme les nôtres, mais non point dans le même temps. On sait que l'hémisphère austral connaît maintenant l'automne ; une Pentecôte maintenant y serait ridicule : et conçoit-on une fête de Noël en plein été ? Une telle religion y doit rester abstraite, et consister plutôt en raisonnements qu'en sentiments. Le missionnaire catholique y doit être bien empêché, par la contradiction entre les froides légendes et les puissantes images des saisons. L'automne n'est point le temps de la confirmation ; il ne peut l'être. Carême serait donc au temps des vendanges ?

Les pays équatoriaux doivent résister aussi à la religion des zones tempérées. L'empire du soleil n'y cesse jamais ; on n'y trouve point dans les saisons la succession régulière du recueillement, de l'espérance, du doute. Mais c'est plutôt une insouciance tout le long de l'année, avec des catastrophes imprévisibles, ce qui entretient sans doute une violence des émotions, et une [218] religion d'espérance folle et de terreur démesurée, sans l'idée d'une loi. Nos fêtes, importées dans ces climats où elles n'ont plus de signification, n'ont plus aussi le pouvoir de discipliner l'imagination, en faisant toujours paraître l'accomplissement après la prière et l'attente. Si donc ces populations doivent jamais s'élever au-dessus du fétichisme, ce n'est pas notre métaphysique paysanne qui parlera le mieux à leurs passions, mais plutôt le mahométisme, abstrait, inhumain, séparant l'idée de l'image, et écrasant les passions sous l'inconcevable loi fataliste, au lieu de les régler par le projet, l'espérance, et le travail. Le fatalisme, si étranger à notre climat, serait au contraire une vérité d'expérience dans une nature prodigieuse autant que redoutable, et toujours capricieuse. Bref, ce qui soutient une religion, ce n'est point un fragile raisonnement, mais plutôt l'accord du raisonnement avec les spectacles de la nature. Et la grande affaire, pour l'homme, est de se faire une opinion sur cet immense univers, et sur ce qu'il en peut craindre et espérer ; or, cette opinion

change beaucoup si l'on descend seulement de deux cents lieues vers l'équateur. Elle change moins le long d'un cercle parallèle, quoique le dessin des terres et des mers importe beaucoup pour les saisons ; on connaît les sinueuses limites de la vigne et du tamaris. Qui tracera sur la sphère terrestre les lignes de même religion ?

23 mai 1926.

[219]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXX

*L'esprit laïque***5 juillet 1927.**[Retour à la table des matières](#)

L'esprit laïque n'est pas la même chose que l'irréligion. J'irais jusqu'à dire que l'on peut pratiquer selon l'Église, bien mieux, jurer de ce qu'elle enseigne, et participer encore à l'esprit laïque. Mais les esprits auxquels je pense maintenant sont assez difficiles à pénétrer. Je les nomme jansénistes, afin d'abrégier. Pascal est peut-être leur commun modèle, par une soumission orgueilleuse procédant d'une incrédulité invincible. Mais comment comprendre tout à fait Pascal ? Il se peut bien que l'homme des *Provinciales* soit devenu clérical à la fin, comme nous disons, par un parti de tout croire et d'être enfant. Toutefois n'est pas enfant qui veut. Enfant terrible, on l'a dit, jetant comme un lest son libre jugement, mais encore par libre jugement. Voilà le dernier éclair et la pointe de l'esprit laïque.

On comprend passablement le janséniste par son contraire, le jésuite, dont l'opinion commune a tracé une image grossière, mais non pas infidèle. Le jésuite est comme un préfet des croyances et opinions. Ce qui [220] occupe premièrement ses pensées c'est l'ordre, et prenez ce

mot dans tous ses sens. L'ordre se définit plutôt par des moyens et des résultats que par des pensées. Pour mieux comprendre cette religion sans pensées, et presque toute de politesse, songez au Fabrice de *La Chartreuse de Parme*, qui trouve naturel d'être fait évêque par la faveur ; c'est qu'il ne se pose point la question. Qu'y a-t-il donc dans le jésuite ? Une religion qui revient presque toute aux manières. Talleyrand disait que les manières sont tout. L'idée n'est ni faible ni méprisable. C'est dans le même sens qu'un colonel dirait : « Il faut former les hommes à l'obéissance de telle manière qu'ils n'aient jamais l'idée de juger leur chef. » Ce qui fait le jésuite, c'est qu'ayant pesé les moyens extérieurs de persuader, éducation, imitation, opinion unanime, il les juge suffisants, par un profond mépris de la sagesse individuelle, qui examine sans fin et ne fait rien. Et c'est certainement un trait de jésuite que ce que le pape a imposé aux Modernistes, qui pensaient trop. « Ne pas tant chercher une preuve de Dieu par la raison, mais croire qu'une telle preuve est possible. » Nous voilà bien à l'opposé de Pascal.

On devine d'après cela une redoutable méthode, qui est politique, et qui veut former les croyances comme les manières. Un homme élégant ne conçoit pas qu'on aille au bal sans cravate. Là-dessus il ne discute jamais. Combien plus aisément l'amènera-t-on à former des opinions religieuses qui tiennent à la politesse, et qui, [221] bien plus, ouvrent le chemin de parvenir ! Tout n'est ici que coutume, de loin formée, et sans rien qui la vienne troubler. Il surfit que le disciple entende dire, par tous ceux qui comptent à ses yeux, que les impies sont réfutés depuis longtemps. Portant donc ses croyances comme un costume de cérémonie, il sera religieux comme on est juge, ambassadeur, ou officier. Tout se tient à ses yeux, et toutes les fautes le choquent également, soit qu'on lui manque, ou qu'on manque au prêtre, ou qu'on manque à Dieu. Ce genre de religion tue l'esprit.

L'esprit laïque serait donc l'esprit. Non pas une doctrine, mais une manière hardie de juger toute doctrine, et un profond mépris pour les moyens extérieurs. Sans autre secours que la lumière naturelle, même contre la lumière naturelle. Pascal a juré de décider, par ses propres moyens, s'il devait croire ou non. Ce doute supérieur fait scandale aux yeux du Jésuite. L'esprit laïque ne déciderait donc point qu'il faut croire, mais au contraire qu'il faut savoir, examiner, peser, et enfin librement et virilement croire, si l'on décide de croire. C'est alors l'esprit

mûr et l'esprit libre qui croit, et non point l'enfant. Le fameux pari, qui depuis Pascal a pris tant de formes, est une idée de laïque ; elle enferme le doute comme preuve, non pas le doute terminé, mais le doute sans remède. L'examen est laïque ; le doute est laïque. L'esprit est laïque.

5 juillet 1927.

[222]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXI

*L'idée catholique***1er octobre 1927.**[Retour à la table des matières](#)

La religion universelle, ou catholique, car c'est le même mot, est quelque chose d'individuel, de secret, d'invincible. Elle enseigne premièrement que chacun doit sauver son âme, et que les autres biens, plaisir, richesse, puissance, sont comme nuls à côté de ce grand devoir. Elle enseigne que ce qui est bien est absolument bien, loué ou non, connu ou non ; et que ce qui est mal est absolument mal, connu ou non, puni ou non. Que c'est la conscience de chacun qui en est juge, et non point l'opinion, ni l'autorité, ni l'utilité. Qu'ainsi tous les hommes sont égaux, autrement dit que la richesse, la puissance, la gloire ne désignent nullement les plus dignes ; et que, tout au contraire, on risque fort de s'avilir et de perdre son âme si l'on recherche principalement ces biens-là ; qu'au rebours l'homme piétiné, oui l'homme sur lequel on marche, l'homme qui est comme la terre battue de cette société, peut fort bien au dedans être un héros, un saint, ou plus simplement un [223] brave homme, et enfin compter bien plus en valeur d'esprit que ceux qui le méprisent et même l'ignorent ; qu'il y a même de grandes chances pour que cet humilié, ce méconnu sauve son âme, n'ayant en effet que cette ressource au monde, de se recueillir en soi, de juger de son mieux et courageusement selon son esprit, d'agir en conséquence, et ainsi de posséder le vrai contentement. Dont

les saints offrent un exemple éclatant, puisque c'étaient des hommes volontairement pauvres, qui méprisaient la livrée extérieure, et qui s'efforçaient de penser et d'agir selon la vérité universelle.

Ce programme est beau. Faites-le sonner de toutes parts, vous n'y trouverez point de défaut. Il serait beau de vivre ainsi ; il y a des moments d'importance où l'on sent que l'on devrait penser et vivre ainsi ; au reste ce programme a remué le monde, et humilié les conquérants. Je ne sais si ceux qui se nomment catholiques le reconnaîtront ; il est dans la destinée des plus beaux noms d'être volés, comme des vêtements. Pour moi je ne vois pas comment ces idées catholiques s'accordent avec cette arrogance, ce mépris des petites gens, cette flatterie aux puissances, cette ambition, cette infatuation, ce culte de la force, que je remarque chez tant de catholiques, et aussi bien chez des prêtres. Ce que je vois clairement, c'est que ce grand programme est celui de la Ligue des droits de l'homme. Car je vois qu'elle n'a point souci des fausses grandeurs, ni respect de la force ; je remarque aussi qu'elle n'a point de force, et qu'il lui [224] suffit de ce témoignage public qu'on appelait autrefois le martyr. Le martyr c'est le témoin intrépide ; c'est aussi trop souvent l'homme persécuté ; ainsi le sens populaire du mot est encore un éclatant témoignage, et même effrayant.

Il n'y a plus de saints. Il n'y a jamais eu de saints, si l'on s'en rapporte à eux, qui se disent toujours indignes, et prisonniers de chair. Il n'y a de saints que dans la mémoire des hommes, qui toujours rassemble des paillettes du précieux métal pour en faire des statues et des modèles. L'apôtre Pierre a trois fois renié son âme. Ainsi nos nouveaux apôtres ne sont point plus d'or pur que n'étaient les anciens. Ils sont évêques aussi. Ils ne doivent point s'étonner que le petit peuple les morde aux chausses ; c'est fraternité cela. L'église fut toujours mordue aux chausses par quelque esprit de réforme ; et le pasteur réformé lui-même, si arrogant dans la guerre, qui n'a désiré de le mordre aux chausses ? Celui qui prend publiquement ce grand métier d'être homme, il promet beaucoup. Il est au poste de vigie ; qu'il n'espère point dormir là-haut. Fouetté selon sa propre loi ; comprend-il cet honneur ?

1er octobre 1927.

[225]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXII

*La religion de l'ordre***18 janvier 1930.**[Retour à la table des matières](#)

L'ordre enferme par lui-même une espèce de religion, et peut-être toute la religion. Le langage ici nous enseigne, par une richesse de sens qui n'a point d'égale. On dit ordre pour dire commandement ; ordre et désordre, en leur opposition, ont un sens bien clair ; on dit mot d'ordre, ce qui désigne une sorte de pensée qui nie la pensée ; les ordres religieux referment le cercle, en rassemblant tous ces sens en une procession ou un cortège, qui n'a d'autre fin que lui-même. L'ordre se termine à soi et vaut par soi. Qu'est-ce qu'un régiment qui défile ? C'est un ordre qui se prouve d'abord lui-même. Rien ne commande mieux qu'un tambour ; et qu'est-ce qu'un tambour, sinon ce qui grossit le bruit des pieds ? Mais quel pied commande ? Tous les pieds règlent chacun, et chacun tous. Marcher au pas est la raison de marcher au pas. C'est un plaisir et c'est même un besoin ; le semblable imite le semblable, par cela seul qu'il le voit faire. L'homme qui voit l'oiseau ou le cheval tente par cela même d'imiter le vol de l'oiseau ou le galop du cheval. [226] Il n'y parvient pas. Mais si c'est un homme qu'il voit, il emboîte le pas.

Il s'ajoute à cela que l'imitation est un moyen d'apprendre et de se sauver. À la guerre, dès qu'un homme plongeait, tous plongeait, je veux dire se jetaient contre terre, de ce mouvement merveilleusement prompt, et que l'on apprend si vite. Mais la profonde raison d'imiter et le plaisir d'imiter dérivent de la ressemblance. Les fêtes et les cérémonies sont des jeux d'imitation qui n'ont point d'autre fin que de donner du plaisir. Et il faut convenir que ce plaisir ne s'use point. C'est explorer le semblable, l'éprouver, le reconnaître et se reconnaître. Ce genre de pensée est le dessous de toutes nos pensées. Quand je pense un objet, je me propose deux fins : penser conformément à l'objet, et penser comme mon semblable. La géométrie le fait voir ; car elle définit le cube, la sphère, et choses de ce genre ; mais en même temps elle définit l'homme pensant. Ce n'est donc pas peu de saluer et d'être salué, de sourire à qui sourit, de suivre qui marche et de répéter exactement ce qu'on entend. Il y a une partie de danse et de chant dans toutes les actions en commun, et ce n'est pas celle qui importe le moins. L'ordre est alors cause et effet. Nous y donnons une attention qui est adhésion ; c'est peu de dire que nous l'approuvons ; nous y sommes maître et serviteur. Ainsi l'ordre n'est point subi, ni voulu ; il est au-dessous du subir et du vouloir ; il appartient à la vie comme respirer.

[227]

Je suivais ces pensées, qui ramènent si bien toutes nos pensées, comme j'observais un vol d'étourneaux. Ils ne faisaient qu'un être, quoique chacun d'eux se mût dans un cercle de fantaisie. Us s'écartaient, se distendaient par les bords, puis se rassemblaient, comme tenus par des fils élastiques. L'ensemble ondulait comme une draperie au vent. Nulle apparence de chef ; c'était le tout qui gouvernait les parties, ou plutôt chacun des oiseaux se trouvait gouverné et gouvernant, chacun imitant le voisin, et la moindre écart de l'un inclinant un peu tous les autres. Où il n'y avait autre chose que ceci, que l'un d'eux s'envolant communiquait son propre mouvement aux autres par les yeux et les oreilles, d'où résultait ce qu'on nomme si bien émotion, c'est-à-dire, par la ressemblance, justement le même mouvement ; tout changement agissait de même. Le mot d'ordre venait de tous et les menait tous. C'est ainsi que dans une danse on ne doit point penser que les mouvements soient réglés par quelque bruit extérieur ; cela, c'est l'apparence. En réalité c'est le bruit même de la danse qui règle la danse ; et la plus ancienne musique de danse fut le bruit des pieds, où

les différences sont continuellement effacées. C'est ainsi que partout où des semblables sont réunis, l'ordre naît et renaît. Roi invisible et présent ; à proprement parler, Dieu.

18 janvier 1930.

[228]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXIII

*L'esclave***10 juin 1930.**[Retour à la table des matières](#)

Je me souviens d'avoir vu une affiche qui faisait penser. Elle représentait un esclave, c'est-à-dire un homme qui est à vendre comme une bête. Ce scandale n'est pas effacé de la terre ; il est du moins effacé dans les esprits. « Même dans l'esprit du marchand d'esclaves ? » L'homme d'esprit qui me fait cette question croit qu'elle est sans réponse. Bah ! Un ignorant n'annule pas la géométrie. Mais je ne veux point aujourd'hui discuter là-dessus. Je rassemble en pensée un certain nombre d'hommes qui repoussent énergiquement l'esclavage. Cette assemblée offrira en sa variété bien des degrés de science et de vertu. Je ne la veux ni sublime ni basse. Il s'agit de savoir, d'après cet exemple bien clair d'un homme à vendre, ce qu'elle pense et ce qu'elle veut.

Personne, en cette assemblée, ne demandera d'où l'on sait que cet homme à vendre est bien un homme. On n'en sait rien ; mais la forme humaine est un signe [229] suffisant. On suppose que cette forme humaine est un homme ; mais c'est trop peu dire ; on l'affirme énergiquement ; on repousse toute preuve contraire, d'après cette vue suffi-

sante que la preuve ne vaut rien, tant que cet homme est à vendre comme une bête. Ce n'est pas miracle si le carcan et le fouet effacent l'homme. Otons d'abord le carcan et le fouet.

Ce jugement, sur lequel l'accord se fait bien vite, est à considérer. Car je remarque qu'il se passe de preuves, et, bien mieux, qu'il veut s'en passer. Il n'attend pas que le vrai se montre ; il le pose, il le porte, il l'élève comme un drapeau. C'est donner par provision, à cet homme esclave, tout l'esprit, toute la vertu, tout le prix de Socrate. Lourde supposition, que l'homme esclave ne peut porter. Le drapeau penche ; c'est à nous à le tenir droit ; c'est notre affaire ; ce n'est pas l'affaire de l'esclave. En échange de cet immense crédit, nous ne lui demandons rien. Ce sentiment fort, qui est un genre de foi, qui est peut-être toute la foi, on le nomme d'un beau nom, l'humanité. J'y vois tous les caractères d'une religion, qui est peut-être toute la religion. Car il faut croire, et il faut vouloir croire ; et le doute là-dessus n'est pas permis. Le doute, c'est la faute. J'aperçois une mystique, peut-être toute la mystique.

On me dira que c'est le christianisme qui nous a appris la valeur de l'homme, de tout homme. Mais je retourne la question. Qui nous a appris à croire le christianisme sur ce dogme-là ? Sont-ce les autres [230] dogmes ? Mais j'aperçois, dans mon assemblée, plus d'un homme qui secoue la tête. Pourquoi faire reposer le certain sur l'incertain ? C'est penser à l'envers. Il faut délier cet homme esclave ; après cela on discutera, si l'on veut, sur la création, sur la chute, sur la rédemption, sur Dieu, sur le Fils, sur l'Esprit. On discutera, si on veut ; nous ne sommes pas pressés. Il y a un bon sens dans toute la légende chrétienne ; on peut sauver ce sens-là ; en quoi on sera dit aussitôt hérétique et incrédule. Ces choses n'importent guère devant cet homme qui est à vendre comme une bête. Le fait est qu'au plus haut point de l'Empire, les hommes ont découvert une mystique, qui est la religion de l'humanité. Que cette mystique ait raffermi de vieux dogmes un peu sauvages, et qu'en appliquant cette méthode neuve de la foi par volonté, elle ait déployé d'immenses rêveries et de beaux contes, cela ne peut étonner. Il est difficile de savoir où il faut prouver, où il faut douter, où il faut croire ; l'idée retombe aisément à l'image, et la superstition se mêle à la foi. Nous en sommes présentement à débrouiller ces choses. Il faut que la religion se sauve de la superstition.

Selon mon opinion, elle se sauvera par une vue claire de la foi toute volontaire. Croyance n'est que faiblesse devant la preuve effrayante et tonnante. Science est doute et précaution contre ce genre d'épreuve. Ce qu'il importe le plus de savoir, c'est que foi est force d'esprit, non pas faiblesse d'esprit. Si j'imite, si je crains, si je me couche, [231] ce n'est plus foi, c'est croyance. Que chacun discipline son imagination comme il pourra. Il y a une physiologie du chapelet ; cet antique instrument m'est connu ; je n'y vois point de mystère. La croix est une bien belle idole, car c'est l'esclave Dieu. Mais toujours est-il que ce qui est reçu et subi n'est point foi. En bref il n'y a qu'une valeur, c'est l'homme libre ; et tel est l'objet de la foi. À partir de là, je ne veux point dire que tout s'explique ; mais tout s'ordonne, et l'on commence à voir un peu de jour en bon nombre d'honorables erreurs. La religion de l'humanité est tombée trop vite sur les combinaisons politiques et a gêné les réformateurs par son caractère absolu. Dès qu'on posait la question de l'esclave, il fallait s'élancer jusqu'à l'égalité, jusqu'à une sorte d'injuste justice. La politique s'est trouvée mêlée de religion ; et le catholicisme y est pour quelque chose. Il y a une majesté du citoyen et une tyrannie de chacun sur tous. C'est presque trop simple ; comme on remarquera sur le sujet de la condition de la femme. Fort sagement quelque théologien s'est demandé si elles avaient une âme. La réponse ne fait pas doute. Seulement il y a une autre réponse que donne la famille équilibrée où la femme gouverne. Entre ces deux solutions le législateur ne peut qu'hésiter, désespéré d'avoir à construire une cité des âmes, chose peut-être impossible.

10 juin 1930.

[232]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXIV

*Le nouveau dieu***9 juillet 1930.**[Retour à la table des matières](#)

Rien n'est plus dangereux qu'une idée, quand on n'a qu'une idée ; j'ai vu courir la plus meurtrière de toutes les idées ; l'enseignement n'en est pas encore tout à fait purgé. Il s'agit d'une théologie nouvelle qui a ses fanatiques et ses martyrs. Un nouveau dieu, qui est la source des dieux. Et en même temps un dieu qui parle, qui ordonne, qui récompense, qui punit ; un dieu que l'on touche de la main, un dieu sensible au cœur ; un dieu qu'il est doux et enivrant d'aimer ; qu'il est amer de ne pas aimer. Un dieu qui pardonne des années d'oubli pour un mouvement de sacrifice ; un dieu qui se réjouit plus d'une brebis retrouvée que de tout le peuple bêlant fidèle à l'étable. Mais qu'est-ce que c'est ?

C'est la société même, sans laquelle l'homme n'est rien et ne serait rien. A force d'étudier les religions primitives, les sociologues ont fini par trouver qu'il n'y avait jamais eu d'autre religion que ce culte, que l'on rend à la société dans les fêtes et cérémonies. Et ils ont nommé effervescence cette agitation qui s'entretient d'elle-même, [233] et par

laquelle chacun des citoyens participe à l'âme commune. Dès que le citoyen se trouve dans cet état de grâce et de communion, il ne se soucie plus des petites misères ; tout lui est tonique ; il ose tout ; il se sent dieu lui-même. Il n'hésite plus sur les raisons de vivre ; la société en effervescence lui verse un bonheur plus enivrant que le vin. Comment voulez-vous qu'il n'invente pas alors quelque invisible dieu, dont il croit sentir la miraculeuse présence ? Mais cette théologie est abstraite et froide ; le sociologue rétablit le dieu en sa vraie substance, qui est la société elle-même ; c'est ainsi qu'il interprète les anciens cultes et les naïves croyances ; c'est ainsi qu'il explique la décadence des religions qui n'ont plus qu'un objet idéal ; c'est ainsi qu'il nous fait constater la renaissance de la religion primitive, sous d'autres noms, mais avec ses vrais croyants, ses martyrs, ses inquisiteurs.

Le fanatisme, si étrange et même si peu concevable lorsqu'on le sépare de ses racines, redevient un fait humain de première importance, devant qui les problèmes de la justice, de la sagesse, et de l'humaine destinée ne pèsent plus rien. Aimer le dieu, vivre en lui et pour lui, mourir pour lui, ne jamais le juger, ne jamais douter, voilà le destin de l'homme et la perfection de l'homme.

Seulement il n'y peut arriver tout seul ; tout seul il comprend bien tout ce que je viens d'écrire, qui n'est qu'un cours de Sorbonne ; mais il ne fait pas l'expérience. [234] Il ne se soumet pas à l'effervescence, il n'entretient pas, par des exercices continuels, cet état de transport et d'enthousiasme qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Il n'est pas pratiquant. Il sait peut-être ; il ne croit pas. Or, qu'y a-t-il en cette solitude de l'homme ainsi éloigné ou exilé du dieu ? Des idées ; d'autres idées ; un pénible travail par lequel les pouvoirs et la société même sont mis en jugement ; des scrupules sans fin concernant la justice, l'égalité, la richesse, le travail. Un mécontent. Un jugeur. Et il en est de cette religion comme de toutes les autres ; elle se croit en droit de forcer et pousser les gens pour leur bien, et de les sauver malgré eux. A quoi l'on arrivera par une éducation bien conduite et une répression sans faiblesse. Et de quel droit serait-on faible quand on est médecin et quand on est sûr du remède ?

Cette effrayante idée se montre dans les crises. Après quoi l'esprit humain revient à l'équilibre, par la considération d'autres idées, quelques-unes inférieures, quelques-unes supérieures à celle-là. Mais ce que je ne crois pas qu'on ait jamais vu encore, c'est, hors de tout dan-

ger, et comme pour essayer l'instrument, la mise en expérience, dans une sorte de laboratoire, de cette doctrine explosive, par une technique de l'effervescence entretenue, renouvelée, exaspérée, fouettée à tour de bras. Et voilà ce qui arrive quand on laisse courir une idée toute seule.

9 juillet 1930.

[235]

Propos sur la religion.
(1938) [1969]

LXXV

Les castes

6 décembre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Le régime des castes est théocratique. Le culte y règle toutes les actions. D'où l'on pourrait conclure que les pensées y étaient tournées vers le haut ; mais c'est ce que je ne crois point du tout. Il faut considérer les anciens métiers comme des merveilles adorées. Les procédés de l'agriculteur, du dompteur de bêtes, du presseur de fromages, choses purement techniques, non expliquées, ne pouvaient être transmis que par une pieuse imitation. L'apprentissage, qui ne peut aller sans respect, s'accordait très bien avec la filiation. L'enfant imite tout de son père, le geste, les mouvements du visage, le son de la voix ; il s'applique depuis ses premiers ans à cette ressemblance, qui est bien nommée piété filiale. Cette fidélité est d'autant plus honorée que l'on sent mieux le prix de ces sorcelleries diverses qui assurent l'homme contre la faim, le froid, les bêtes féroces, et tous les autres dangers. Est méprisé, haï, maudit, celui qui change la moindre chose aux gestes, aux paroles, à l'air même du visage. Le métier est sacré et rituel. C'est par les motifs inférieurs, ou besoins, toujours pressants, [236] toujours puissants sur les pensées, c'est par là que tout est sacré dans

les sociétés les plus misérables. J'ai vu des colères fanatiques, et j'ai entendu des malédictions réelles, du père au fils, pour une barge de blé qui penchait.

Ce genre d'indignation et cette majesté vengeresse se retrouvent dans tous les métiers, et explique les corporations, plus profondément religieuses qu'elles ne croyaient. Il y a dans Stevenson un mot de marin qui a de la portée ; il a tué un de ses camarades après dispute, il regarde le cadavre, et dit : « D'ailleurs ce n'était pas un marin. » D'après ces traits survivants, on peut juger du fanatisme propre au régime des castes, où le métier est héréditaire. On ne s'étonne plus de ces rites qui couvrent toute la vie, et qui règlent les aliments de la caste, la manière de tuer et de faire cuire, le vase même dans lequel on boit. L'infraction, même involontaire, même de nécessité, est un crime contre le métier, une offense à l'homme, une diminution de puissance. Il est connu que la plus ancienne des religions est le culte des ancêtres. Il est clair pour l'incrédule que c'est le geste qui fait le dieu. Tout ce qui est défendu par coutume, et qui est dans les muscles, fait que l'on croit toucher une puissance invisible. C'est par là que le régime des castes est théocratique, et non point par le gouvernement de prêtres astrologues ; ces prêtres forment une caste, par l'hérédité des métiers ; mais ils ne sont pas plus prêtres que le laboureur ou le meneur de taureaux. [237] L'universel fétichisme est la pensée même, dans cette période si peu connue où se firent les grandes inventions, le feu, le blé, le moulin, la vache, le chien.

Il est bien remarquable que les animaux, même les plus industriels et les mieux policés, n'aient ni temples, ni dieux, ni fétiches. Aussi, faut-il prononcer, selon la pensée de Comte, encore mal comprise, qu'ils ne forment point de sociétés. Le lien social n'est pas d'un métier à l'autre, mais du passé au présent dans chaque métier. Ce qui est humain, c'est que le sacré passe avant l'utile. Devant une puissance imaginaire, l'action s'arrête ; et voilà sans doute la première pensée, qui a ainsi pour contenu l'inexplicable. Cet empire de l'invisible sur le visible rend compte assez bien du lent progrès de nos sciences, toujours en lutte contre d'énormes erreurs, toutes théologiques, et appuyées au fond sur l'autorité du père de famille. Il est très vrai que la religion est à la base de l'édifice humain ; mais l'orgueil de pouvoir, joint à la peur de manquer, enfin la double passion du vieillard, est encore jointe aujourd'hui à l'esprit de religion par les liens secrets. On sait que l'indus-

trie de ces temps-ci nous range sous le gouvernement des avarés ; la ploutocratie signifie cela. Par ce détour, dont les chemins physiologiques sont profondément cachés, le progrès même des sciences nous ramène aux anciens dieux. Le raisonnement bien payé est plus sincère qu'on ne croit ; ce n'est qu'un raccourci.

6 décembre 1930.

[238]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXVI

*Éloge de Lucrèce***27 février 1932.**[Retour à la table des matières](#)

Lucrèce, le poète matérialiste, loue son maître Épicure d'avoir tué l'âme, comme s'il suffisait, pour ne plus craindre la mort, d'être assuré de mourir tout entier. Bien plus, il semble croire, et il dit que celui qui ne craint plus ni la mort, ni les dieux, est délivré aussi des passions méchantes. Dans l'autre parti on dit, au contraire, que la religion sert au moins à nous adoucir et à nous consoler. Le débat est ouvert encore ; on n'a point cessé de lire Lucrèce, ni de réfuter Lucrèce. Je veux considérer seulement les effets. Peut-on dire que la religion rende les hommes méchants ?

Sûrement, elle les rend tristes. L'office des morts ne veut pas être consolateur ; les chants portent l'effroi par la seule résonance. Qu'est-ce alors si l'on croit ce qu'ils annoncent ? Les moines que j'ai vus n'étaient pas gais. Les vrais croyants que j'ai connus vivaient selon la peur. Ceux qui m'ont enseigné la religion m'enseignaient la peur. Ils avaient de terribles histoires, [239] qui m'empêchèrent souvent de dormir vers mes dix ans ; et le prédicateur n'avait pas moins peur que

moi. On dira que c'est superstition, non religion. Savoir. Les jansénistes prouvent que le meilleur des hommes a encore des raisons de trembler. Je suppose que ce qui attriste les consciences religieuses, c'est l'incertitude du grand jugement qui viendra comme un voleur, sans ménager les timides, ni les innocents. Dépendre d'une puissance qu'on ne peut absolument comprendre, c'est cela qui assombrit l'homme. Pour moi je reviens au poète, qui me paraît sonner juste. Je revois avec lui le sacrifice d'Iphigénie, chose horrible et inhumaine. Certes, je l'ai su et je l'ai vu, le temps des sacrifices humains n'est pas si loin de nous. Y a-t-il un lien entre cette peur et cette méchanceté ?

Il se pourrait. Les passions ont cela de remarquable qu'elles se développent sur un fond commun de tristesse, sur une sorte de régime aigre et mécontent, qui n'est pas plus fureur que peur, et qui même n'a pas de nom. Je crois avoir compris que le passage de la peur à la fureur est naturel et commun dans l'homme. Et, en somme, je n'attends ni secours, ni amitié, ni rien de bon, d'une nature qui n'est pas chez elle dans ce monde-ci, qui n'est pas adaptée, et qui saute sur elle-même en ce plein jour comme les enfants dans la nuit. Le dieu ici ne joue guère ; c'est la peur qui mène le jeu ; et la peur, comme on sait, n'a pas besoin d'objet ni de raisons. Quelle pensée y a-t-il dans la peur ? La pensée d'autre [240] chose que ce qu'on voit et que ce qu'on touche ; de quelque chose qui est caché, qui tourne autour de l'arbre, qui est derrière la porte, qui marche derrière nous. La peur qui habite les bois, et qui les fit dire sacrés, c'est toute la peur peut-être. Et, dans le fond, c'est croire que ce monde-ci n'est pas vrai, et qu'il y a quelque chose derrière. Je n'entends pas par là ce qu'on veut quelquefois appeler mystère, et qui n'est point mystère, comme les choses qui sont très loin ou les choses qui sont très petites ; car celui qui prend le monde comme il est ne veut point dire qu'il sait tout ; seulement, des choses éloignées ou petites il pense, comme Arlequin, que c'est partout comme ici. Le mystère, selon la doctrine de la peur, est aussi bien dans une chose familière et connue ; ce n'est pas au télescope ni au microscope qu'on le verra mieux. Je conclus que se sentir mener par d'autres puissances, indicibles, par d'autres causes, indicibles, cela ne peut rendre l'homme doux et facile. À l'homme qui voit noir, tout est noir ; la sérénité lui est importune ; il trouve très naturel que l'on soit malheureux.

Par ces chemins, j'arrive à comprendre assez un paradoxe très choquant. Car nous avons maintenant une religion de grâce, de pardon et de fraternité. Grande annonce de paix. Mais j'interroge maintenant les visages où la guerre est annoncée, on dirait presque désirée à force d'être attendue. J'y trouve, certes, des hommes qui se disent incroyables ; mais surtout j'y vois beaucoup trop de vrais croyants, que la religion n'a point délivrés [241] d'être méchants pour les autres et pour eux-mêmes. Et cela me ramène à comprendre que les hommes sont toujours les mêmes, et que les vrais dieux, si je puis dire, sont toujours les mêmes dieux. Je remonte au sacrifice d'Iphigénie et aux folles idées des vents et des flots que formaient ces hommes cruels. Mal adaptés, dirais-je ; car, dans la pire tempête, si vous nettoyez bien vos lunettes de chair, par lucide expérience, il s'agit de bien ramer et de tendre la voile comme il faut. Et cette autre manière de naviguer, par le sang d'une vierge et fureurs folles du même genre, j'y vois l'effet d'une peur adorée, et l'horrible tremblement du fanatique. À quoi ne peut remédier la lumière du soleil, qui n'y peut rien, mais seulement le lucide regard de la raison éclairant l'expérience. Voilà comment je suivais le poète, essayant, comme il dit, de poser mes pas sur la trace de ses pas.

27 février 1932.

[242]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXVII

*L'esprit libre***1er mai 1932.**[Retour à la table des matières](#)

L'homme est un vrai diable. Dans le moment où vous croyez le tenir, lui, c'est-à-dire son cher esprit, il est à cent lieues ; ou bien, quand vous croyez qu'il pèse vos raisons, peut-être s'amuse-t-il de la forme de votre nez. J'entends dire quelquefois qu'on peut acheter des suffrages ; c'est un préjugé qui vient d'un temps où il était facile de suivre le bulletin jusqu'à l'urne ; toujours est-il que forcer ou acheter n'est pas persuader. Quand l'homme cède ou obéit, c'est alors souvent qu'il se garde et se retranche. Que sait le ministre de son huissier à chaîne ? Le serviteur le plus fidèle se réserve d'épier, de juger, de mépriser ; il est espion au moins pour son propre plaisir. Ainsi l'ambitieux se sent trahi de tous les côtés, s'il n'est pas tout à fait sot. Et pourquoi serait-il sot ? Je ne crois pas aux sots. Un homme qui dit une ânerie est bien loin derrière, et peut-être caché volontairement derrière. Le moindre paysan dans une discussion serrée où son argent est en péril, fait d'abord [243] paraître de niais discours à l'abri desquels il réfléchit ; souvent, quand vous croyez que tout est prouvé et gagné, vous décou-

vrez que la discussion véritable n'a seulement pas commencé. L'homme fuit ; on ne gouverne que l'ombre.

Il n'y a que le tyran qui s'en plaint, et pourtant il n'a pas le droit de s'en plaindre, lui qui passe si promptement de persuader à forcer, lui qui joue le jeu de se faire craindre, et qui voudrait se faire aimer. Le tyran c'est chacun de nous, autant qu'il perd patience, et disons respect, devant la partie libre de l'autre, qui lui est cachée et dérobée. C'est l'amoureux qui invoque une promesse ; or, certes, une promesse est belle et sacrée ; mais qui exige au nom de la promesse, il annule la promesse ; dès que vous forcez, si peu que ce soit, vous n'avez plus que le corps inerte, vous n'avez plus que l'enveloppe, et c'est tout ce que vous méritez. L'ingratitude vient d'un peu de précipitation à tirer sur la reconnaissance comme sur une corde. Il s'agit alors de savoir si la corde est solide et si vous tirez fort ; l'ingrat suit ; il n'y a rien de plus simple que de céder à la force, et chacun l'a appris ; mais la partie libre a aussitôt repris tous ses droits, pendant qu'on traîne son enveloppe. Ainsi le tyran perd toujours. On sait comment Napoléon fut trahi ; non pas une fois, mais toujours. La célèbre conspiration de Mallet faillit réussir ; tous les fidèles en un moment se tournèrent vers l'autre pouvoir. Napoléon ne pouvait s'en plaindre, lui qui savait si [244] bien forcer. Sa manière de persuader était prompte et admirable ; il faisait les demandes et les réponses ; aussi les hommes lui furent profondément cachés. J'aperçois ici un autre cas, et remarquable, c'est la fidélité du soldat ; c'est que le soldat porte un fusil chargé, et c'est qu'il est à ce point de désespoir et de courage où nul ne peut le forcer. Les gardes ont le tyran à leur merci ; d'où un esclavage volontaire qui est le principe de tous les autres. La raison de la fidélité des troupes est dans leur irrésistible puissance. Leur chef familial est au milieu d'elles, le flanc nu. Elles ne frappent jamais cet homme évidemment désarmé. Elles ne savent donc où frapper, dans cet état d'impatience et de colère, si naturel ; et c'est l'ennemi qui paye.

Descartes s'enfuyait loin, je veux dire qu'en lui-même il se renfonçait, remettant tout en question, même ses plus chères pensées, même son précieux savoir, même le Dieu qu'il priait, même le Dieu qu'il craignait ; surtout celui-là ; car de celui, quel qu'il soit, que je crains, je ne puis rien croire. Un homme méprise sa peur, même s'il y cède. Un homme méprise tout ce à quoi il cède ; non pas seulement Descartes, mais tout homme. Descartes, ce soldat par choix, a seulement osé

dire la chose tout crûment, au grand effroi des théologiens, mais avec l'approbation des théologiens. Je crois que le principal du drame humain tient dans cette rencontre ; car chacun estime plus haut que tout la moindre liberté, même dressée contre lui. C'est le sort de celui [245] qui respecte de ne respecter que le libre, et ainsi d'abdiquer tout pouvoir. L'ambitieux ne voudrait point d'un respect forcé ; ce qu'il veut, c'est l'approbation d'un homme libre. De même c'est le sort d'un homme riche de n'accorder valeur qu'à ce qu'il ne peut pas acheter. Ces nuances ont sans doute éclairé Descartes quand il reconnaissait dans la liberté la partie de l'homme qui ressemble à Dieu. D'où il résulte que l'inimitié déclarée recouvre souvent une amitié cachée. Ainsi la plus profonde malice sera sauvée, si Dieu est libre. Et si Dieu n'est pas libre, il n'y a pas de Dieu. Tels sont les jeux profondément cachés de la théologie intime, qui n'est après tout que la rumination de l'indomptable esprit. Rumination mal connue et qui a toujours pour objet, la liberté considérée comme attribut de Dieu. Cette intime réflexion est un genre de prière, assez familier, faite à la liberté au nom de la liberté. Ce paradoxe est dans tous les sages et dans tous les saints, de ne rien respecter, et très exactement par respect du respect.

1er mai 1932.

[246]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXVIII

*Théologie positive***5 juillet 1932.**[Retour à la table des matières](#)

« Nos peuples ont toujours cru, dit l'orateur, qu'ils dépendaient d'un être bien plus grand, bien plus puissant, bien plus intelligent qu'eux, et dont la nature et les desseins ne pouvaient être devinés que par une méditation assidue, d'après les analogies, et d'après l'idée que nous pouvions nous faire des perfections de notre chétive espèce. Quelles folles suppositions furent proposées sur ce sujet-là, vous le savez. Notre raison y perdait ses raisons. Cependant les faits étaient là. Justement quand nous étendions nos conquêtes et nos travaux, quand nous approchions d'une ère de prospérité inouïe, soudain un inexplicable nuage interceptait le soleil, des trombes d'eau emportaient nos édifices, d'immenses éboulements coupaient nos chemins, des fumées empoisonnées rendaient la terre inhabitable. Était-ce quelque dieu jaloux ? Avions-nous prié et sacrifié comme il fallait ? Que d'Iphigénies périrent sur des bûchers inutiles ! Mais heureusement les temps d'ignorance [247] sont dépassés, et le physicien a remplacé le théologien. Après de longs travaux, je suis en mesure aujourd'hui de vous

apprendre comment j'ai pu observer cet être immense, et ce que je sais de sa nature et de ses intentions.

« Quelques mots sur la méthode de recherche, qui est neuve. Jusqu'à ces temps tous ceux qui se mêlaient de scruter l'Univers armaient leurs yeux de puissantes loupes, télescopes ou microscopes, ce qui convenait en effet pour les êtres fort éloignés ou fort petits. Il me vint à l'idée que si l'être inexplicable dont nous dépendions était assez près, et aussi très grand, nos instruments n'en découvriraient jamais que des parties, c'est-à-dire encore les éléments que nous trouvons partout, air, eau, terre. Et au contraire, si nous voulions saisir la forme de cet être, et ses comportements, il nous fallait bien plutôt des instruments diminuants, tout simplement nos lunettes retournées ; mais il fallut encore de nouvelles dispositions avant que nous pussions ramener l'être immense à notre échelle. Je l'ai vu, je l'ai observé ; bientôt il sera sur nos écrans. En attendant je veux vous dire ce que j'en sais, qui n'est point du tout selon nos raisons.

« C'est un insecte autrement fait que nous, mais pourtant comparable à nous par les sens, par les travaux, par la prudence. Il remue la terre et bâtit des maisons comme nous. Je suis assuré qu'il nous connaît, et qu'il s'intéresse quelquefois à nos minuscules entreprises. Je sais aussi qu'il ne comprend pas notre langage, et qu'ainsi [248] nous perdrons notre temps à le prier. Nous avons cru par raisons qu'un être si puissant comparé à nous avait de profondes connaissances, jusqu'à deviner aisément nos pensées ; mais il n'en est rien. Il est périlleux de raisonner sur ce qui est, au lieu d'y aller voir. Il nous a paru évident que la puissance de savoir croissait avec la puissance d'agir ; mais c'est une pensée de flatteurs. L'être immense est semblable aux grands rois ; il a plus vite fait de changer les êtres que de les comprendre. Bref cet être redoutable, qui change nos destins quand il lui plaît, n'est pas plus savant que nous.

« Il n'est pas non plus meilleur ; et certes ceux qui ont conclu de la puissance à la bonté ont mal conclu. Mais n'allez pas croire non plus que notre dieu soit méchant ; il est pire ; car nous ne comptons pas plus pour lui que la terre insensible. Je l'ai vu courir à ses fins que je ne comprends pas ; il va comme l'ouragan et la foudre. Il ne lui faudrait quelquefois qu'un peu d'attention à nous ; mais point du tout ; il écrase nos villes, et il ne le sait même pas. Nous courons aux blessés, aux enfants ; nous relevons nos murailles ; ou bien nous émignons,

décimés et misérables, cherchant quelque lieu permis, où nous pourrions recommencer à vivre, à construire, à entasser selon notre sagesse. Or, il ne manque point de lieux permis ; nous y pouvons prospérer une ou deux saisons, à la condition que le grand être n'ait pas la fantaisie d'y passer. Ainsi c'est une grande fatuité à nous que de croire que nous sommes punis quelquefois. [249] Simplement nous sommes sur le chemin de quelques projets incompréhensibles. Bref, il ne nous est pas donné d'avoir un maître. Un maître, on peut savoir ce qu'il veut ; on peut lui plaire ; on peut du moins l'aimer. On fait société avec un maître, et il en résulte toujours quelque loi. Mais cette force intelligente que j'ai découverte par le petit bout de ma lunette, c'est pire que la force nue. »

C'est ainsi que les fourmis arrivaient peu à peu à mieux connaître le jardinier. De cette sorte de fable, on conclura que peut-être un homme qui aurait vu Dieu face à face serait hors d'état de définir une politique de Dieu. Il se peut que Dieu soit puissant sans être savant, ou bien le contraire. La véritable révélation consiste à savoir d'où vient Dieu. Et c'est de l'homme qu'il vient ; Dieu est l'objet d'une sorte de science naturelle ; mais parce que Dieu est esprit, il faut toujours deviner la pensée de Dieu, et cela n'est pas objet de science. Les fourmis de notre fable n'ont point fait cette réflexion. Leur lorgnette ne les a nullement approchées de leur dieu.

5 juillet 1932.

[250]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXIX

*Dieu incertain***1er août 1932.**[Retour à la table des matières](#)

La morale extérieure ne cesse pas de s'écrouler. J'en vois une raison qui parle à tous, c'est que la crainte n'est ni belle ni bonne. Même Dieu, s'il menace, ne peut faire qu'un poltron. Il faudrait tirer au clair cette théologie de police, qui ne peut faire qu'une vertu de prisonniers. Mettons l'honnête homme et le bandit en présence de Dieu, comme on suppose que le vrai croyant est en présence de Dieu. L'un et l'autre céderont à une puissance évidemment invincible. Il n'y a point en cela plus de vertu que si un voleur renonce à voler parce qu'il est vu, ou parce que la maison est bien fermée. Comment pourrais-je voler ou tromper si Dieu me voit et me sait ? Cette transparence, et un ordre bien clair, font une mécanique sans faute. Un caissier en qui son patron lirait tous projets et toutes pensées ne peut être ni déshonnête ni honnête ; mais je le comparerais plutôt à ces machines à compter qu'on voit chez l'épicier.

On peut essayer de former l'idée d'une police par [251] radiations, qui serait avertie de tout crime et de toute pensée de crime avant le moindre signe extérieur et le moindre commencement d'exécution. Et,

sans parler alors d'une répression, tellement facile et même infaillible, supposons plutôt que Police-Secours envoie aussitôt par radiations, et vers la cervelle en rébellion, un flux de repentir et d'honnêtes résolutions. Voilà un admirable État, qui se passerait de louer comme de blâmer. Il n'y aurait plus d'hommes. L'homme est variable, secret, incertain pour l'homme. La conscience qu'il a de lui-même, de ses désirs, de ses projets, m'est inconnue autant qu'il voudra. Je n'attends rien de bon que de son bon vouloir ; et la seule partie de lui-même que je ne puis ni connaître ni forcer est celle qui a valeur à mes yeux. Tel est le principe de la morale. Et jamais je ne saurai bon ni mauvais gré à quelqu'un qui n'a pas pu faire autrement. Cette autre police refuse de forcer ; elle ne veut ni d'amitié forcée, ni d'amour forcé, ni de justice forcée. Les hommes jouent tous ce beau jeu, de persuader et de se fier. Et en revanche le pur tyran est fou et furieux, car il veut exactement savoir ce que nul ne peut savoir, et forcer ce que nul ne peut forcer.

L'esprit tyran essaie de se cacher à lui-même ces choses ; mais l'esprit libre les a depuis longtemps éclairées, allant jusqu'à dire qu'un homme qui n'est point juste pour le principe, c'est-à-dire par une libre et secrète réflexion sur lui-même, n'est point juste du [252] tout. Et c'est ce que tout homme sait très bien ; car la résolution de ne pas voler par la certitude d'être pris si on vole, n'a jamais passé pour une pensée de vertu. Mais, au contraire, devant l'occasion de voler sans aucun risque, ou bien en tuant le fameux mandarin, c'est là que l'honnête homme se reconnaît ; et il est seul à se reconnaître, car il est seul à connaître ses mouvements secrets. Et voilà pourquoi l'histoire de Gygès, dans Platon, ne jette que des lueurs et finalement nous abandonne, sur cette remarque que Platon nous suggère, c'est que l'homme moral est invisible à l'homme, qu'ainsi nous avons tous l'anneau magique. Ce récit fameux nous renferme donc en notre conscience et en quelque sorte sous le regard de Dieu. Toutefois, si ce regard était positif, je n'aurais pas à délibérer, ou plutôt ma délibération serait toujours à côté, puisque le juge saurait tout. Il faut donc, pour que la vertu éclate dans sa pureté, que la connaissance de Dieu soit incertaine à côté de la connaissance des actions. La célèbre tempête sous un crâne nous montre Jean Valjean délibérant et plus d'une fois, toujours dans sa conscience et, par une invention dramatique admirable, condamné à être méprisé justement quand il mériterait l'admiration. Ainsi la conscience est seule juge, la morale n'est pas pour le voisin, tu ne jugeras

personne que toi, tu ne te régleras pas sur ce qu'on fait, tu ne voleras pas un voleur, et ainsi de suite. Les conséquences s'enchaînent depuis que le monde est monde, et il n'y a jamais eu de doute sur ce que c'est [253] intérieurement qu'un saint ou un sage ; non pas l'homme prudent, et qui a l'air d'être, mais l'homme qui est tel devant lui-même.

C'est pourquoi il faut que Dieu soit incertain ; il faut que son silence soit incompréhensible et ses projets impénétrables. Il faut qu'on doute des miracles, et qu'exactement le miracle soit comme la récompense du croyant, toujours ajournée. Car, comme dit l'autre, il faudrait être fou pour risquer sa propre éternité contre un maigre profit ; mais on n'en sait rien ; il faut même, théologiquement parlant, qu'on ne cesse jamais d'en douter. Il faut que la religion soit comme si elle n'était pas, et Dieu comme s'il n'était pas. Ne disent-ils pas qu'il faut mériter de croire, c'est-à-dire gagner la récompense sans savoir d'abord qu'il y a récompense ? Bref, il faut du courage pour aimer ce Dieu qui ne se montre jamais ; ce que la mythologie exprime naïvement par les deux puissances balancées du bien et du mal. Et ces difficultés mettent au désespoir les préfets de religion, qui prétendent savoir ce qui en est et enseigner ce qui en est. Mais au contraire ces subtilités mythologiques expriment très bien la pensée de l'homme et les replis de la morale. Le saint est l'homme qui se passe de Dieu.

1er août 1932.

[254]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXX

*Les saints***1er mars 1933.**[Retour à la table des matières](#)

Quoi de plus clair qu'un saint ? Ces hommes-là méprisaient le gain et méprisaient le luxe. Non pas, croyez-le bien, par l'espérance de dîner en ville au paradis. Les anciens sages, dont Socrate est le modèle, vivaient à peu près comme des saints, sans espérer beaucoup des dieux. Descartes ne trouva rien de mieux que d'aller à la guerre, évidemment par dégoût d'une vie frivole à laquelle il avait goûté, et qu'il avait jugée. Et combien d'autres ont choisi une vie difficile, sans d'autre raison que de retrouver l'équilibre et la paix ! Le plus beau spectacle que Proust ait vu était de trois arbres sur le bord d'une route, trois arbres qui n'étaient pas à lui. Les grands bonheurs sont sans vanité. Seulement la vanité a de terribles crochets ; elle prend l'homme et le traîne. Proust n'y échappait point, et ne cessait point de la mépriser. Cette petite, continuelle et inutile violence contre soi n'est supportable que pour les faibles. Le fort se retire ou bien se jette. Si l'on se jette, il faut [255] être tyran. Un tyran vit de vanité ; il s'oblige à croire à des choses qui ne sont point. Il vit sur ce creux ; il en prend son parti. Un trait de l'homme fort est qu'il ne peut boire modérément. Dans les an-

ciennes corporations on appelait sublime le plus grand ivrogne. L'homme qui aperçoit seulement ce bel avenir se range à ne boire que de l'eau. Et, au temps des chevaliers, combien d'amoureux s'en allaient à l'épreuve, seulement pour boire l'eau claire de l'amour ! Alceste s'en va au désert ; c'est qu'il a goûté aux plaisirs et aux peines de vanité. Il se sauve. Il faut toujours se sauver. Il faut toujours se retirer du monde, comme disaient nos grands-pères. Les fameux choix d'Hercule entre le vice et la vertu n'était qu'un choix entre vanité et réalité. Cette image nous intéresse tous. On offre aux jeunes des grandeurs creuses ; il ne leur faut qu'un avertissement pour n'y pas mordre. Celui qui veut savoir, et non pas avoir l'air de savoir, passera dix ans à la géométrie et à la mécanique, découvrant pour son compte toutes sortes de vérités connues. Mais le vaniteux court aux derniers mirages de la physique ; la précipitation le perd ; il le sait ; mais il s'étourdit à faire parler de lui. Il est comédien, perdu pour lui-même. Or, ce piège est partout ; ce piège est tendu partout. On se jette à vingt ans sur les premiers galons ; on s'enrage à en attraper d'autres. Et celui qui arrive au poste suprême décide dans une grande guerre où il ne voit rien, est maudit par des milliers de compagnons, exerce une sévérité féroce et d'ailleurs injuste ; [256] il le sait, mais il n'y veut pas penser. Or, j'ai connu de jeunes sages qui ne veulent même pas être sergents ; ils jugent cette ambition-là ; sauront-ils juger aussi les autres ambitions, et vivre sans pouvoir, c'est-à-dire libres ?

Toute crise de société est une crise de vanité. Et l'on sait bien que l'abus des richesses vient de ce qu'on veut à tout prix que les richesses soient enfin respectées. Mais, bien mieux, on veut qu'elles soient respectables. Le parfumeur veut régner par l'esprit ; nous avons vu cela ; et c'est le comble du ridicule. De ce que j'ai des penseurs à ma solde, cela ne fait pas que mes propres pensées soient en bon ordre. Mais c'est cette fureur de vanité qui fait les tyrans ; et je dis bien fureur ; car l'homme qui vit en trompeuse surface est nécessairement furieux, tout à fait comme celui qui veut acheter l'amour. Et l'on sait que l'amour ne va jamais à celui qui paie. Bien mieux, aucun genre d'amour ni d'admiration ne va jamais à celui qui paie ; on sait bien pourquoi, et lui-même sait bien pourquoi. De la même manière, aucune obéissance ne va jamais à celui qui force. Ces choses étant bien connues, la rage de parvenir s'exerce contre les hommes libres. Et le refus des hommes

libres est la réalité de toute révolution. Les gouvernants, banquiers et généraux, on ne les juge pas tant odieux que sots, c'est-à-dire creux.

Les envieux, comme on sait, ne font jamais de révolutions ; car les pouvoirs s'ouvrent à ceux qui désirent [257] pouvoir ; ils sont bientôt digérés par l'énorme vanité. Au contraire contre les saints il n'y a aucune arme. Ils promènent leur mépris dans les rues ; ils refusent l'admiration et l'acclamation, qui est le pain des vaniteux. Mais qui voit le saint ? Le saint est proprement invisible, il a jeté tous les vêtements de vanité sur quoi la lumière joue. Pensez à Vincent de Paul cherchant les petits enfants. Cet effacement est indescriptible. Cette simplicité est tellement au-dessus de nos moyens qu'elle nous échappe. Si vous fondez une assemblée de saints, ils n'y viendront pas. Chacun d'eux adhère à son œuvre et fortifie sa propre vertu. Je crois que ce qui achève le saint, c'est cette absence de réflexion sur soi ; ce tout abandon en Dieu.

Et le signe le plus grave, c'est si la jeunesse la plus brillante, et je dis même la plus ambitieuse, s'en va silencieusement de ce côté-là, cherchant science, sagesse et justice, non pas pour la montre, mais pour eux-mêmes. Et pourquoi voulez-vous qu'il y ait moins de saints maintenant ? L'homme est le même, le problème est le même, et le mépris est le même.

1er mars 1933.

[258]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXXI

*Un confesseur***2 juillet 1933.**[Retour à la table des matières](#)

Cette fidèle catholique me dit : « Je ne m'accoutume pas à voir le drapeau tricolore attaché à la croix ; et c'est pourtant ce que la messe parisienne me fait voir, et la messe bretonne aussi. Remarquez que le drapeau a encore de quoi me toucher, quand il ne serait que l'emblème funèbre de tant de héros inconnus. Mais je ne vais pourtant pas à la messe pour penser que je suis d'une nation, et encore armée. Au contraire, un jour sur sept au moins je dois oublier cela, et penser seulement à l'immense société de mes frères les hommes. L'emblème de la force n'est pas à sa place près de l'image de la charité. Profanation, il me semble, qui me donnerait de l'irritation. Voilà une messe perdue. »

Je lui répondis : « Je n'aime pas plus que vous ce mélange, et il y a longues années que je me passe de messe. Mais à quoi bon parler sans savoir ; voici venir le R. P. Philéas, qui est un homme de ressource. Faites-lui votre réclamation. » Je connais Philéas, je le sais fort [259] et souple comme un loup gris ; pourtant jamais encore je ne l'avais vu

sérieusement mordre selon sa structure. Ce ne fut pas long, et la tendre brebis en sut quelque chose. Les politesses faites, la brebis plaida, non sans chaleur. Et le Révérend Père montra aussitôt plus de sérieux que je n'en attendais. « Si l'attaque venait de vous, dit-il en me regardant, il me plairait d'admirer qu'après nous avoir jugés trop peu patriotes, on trouve maintenant que nous le sommes trop. Toutefois cela est extérieur, et il s'agit maintenant d'un scrupule vrai. Je suis hors de mon tribunal, et au reste la confession, si je ne me trompe, ne commence pas sur ce ton-là. »

« Eh bien soit, lui dis-je. Pour une fois j'écoute en toute humilité ; et votre pénitente aussi certainement. Qu'une fois j'entende la parole surhumaine. » Il rêva un moment et puis il dit : « Seulement une faible idée, une pauvre idée ; car la préparation et les formes importent plus que vous ne croyez. En toute humilité ? J'attends donc, dirais-je, que vous vous accusiez du péché de colère, et aussi du péché de juger les autres ; car c'est toujours jugement téméraire ; mais quant aux fautes du voisin, il ne peut en être question ici. »

« Il reste donc, dit la brebis, un simple scrupule, que je vous soumettrais. » — « Là-dessus, dit-il, je vous répondrais que je ne vous entends pas. Car le scrupule porte lui-même sur l'intention d'un homme, intention dont il est seul juge, parce qu'il est seul à la connaître. Et comme on voit qu'un juge de paix arrête les disputes, [260] encore bien mieux dois-je vous rappeler, dirais-je, que mon tribunal n'est pas un lieu de médisance. Et quant à la distance du drapeau à la croix, elle est infinie, et vous n'erez point. J'attends donc, vous dirais-je, que vous vous accusiez de quelque chose ; car ce n'est point mon rôle d'accuser ; et je ne puis vous conseiller que sur vos propres aveux. »

La brebis était morte. Mais un discours juste m'intéresse plus que tout ; et cela se voyait. Aussi continua-t-il pour moi et sans doute pour lui-même : « C'est très bien, dit-il, de s'élever jusqu'à la société invisible dont la croix est le symbole. Mais ce serait aussi trop facile s'il suffisait pour cela de séparer deux images jointes. Cela regarde le sacristain ; j'espère seulement qu'il les sépare sans humeur, comme il les joint ; et même je le crois, tant qu'il ne s'accuse pas lui-même. Mais, pour vous comme pour lui, se rendre digne de la cité des âmes, c'est premièrement se détourner de juger d'après les dehors, et regarder d'abord en soi. Car chacun est finalement seul témoin de soi et seul juge de soi. Et celui qui ne sait joindre drapeau et croix sans pensée

d'orgueil, de mépris ou de haine, celui-là je l'aiderai à s'en repentir, s'il s'en accuse. Mais celui qui ne sait séparer drapeau et croix sans pensée d'orgueil, de mépris ou de haine, sa faute est la même. Car il ne s'agit point de changer les images, mais de purifier les passions ; et qui ne forme pas cette idée n'aura jamais accès dans l'Église réelle et ne sauvera point son âme ; ou plutôt c'est lui qui le sait ; [261] et tant qu'il est content de ce qu'il fait de son âme, je n'ai rien à lui dire. » Il allait avec précaution dans son discours comme un menuisier qui scie une planche, et qui fait bien attention de suivre la juste ligne. J'aime le travail bien fait, et je n'avais pas d'objection à faire. Il est seulement à regretter, me disais-je, rêvant ensuite à part moi, que cette morale, qui est la morale, soit donnée comme suspendue à une étrange magie, tout à fait invérifiable, et qui, si elle était vérifiée, ne résoudrait encore rien ; car le miracle de fait c'est encore puissance et victoire ; et la légende dit bien que le Christ n'a pas voulu du secours des anges. Il est vrai que le Christ n'avait pas besoin du secours des anges ; il est vrai que le Christ était le maître. Peut-être l'absolue absence de puissance est-elle hors de réalité ; ce qu'exprimerait le prêtre en retenant le signe de force. Et s'il faut croire à l'eau changée en vin, le drapeau attaché à la croix signifie alors quelque chose.

2 juillet 1933.

[262]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXXII

*Le cortège du Pape***1er mars 1935.**[Retour à la table des matières](#)

La garde d'un tyran n'est nullement métaphorique. Ce sont des hommes vigoureux et prompts qui tueront très bien celui qui voudra passer le barrage. Aussi sont-ils bien nommés gardes du corps ; et qui prend métaphoriquement cette expression est un mauvais garde du corps. Cependant les monarchies d'opinion et de tradition laissent oublier le sens strict, et distribuent la garde du corps comme un honneur ; d'où résultent souvent des attentats qui réussissent, et souvent de la part de fous qui visent eux-mêmes métaphoriquement le portecouronne. Au lieu que le vrai tyran a de vrais ennemis, et s'avance parmi des dangers certains ; c'est pourquoi il a une garde non pour la montre, mais pour faire peur ; et prenons encore cette expression très cyniquement. Si l'on veut faire peur, il faut frapper vite, frapper cruellement, frapper à mort, et sur un simple soupçon. Ce n'est que ranimer sans cesse autour du tyran ces moyens qui l'ont fait tyran.

[263]

Il y a donc, dans les cortèges de force, un refus de métaphore, une invitation à prendre au sens strict les épées et les hallebardes. Et tant que les gardes mépriseront respect et assureront crainte, la tyrannie restera. Les révolutions, à ce que je crois, ne se font pas par force, mais par persuasion ; j'entends persuasion des gardes, qui depuis longtemps ne prennent plus leur rôle au sérieux. Et pareillement ces rois que l'on voit hésitants et laissant passer le moment, ce sont des hommes qui se croient aimés. Je prévois un long avenir, au contraire, pour les tyrans qui se soucient seulement de faire peur. Ils n'ont pas à chercher d'autres ressorts ; ils n'ont qu'à déporter, emprisonner, arracher les ongles, crever les yeux. On veut s'assurer à soi-même, quand on est simple citoyen, que ces horribles procédés mettront le peuple en révolte ; je n'en crois rien. Je crois plutôt que, devant des menaces terribles, et si promptement suivies d'effet, on prend le parti de préférer le tyran. Après cela le tyran gouvernera selon la vraisemblance, réussira quelquefois, et dans tous les cas sera loué par ses journaux, les seuls qu'il tolère. Ainsi on arrivera bien aisément à l'aimer. Seulement lui ne s'y fierait pas, et son capitaine des gardes encore moins. Tout le cortège de la tyrannie reviendra donc à ne signifier que lui-même, c'est-à-dire force, violence, terreur.

Je m'appliquais à rabattre ici l'ornement afin de comprendre, par opposition, la profusion d'ornements, remarquable dans les cérémonies papales. La propagande, [264] ces temps-ci, nous en a rappelé les images, conformes d'ailleurs à ce que tant de témoins ont raconté. Ici la force est une intruse ; je ne veux point dire qu'elle n'ait jamais régné autour des soutanes violettes, rouges ou blanches. Mais, de même que la confiance, dans le cortège du temporel, n'est point du tout à sa place, et va contre la vérité de la chose, de même la force, dans le cortège du spirituel, se trouve hors de son lieu, et n'explique rien. Les gardes, ici, ne sont que pour l'honneur ; ils sont naturellement rabaissés au niveau de l'ornement et de la métaphore. Non pas que le spirituel se pense lui-même ; je crois qu'il est occupé de son rang et de son rôle, et que, d'ailleurs, il inclinerait à forcer, s'il pouvait. Mais l'idée du pouvoir sans pouvoir, qui est une immense idée, n'en va pas moins son train, laissant à sa suite une somptueuse queue de métaphores et d'emblèmes, qui expriment très mal l'idée, qui même la déforment, et par cela expriment d'autant mieux qu'il y a quelque chose à chercher derrière. Aussi le peuple ouvre de grands yeux et perce toutes ces écor-

ces. Il en est du cortège comme de la doctrine ; rien n'est vrai là-dedans. Aussi la critique tombe dans le vide. Quand le physicien veut prouver que Jésus n'a pu marcher sur la mer, on sent bien que la vraie question n'est pas là. De même si l'on blâme la tiare, le manteau d'or et les grands éventails de plume, on sent bien que ces apparences sont là pour être surmontées. Ce n'est pas en vain que l'ornement attire le regard et même le fixe, [265] sans jamais répondre. Cela donne un corps à l'admiration ; et toutefois ce n'est pas plus scandaleux que les rois mages ; car ces grandeurs temporelles ne sont qu'abaissées et encore abaissées. On oublierait peut-être qu'elles sont abaissées, si on n'en avait d'abord les yeux remplis. Cette grande lecture et ce grand jugement s'offrent à chacun ; que chacun les pousse vers le sens autant qu'il pourra ; le dernier sens échappe à tous, ou peut-être n'y a-t-il pas de dernier sens ; mais les métaphores surmontées ont un grand sens. Je comprends par ces causes que le cortège papal est ce qui excite la plus vive curiosité, la plus perçante, et la plus pensante même. Ce qui explique qu'en dépit de dogmes incroyables, et que peut-être personne ne croit, la Papauté convertisse encore par le cortège et l'étalage de ses contradictions. Peau d'âne sur peau d'âne ; le plus beau des contes.

1er mars 1935.

[266]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXXIII

*La vérité du prêtre***2 mars 1935.**[Retour à la table des matières](#)

La notion du pouvoir spirituel ne peut pas être changée arbitrairement. Toutes les fois que le spirituel s'est appuyé sur la force, il a perdu son caractère. Il s'est déshonoré à vouloir contraindre, quelque ruse qu'il y ait mis. Cela éclaire l'histoire des papes. Et il faut bien comprendre que toutes les formes de la publicité sont des contraintes rusées, bonnes tout au plus pour le tyran de force. Claudel, dans l'*Otage*, nous représente, sous le nom de pape, un pauvre moine bien fatigué de dire non, mais qui ne cède jamais. Non pas cet air fat d'un chef d'administration ; tout au contraire l'homme aux yeux baissés, celui qui n'a pas de pouvoir et qui ne veut pas de pouvoir. Telle est l'essence papale. Il n'appartient à personne de la changer. L'acclamation d'une foule de pèlerins n'est toujours qu'un effet de publicité et un témoignage de puissance. Mais l'idée, telle que Claudel l'a sauvée, est grande et belle, je dirai même éternelle. Comment elle agit dans ce monde-ci, par quelque humble prêtre, comme on peut s'y attendre, ou par [267] quelque savant, comme Comte l'espérait, c'est ce qu'on ne peut savoir. Le temps présent, nous y sommes ; nous le voyons de trop près ; nous n'y voyons rien.

Le premier trait du pouvoir spirituel, le plus visible à tous, c'est un refus de richesse ; ce n'est qu'un exemple du refus de puissance. Mais il y a toutes sortes de puissances, et le diable tentateur sait bien se déguiser. Un genre de savoir revient à la puissance temporelle ; une érudition peut-être, une mémoire sans lacunes, un art d'écraser le disputeur ; et le ton en dit assez. Il faut que les techniciens de tout genre soient humiliés. Il faut que l'égalité, loi première de l'esprit, soit d'abord établie entre le pape, petit ou grand, et l'homme de la rue. Donc le regard qui prend empire est renvoyé aussitôt aux tyrans. Qui veut prouver est encore un tyran ; qui veut convertir est encore un tyran. C'est pourquoi notre pouvoir spirituel a les yeux fermés. Ce que l'on appelle prier pour quelqu'un, dans le sens le plus positif, c'est sans doute penser à lui, mais à l'intérieur de soi, et en refusant l'espionnage psychologique. Car se permettre de deviner, quand ce serait pour le bien, c'est toujours un viol de conscience. Une autre manière de connaître le semblable, c'est de penser à ce qu'il pourrait être. Cette manière d'observer est la seule qui pénètre. Toutefois qui donc n'est pas curieux du secret d'autrui ? Pourtant c'est injurier l'esprit que d'essayer de le prendre à n'importe quel piège. Cela rejette au temporel le plus vil.

[268]

J'essaie de circonscrire ici la vérité du prêtre ; et souvent je m'éloigne du prêtre tel qu'il est. Mais quelquefois une admirable concordance se montre. Car il n'est point du confesseur de poursuivre le pénitent, ni même de le deviner hors ce qu'il avoue. « Tout ce que tu diras je le prendrai comme vrai ; ainsi tout dépend de toi, tout est laissé à toi » ; c'est rappeler l'esprit à son essentielle liberté ; d'où vient que l'absolution dépend absolument de ce que le coupable sent et décide de lui-même. Et le secret, si rigoureusement ordonné, revient à la promesse de ne point se souvenir de l'aveu. Un prêtre qui garderait littéralement copie de certains aveux, en vue seulement de se faire une connaissance des péchés, serait très certainement en faute. Toutes ces règles, et bien d'autres, qui vont de soi dans les rapports d'esprit, définissent le pouvoir spirituel par un constant refus de pouvoir. Qu'il y ait souvent abus, sous le prétexte de confession, cela est naturel, puisque la simple curiosité est déjà un abus. Mais nous comprenons aussi qu'un bon prêtre, j'entends rompu au métier, est encore bon pour des milliers de pénitents, quand même il ne croirait à aucun dogme.

J'essaie maintenant la notion en l'appliquant au métier d'instruire, car je soupçonne que le pouvoir spirituel s'exerce aussi par là, et, par le métier même, se purifie. Qu'est-ce que je vois ? C'est qu'il y a souvent une sorte d'offense à deviner ce que l'enfant ne dit pas, par exemple que son père est un ivrogne. Et il vaudrait [269] mieux ne jamais enseigner sur l'ivrognerie que risquer de faire honte à un fils de son père. Je cite cet exemple, parce qu'il est de métier, et très mordant. Cela mènerait à enseigner en tous sujets par le vrai et le beau, sans s'occuper jamais du faux et du laid, sans jamais chercher la bêtise, ni même l'apercevoir de loin ; mais au contraire en la niant même dans la propre et secrète pensée qu'on en aurait. Cela revient à une sorte d'absolution majeure ; et il faut dire que le métier y conduit. Car à quoi bon former un recueil de toute la sottise du monde si la sottise n'est rien ? Dans le fait, l'art d'expliquer revient toujours à livrer aux autres le moyen qui nous a nous-mêmes éclairé. Ainsi c'est bien en moi que je découvre l'autre ; et souvent, s'il se montre, ou s'il veut faire confiance, je ferme les yeux et les oreilles. C'est ainsi que je me représente l'homme de bon sens, nullement inquisiteur.

2 mars 1935.

[270]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXXIV

*Sauver l'âme***30 mars 1935.**[Retour à la table des matières](#)

Je pense souvent que la lutte anticléricale a mal visé. On a réfuté des légendes et des contes, au lieu de les prendre comme des images populaires pleines de sens. Par exemple la Vierge-Mère, on s'en moque, au lieu de chercher l'idée qui se cache dans le mythe. Et le péché originel, on prouve que c'est injuste, au lieu de rechercher exactement ce que c'est, ce qui éclairerait la réelle condition humaine. Suivant ce même mouvement, qu'on n'essaie guère, je m'efforçais à trouver ce qu'il y a d'humain dans la messe, et j'y découvrais l'idée nouvelle qui nous tient tous, c'est qu'il y a autre chose qui compte pour l'homme que force et richesse. Et il est beau de voir que forts et riches baissent ici le nez. Je suis persuadé qu'on peut former cette idée loin de toute messe, et pour ma part je me passe de messe. Mais il faut comprendre aussi que le sens caché d'une telle cérémonie et de tant d'autres mythes, tels que Noël et Pâques, suffit encore à faire sentir énergiquement un ordre de [271] vérités qui est, à proprement parler, révolutionnaire ; et c'est là, selon mon opinion, que s'attache la croyance de tant d'esprits qui sont plutôt rêveurs que raisonneurs. Par exemple ils

aiment penser que le triomphe des brutaux et des escompteurs n'aura qu'un temps. Et s'ils se résignent à n'espérer point la révolution pour cette vie, toujours est-il qu'ils l'espèrent, qu'ils la jugent de plus haute valeur que ce désordre-ci ; et tel est le vrai et grand principe qu'ils méditent et retournent de toute façon dans leurs prières. Et ce n'est pas peu si ceux qui prient prient pour que le juste arrive un jour à régner. Idolâtres dans le plein sens ceux qui, au contraire, demandent à leurs dieux le succès de quelque tromperie, ou de quelque violence. Socrate jugeait déjà que ces demandes-là sont des injures aux dieux. La révolution chrétienne a jeté cette idée dans notre Occident. C'est encore idolâtrie autant que l'image et la parole sont reçues sans examen. En réalité, il n'y manque que l'examen. Une cérémonie comme la messe n'est pas vraie en soi ; mais elle n'est pas fausse non plus. Un dogme comme celui de l'immortalité de l'âme n'est pas vrai non plus ; cependant on peut l'entendre. Soit par la cérémonie, soit par le dogme, on peut s'élever jusqu'à l'idée d'une valeur au-dessus de ce monde, valeur trop ignorée, trop oubliée, et que les saints rappelaient en leurs flamboyantes prédications. Le prix, le haut prix de l'âme, c'est le prix même de la justice, de l'égalité, de la paix. Par le souci de réfuter qui n'intéresse que quelques disputeurs, [272] nous laissons tomber comme des erreurs nos propres idées, nos plus précieuses idées, sans les reconnaître. Combat dans la nuit ou dans la poussière, après quoi il reste une défiance chez les uns et chez les autres ; ils ont le sentiment quelquefois d'avoir percé leurs meilleurs amis.

De telles discussions devraient consister, au contraire, en un pieux travail d'interprétation, dont le premier volume des *Misérables* donne l'idée, et même l'impose ; personne n'y résiste. Eh bien donc, il faut prendre la religion comme une imagerie pleine de sens, et la justifier à ceux qui la pratiquent. Mais attention ici. Il ne s'agit pas de prouver par raisonnements subtils que l'image est toute vraie. L'enfer est un beau mythe ; seulement l'enfer comme lieu du monde et jardin réel des supplices est un simple rêve ; et je pense que personne n'y croit réellement. Toutefois, en réfutant sans nuances, vous soufflez sur le fanatisme, et le fanatisme se plaira à nous étonner. Vous rejetez en bloc, et lui accepte en bloc. C'est guerre. La paix veut plus de précautions, et toujours la pensée de l'adversaire prise d'abord comme vraie, et développée en sa vérité. Quant à l'erreur, ce n'est rien.

Telle sera la réconciliation, redoutée de toutes les puissances. Alors il faut laisser aller le prêtre et le moine, et la propagande, et la persécution, et les bûchers pour l'incrédule ? Mais non. Point du tout. Puisqu'il apparaît que toute religion rassemble des intérêts, de forces, des [273] colères ; puisque la pensée y est déshonorée par la contrainte, puisque la mystique s'y transforme en politique jusqu'à ce point que les prétendus disciples du Christ célèbrent la guerre et l'injustice, il fallait aller droit contre ces abus, comme on l'a fait ; mais en sauvant l'idée, et c'est ce qu'on n'a pas fait. D'où il est resté, dans les amis de la libre pensée, une défiance assez remarquable à l'égard de la liberté et de la pensée même, et une disposition à tout réduire au principe des brutaux, l'intérêt, le profit, la sûreté ; ces idées sont des faux dieux. Et au contraire les idées proprement mystiques de foi, de liberté, d'égalité, de justice sont nos vrais dieux, ce que le crucifié représente en image. Et, encore une fois, ne pas discuter si le crucifié est mort à tel jour ; cela n'importe nullement. Mais ce qui importe c'est de ne rien perdre des paroles belles et neuves que la tradition lui prête ; et j'ajoute encore à cette piété, si naturelle en tout homme, une interprétation, favorable par préjugé, de ces beaux contes où l'on voit que les superbes sont humiliés, tandis que travail et pauvreté sont comme des gloires. Évidemment beauté ne fait pas preuve, et il ne s'agit pas de consentir à tout ce qui plaît. Pourtant beauté souvent aide à trouver preuve. Et par cette méthode de charité, car c'est le mot, vous rassemblez tous les ennemis de l'injustice, si habilement divisés jusqu'à ce jour.

30 mars 1935.

[274]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXXV

*Sermon de Pâques***4 mai 1935.**[Retour à la table des matières](#)

Cette dame très catholique est revenue tout indignée de sa messe de Pâques. « J'allais, me dit-elle, toute confiante, dans cet autre monde, afin de penser au moins un petit moment comme on devrait penser toujours. J'écoute donc le recteur, et son discours ne commençait pas mal. Pèlerinage d'anciens combattants à Rome, afin d'implorer du Saint-Père qu'il détourne de nous l'épreuve de la guerre. Trois cents messes sans interruption à Lourdes, pour la paix ; invocation à la Mère des mères. Mais, dans le moment où nous formions l'espérance, elle nous est enlevée. Malheureusement, continue le recteur, nous avons pour voisin un peuple de proie, un peuple qui ne connaît d'autre loi que la violence, etc. J'abrège. Ces développements ne sont que trop connus. La conclusion de l'homme de Dieu est celle même des petits journaux ; tout allait mal il y a quelques jours ; il n'a pas fallu moins que l'accord de tous les peuples pacifiques pour nous raffermir un peu. [275] Au total, dit-elle, c'est l'article quotidien, ni plus, ni moins. Ce que je trouve chez Dieu, c'est justement ce que j'ai chez moi. »

« Aussi, lui dis-je, je reste chez moi, cherchant dans mes amis les livres la vraie Pâques et la source de résurrection. Mais peut-être êtes-vous semblable au paysan qui portait du mauvais blé au moulin, et qui comptait bien en rapporter de la bonne farine. Je ne sais où j'ai appris cette espèce de parabole ; toutefois soyez bien sûre, je dis par tous les auteurs, humains ou divins, que les plates pensées que vous apportez à la messe, vous les en rapporterez. Ce serait trop beau si l'on se trouvait purifié par un simple changement de lieu ; et d'ailleurs il est défendu de croire cela ; c'est la superstition elle-même. Je cherche ce qu'un confesseur pourrait vous répondre ; car j'aime trouver la réponse à tout ; c'est la petite grammaire de la pensée. »

« Docteur incrédule, répondit-elle, cette fois vous vous trompez. Car, chemin faisant, le long des sentiers qui mènent à l'église de campagne, j'essayais de me faire à moi-même le sermon juste, d'après la surnaturelle parole. Et où se trouve, me disais-je, la difficulté ? Où venons-nous tous buter en nos discours terrestres ? À ceci, qu'il y a des méchants, et qu'il est certainement injuste que les méchants fassent la loi aux bons. Passe encore qu'un homme d'État invoque ce que l'homme aveuglé invoque toujours. Mais moi, me disais-je, puis-je oublier la paille et la poutre ? Puis-je oublier [276] la divine charité ? Vais-je compter mes perfections, comme le pharisien, et prier Dieu d'écraser mon ennemi ? Mais non. Quoi que dise mon ennemi, je ne veux point d'ennemi. Il me maudit, soit ; cependant il n'en est pas moins mon très cher frère ; et, s'il se trompe, je dois prier Dieu de l'éclairer. Et poursuivant cette méditation, dans laquelle, remarquez-le, il n'est pas possible d'errer si l'on suit l'Évangile, je me disais qu'une telle vue sur l'ennemi conduisait à le comprendre en bien des choses, à reconnaître dans ses passions ce qui nous est commun à tous, la colère après l'humiliation et choses de ce genre ; non sans courage, certes ; non sans suite. Et je ne vais pourtant pas, me disais-je (paille et poutre), dénoncer comme barbare en lui cet amour de la patrie et de la race, qui est ici honoré comme la plus haute vertu. C'est ainsi que la simple charité me permettait déjà d'excuser et presque de sauver les vertus de nature ; celles qu'on vit chez les païens. Mais enfin, mon cher incrédule, vous savez bien que la Parole surnaturelle ne nous laisse point là ; qu'il n'y a ni équivoque, ni ambiguïté. La maxime, « Qui frappe par l'épée périra par l'épée », devrait éclairer et rabattre nos militaires, qui se disent catholiques. Car notre avenir est tracé en

ces quelques mots, si nous ne croyons qu'à la force. Il se trouve toujours, à un tournant ou à l'autre, une force plus grande que la nôtre. Au contraire toute la civilisation se hausse et se maintient par des pensées plus humaines et plus généreuses que celles-là. Telles étaient [277] donc mes pensées quand je me rendais à la messe ; et telles elles furent au retour, car je refis le sermon du curé. »

« Cette fois, lui dis-je, je ne vois pas ce que le curé pourrait vous répondre. Ou peut-être dirait-il qu'en rappelant les humbles pensées de l'homme moyen, et les obstacles à la paix, il ne faisait que grandir le miracle que trois cents messes vont demander à Dieu. Car il est hors de doute qu'à barboter misérablement dans les pensées les plus basses, on est encore dans la ligne du salut, pourvu qu'on ne s'admire point. Je voulais vous rappeler aussi, dirait-il, que les questions ne sont pas si simples que la bonne volonté ne soit pas quelquefois retournée contre elle-même. On peut tout demander à Dieu excepté de penser en conscience, car cela nous regarde. Et bref il faut se tenir humblement dans la condition humaine ou bien tout serait trop facile ; ce purgatoire serait un paradis.

Au lieu que notre péché à nous autres, c'est l'orgueil, qui veut dicter les pensées de Dieu. Socrate jugeait les dieux. Je pense qu'il ne faut point se lasser de juger les dieux. Ici est le vif du débat. Et j'avoue que la foule inhumaine et obstinée des catholiques m'éclaire tout à fait sur le danger de croire. »

4 mai 1935.

[278]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXXVI

*Commémoration***2 novembre 1935.**[Retour à la table des matières](#)

Auguste Comte est un des rares qui aient compris la commémoration, que du reste tous pratiquent sans aucune faute. Et la première remarque à retenir là-dessus est que les animaux n'ont point le culte des morts ; d'où le philosophe osait conclure qu'il n'y a point de sociétés animales. C'est le propre de l'espèce humaine d'élever des monuments qui ne servent à rien qu'à barrer les rues. Les morts encombrant les vivants. Si la piété s'exerce comme elle doit, bientôt tout sera aux morts, toutes les dalles seront sacrées ; tous les pas de l'homme seront arrêtés par une génuflexion, par une prière. Prière, c'est méditation sur une tombe. Mais que dire alors, et que penser ? L'homme conserve ses morts et en même temps les repousse. L'idée seule de revenants fait dresser les cheveux. Faut-il donc tuer les morts encore et encore ?

Nullement. Au contraire, il faut les délivrer. Car ils sont d'abord en situation de nous déplaire. Ils nous [279] parlent de nos faiblesses ; ils en sont l'image émouvante ; on leur en ferait presque reproche, comme on ferait presque reproche à l'aïeul de n'être plus bon à rien et

d'avoir besoin de tous. Ces pensées sont laides et impies. Tant qu'on ne s'en est pas délivré, les morts reviennent en effet, sous des apparences terribles. Chacun sent bien qu'il faut abolir ces pensées-là. Ce n'est pas oublier les morts, c'est au contraire les rétablir dans leur être véritable, entendez dans leur plus beau moment. C'est ce que j'appelle prier pour les morts, et nul ne l'entend autrement.

Comme il est évident qu'on ne va point laisser la dépouille mortelle aux chiens et aux loups, ce qui conduit à faire une sépulture monumentale, de même on ne va point laisser les souvenirs dans l'état où les met l'imagination effrayée, sorte de chienne. Au contraire, on s'appliquera de toute piété à rassembler les membres épars, à laver et effacer les traces de la maladie et même de l'âge ; car on doit aux morts d'être content de penser à eux. D'où il vient un moment où les morts cessent d'être morts ; entendez qu'ils occupent notre souvenir non point par leur faiblesse, mais par leur force, ce qui veut dire par leur beauté, ce qui veut dire par leur vertu. De ce moment-là, les morts ne peuvent plus mourir.

Ce beau travail d'esprit est court ou long selon l'importance. Les petits morts parlent encore quelque temps au fils et au petit-fils. Les grands morts ne cessent de parler à tous. Pour les petits comme pour les grands, [280] une légende se fait, non point arbitraire et fausse, mais plus vraie que l'histoire. Et, en effet, on sait trop qu'ils furent diminués souvent et enfin supprimés par les incidents. Pourquoi penser à cela ? Ce n'est point leur être. Leur être est tout de puissance ; c'est pourquoi nous les évoquons tels qu'ils auraient été s'ils avaient toujours vaincu l'incident. La piété filiale ici ne ruse jamais. Elle va droit à la statue, qui en effet n'est que force et beauté ; si elle n'est force et beauté, elle est impie. De même le grand homme n'est plus que grand. Toutes ses fautes sont enlevées de lui, et il est vrai qu'elles ne sont point lui. Cette métaphysique est obscure ; mais l'amour y trouve passage. L'amour veut admirer et trouve à admirer. Telle est la commémoration.

Il en résulte que nos modèles valent mieux que nous ; ils valent même mieux morts qu'ils ne valurent vivants. Quand le juge est mort, rien ne peut le tromper ni le corrompre ; à travers lui, nous contemplons la justice. Et à travers Alexandre et César, nous contemplons un pur courage qu'ils n'eurent jamais. Si l'on se représente l'humanité comme une procession d'illustres morts, il faut dire que l'humanité

vaut mieux que l'homme ; et c'est la même chose que de dire que les statues sont plus belles que l'homme, et les poèmes aussi. Il n'y a donc qu'à penser aux morts et avec les morts pour penser plus haut que soi. L'admiration ne cesse ainsi de nous hausser. Corneille a haussé Polyeucte et nous haussons Corneille. On dira que cela ne nous fera pas chercher le [281] martyr. Mais si ! Mais si ! La prétendue religion n'est qu'une figure de la vraie religion, qui est culte des morts ; et nous gardons de Corneille et de son Polyeucte le vrai mouvement du martyre, qui est de mépriser force, menace et tyrannie. Et encore une fois, nos modèles sont imaginaires ; mais si nous ne nous formions pas de tels modèles, nous oublierions de marcher debout ; nous ne saurions plus donner le coup de pied à l'idole, chose à toute minute nécessaire. Ce que Comte exprime en disant que les morts gouvernent les vivants. Ce sont des pensées pour l'automne, où la rêverie revient si naturellement en arrière, vers le bel été, si vite passé. En hiver, le pas sonnera plus sec ; l'avenir sera en vue sur la terre nettoyée.

2 novembre 1935.

[282]

Propos sur la religion.

(1938) [1969]

LXXXVII

*Noël de la paix***21 décembre 1935.**[Retour à la table des matières](#)

Si l'on y croyait, à cette belle fête de Noël, au lieu de s'échapper dans les nuages théologiques, alors se développerait le culte de l'enfant. Alors les rois mages apporteraient leurs offrandes ; non point des canons, mais des livres, non point des casernes, mais des écoles. Car les enfants sont notre espérance. Nous autres de la guerre nous avons dû laisser toute espérance ; et pourquoi ? Parce que nos vieillards nous ont conduits d'erreurs en erreurs, enivrés qu'ils furent de gloire sans risque. Mais aussi nous étions pris de court, occupés à faire tenir nos vieilles idées avec les nouvelles. Cependant les enfants naissent tout neufs. Ce sont des enfants de l'âge de pierre. Ni la radio, ni le cinéma, ni la mitrailleuse, ni la loterie, ni le franc-papier n'ont changé un atome de leur précieuse albumine, ni de leurs sens fluides, ni de leur phosphore à penser. Ils ouvrent les mêmes yeux, dans leur cinquième étage, qu'ils ouvraient sur les cavernes ; sans la moindre buée de civilisation, sans le moindre [283] préjugé, soyez-en sûrs. Ce sont de petits dieux, auxquels les mères font leur prière.

« Ne t'occupe point, disent-elles, de l'ascenseur ni du métro, ni de la boîte qui parle ; occupe-toi seulement d'être un homme, de pouvoir ce que peut un homme, d'oser ce qu'il ose, et de penser selon ton équilibre propre. À quoi t'aideront quelques douzaines d'hommes-modèles, qui sont l'honneur de tout homme et sa vraie patrie. Homère, Shakespeare, Molière, Gœthe, Hugo, aussi bien qu'Archimède, Kepler, Descartes et Newton te prouveront que tous les hommes sont frères ; car eux-mêmes ne forment qu'un grand pays. Écoute-les, et n'écoute personne d'autre ; car, avec grand souci du mieux, nous ne disons que bêtises aussitôt démenties. Nous allons te bâtir de grandes écoles, où les grands hommes pourront tenir ; et c'est en leur compagnie que tu prendras toute la civilisation qui en vaut la peine, sans cesser d'être un barbare tout ingénu. Après quoi tu nous feras peur un peu, et bien plus encore aux vieillards à la barbe bouclée. Car les erreurs dans lesquelles nous sommes enlisés jusqu'aux genoux, tu n'en auras pas même l'idée, n'ayant fréquenté jusqu'à tes dix ans que les hommes éternels. »

Tel est le chant de Noël. Tel est le chant des berceaux. Telle est la bonne nouvelle. Or, voyez comment les Caïphe et les Pilate regardent du côté des berceaux. Déjà ils font retentir le chant de guerre ; déjà ils lancent par toutes les boîtes qui parlent les horribles lieux [284] communs qui annoncent tous les maux, et, bien mieux, qui les glorifient. Les Sorbonnes, les Églises, les Temples, les Synagogues préparent leurs syllogismes, non moins meurtriers que les canons. Les Maréchaux offrent un petit sabre, avec la promesse d'un galon de fil et d'une jambe en acajou. Je ne vois qu'une ressource ; je la vois en quelques milliers d'instituteurs, injuriés tous les jours par Pilate et Caïphe, et qui n'y font pas même attention, soucieux seulement de ne pas laisser entrer dans la tendre cervelle les pensées de vieillards qui, depuis tant de siècles, font avorter l'homme.

Amis de l'enfance et sauveurs de l'enfance, je vous convie tous à l'arbre de Noël ; j'y tiens beaucoup. Afin que les traîtres ne disent pas, devant cet arbre, que Jésus est né, et puis qu'il est mort, et que tout a recommencé comme auparavant. Mais au contraire chantez que Jésus est né ; qu'il est né hier, qu'il naîtra demain, qu'il sauvera le monde, pourvu que Caïphe et Pilate ne le tuent pas avant ses trente ans. En foi de quoi vous ferez briller les mille lumières deux fois symboliques, puisqu'elles annoncent le printemps des arbres et le printemps de l'esprit. Enfin qu'il soit juré, sur la tête de ces poussins d'hommes, que la

protection des aînés s'étendra jusqu'à leurs vingt ans ; car c'est l'âge critique des poussins d'hommes, et vous savez bien pourquoi. C'est l'âge où, déjà dans leur force, ils ont encore le délicat duvet d'honneur, qui les a bientôt lancés dans les airs et sous les eaux, trop dociles à la sagesse des vieillards [285] selon laquelle une bonne précaution contre les très redoutables Jésus, c'est d'envoyer tuer et se faire tuer tout ce qui mérite de vivre. Or, nous devons bien, nous autres mûrs et plus que mûrs, jurer que cette fois-ci, ce Noël-ci, nous sommes décidés à mourir pour eux, au lieu de leur demander jamais de mourir pour nous. Entendez bien. Ce serment fait ne veut pas dire que nous marcherons par quatre sans savoir où, avec la naïveté des poussins. Justement, nous serons rusés ; et nos têtes rassises conviennent tout à fait pour discuter du genre de mort, des ennemis, des armes, et de la manière. Non, certes, nous ne laisserons pas emmener nos précieux enfants par la main et avec de belles paroles. Mais plutôt nous formerons et maintiendrons notre haie de vétérans, derrière laquelle il y aura espérance que nos jeunes dépassent trente-trois ans. C'est l'âge où l'Homme-Dieu est tout à fait un homme.

21 décembre 1935.

Fin du texte